

SÉRIE NOIRE

DON WINSLOW

Noyade au désert

*Traduit de l'américain par
Philippe Loubat-Delranc*

nrf

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

DON WINSLOW

Noyade au désert

*Traduit de l'américain par
Philippe Loubat-Delranc*

nrf

GALLIMARD

DON WINSLOW

**Noyade
au désert**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR PHILIPPE LOUBAT-DELRANC

GALLIMARD

Titre original :

WHILE DROWNING IN THE DESERT

© 1996 by Don Winslow.

© Éditions Gallimard, 2000, pour la traduction française.

*À la mémoire de mon père, Don Winslow, qui m'a appris –
entre tant d'autres choses – à savoir rire de la vie.*

REMERCIEMENTS

Merci à Ric Erison à Richard Sabellico, et à la troupe du « *A Little Rhody's Big Burlesque* » pour l'initiation.

PROLOGUE

J'aurais mieux fait de ne pas sortir du jacuzzi.

Alors que je me délectais à faire trempette dans l'eau chaude, Karen me demanda d'aller lui chercher un Pepsi light.

— Tu dis ? lui murmurai-je.

— Je suis en état de béatitude post-coïtale. Et quand je suis dans cet état-là, il me faut un Pepsi light.

— Et si tu allais le chercher toi-même ?

Elle fit non de la tête.

— Quand une femme est en état de béatitude post-coïtale, c'est à l'homme d'aller chercher le Pepsi, dit-elle avec un sourire. C'est ainsi.

— Moi aussi, je suis en état de béatitude post-coïtale.

— Tant pis pour toi.

Je compris que j'étais mal barré pour avoir le dernier mot, aussi me hissai-je hors du bain. Elle me regarda avec une expression que je décidai de prendre pour lascive.

— De plus, ajouta-t-elle, c'est de ta faute.

Ce qui était plutôt sympa de sa part.

— Alors, tu ne m'en voudras pas si j'en bois un aussi ? demandai-je.

— Absolument pas.

Même si personne ne pouvait nous voir sur la terrasse de notre maison, je nouai une serviette de bain en sarong autour de ma taille et gagnai la cuisine. Je me retournai pour admirer Karen qui, tendant son cou gracile en arrière, appuya la tête sur le rebord du jacuzzi et ferma les yeux. Ses cheveux noirs étaient mouillés par la vapeur. Un sourire errait sur ses lèvres gourmandes.

Je l'aimais à la folie.

Je venais d'ouvrir le frigo et d'en sortir deux boîtes de Pepsi froides et humides quand le téléphone sonna.

Et se tut.

Je me figeai, l'œil rivé sur la trotteuse de la pendule. Non, non, non, non, me dis-je. Que ce soit une erreur de numéro... ou un obsédé sexuel qui, au dernier moment, ait eu les boules... mais que le téléphone ne resonance pas dans trente secondes !

Trente secondes plus tard pile-poil, il se remettait à sonner.

Je décrochai d'un geste vif et aboyai :

— Ouais ?

Je savais qui c'était.

— Fiston !

La voix joyeusement moqueuse de Graham me perça le tympan.

Et dire que la soirée avait si bien commencé.

— Salut, P'pa, dis-je d'une voix geignarde.

En fait, « P'pa » n'est pas mon père biologique. Je l'ai connu quand j'avais douze ans, alors que j'essayais de lui faire les poches dans un bar. Suite à ça, il m'a élevé, allant même jusqu'à m'apprendre un métier – métier qui consistait à entrer par effraction, à suivre des gens, à voler des documents dans des bureaux, à fouiller des chambres d'hôtel, à s'enfuir, à semer des poursuivants.

Bref, il a fait de moi un détective privé.

Comme lui.

— T'as pas l'air ravi de m'entendre !

Je le voyais d'ici, à l'autre bout de la ligne, assis dans son appartement nickel de Murray Hill, son bras droit artificiel posé sur sa table de cuisine sur laquelle Christiaan Barnard aurait pu opérer à cœur ouvert. Je voyais d'ici sa petite gueule d'ange, ses rares cheveux blond-roux lissés en arrière à grand renfort de gomina, et son sourire satanique exaspérant en diable.

— Pas exactement.

Je sais, je sais. Impulsif et grossier. Mais un coup de fil qui débute par un code, ce n'est jamais bon signe. Une première sonnerie suivie d'un blanc de trente secondes avant que le téléphone ne resonance, ça veut dire « boulot ».

Et je n'avais pas envie de reprendre du service.

— Tu me fends le cœur, dit Graham.

— Ouais, c'est ça.

Les Giants ratant le but de la victoire dix secondes avant la fin du match, voilà qui pourrait peut-être fendre le cœur de Graham.

— Comment se présentent les préparatifs de la noce ? demanda-t-il poliment.

Les préparatifs ? songai-je en un instant de panique. Quels préparatifs ? Pour moi, tout le monde allait se pointer au ranch des Milkovsky, Karen et moi, on dirait les « oui » d'usage, et on n'en parlerait plus.

— Heuuu, très bien, répondis-je.

— Vous avez publié les bans ?

— Heuuu, ouais.

Publié ? Bans ?

— Et la lune de miel ?

— Je suis pour.

— Des grandes vacances, ça se prépare, tu sais, dit Graham.

Je n'ai jamais pensé que les lunes de miel étaient des vacances, mais je n'ai pas relevé. Je me suis contenté de dire :

— Tu ne m'as pas appelé pour le simple plaisir de me chambrer au sujet de mon mariage.

— Non, c'était la cerise sur le gâteau. On a un petit boulot pour toi.

— Je croyais que j'étais en invalidité permanente.

Ed Levine, notre patron mutuel aux Amis de la Famille, m'avait officiellement déclaré malade mental. Je savais qu'il ne pensait pas vraiment que j'étais dingue, mais simplement que je les rendais tels. Dans un cas comme dans l'autre, ça m'allait.

Au fait, je me présente : Neal Carey. Je ne porte pas d'insigne.

D'ailleurs, je n'en ai jamais porté, même au temps où je bossais – et je n'ai jamais eu non plus ni licence ni flingue ni autre accessoire de privé lambda. Je faisais juste ce que les Amis me demandaient de faire, et si ça, ce n'est pas être dingue...

— On a décidé que tu étais guéri, annonça Graham.

— Non, je suis toujours aussi barge.

— Fais pas dans ta culotte, fit Graham. C'est un boulot rapide. En fait, on peut même pas appeler ça un boulot. Tout juste t'envoyer en course.

— Quel genre de « course » ?

« Boulot » ou « course », le moment était mal choisi. Non seulement je me mariais dans deux mois, mais en plus, j'entamais le deuxième semestre de mon programme de maîtrise à la Nevada University. J'avais même presque terminé mon mémoire « Tobias Smollett, ou l'image d'un marginal dans la littérature anglaise du Dix-Huitième siècle ». Monsieur Baskin, mon vieux prof à la Columbia University, pensait pouvoir m'obtenir un poste de maître auxiliaire là-bas, et Karen n'était pas contre aller à New York pendant deux ou trois ans. Alors, ce n'était pas vraiment le moment de me lancer dans un boulot loufdingue pour les Amis.

Et côté boulots loufdingues, les Amis ne sont jamais à court. Les Amis de la Famille, c'est un service confidentiel que « La Banque », à Providence, Rhode Island, propose à ses plus gros déposants. J'ai bossé plus ou moins régulièrement pour les Amis depuis que Graham m'a surpris la main dans la poche arrière de son fute.

— Un vieux qui s'est enfui de chez lui et a fini à Las Vegas, répondit Graham. Sa nièce, qui a quelques millions de dollars à la Banque, se fait un sang d'encre à son sujet. Elle a peur qu'il ait la maladie d'Alzheimer, tu vois. C'est une amie de la famille, alors on se disait que, puisque tu es tout près, tu pourrais y faire un saut et le ramener dans ses pénates.

Si ce n'est déjà fait, je précise que Karen et moi habitons à Austin,

Nevada, une petite ville loin de tout au pied de la chaîne des Toiyabe. C'est à six heures et à plus d'un siècle de Las Vegas.

— Vous voudriez que je le retrouve à Vegas ?

— Tu n'as même pas à le « retrouver », rétorqua Graham. Il t'attend dans une chambre tout confort du Mirage où les agents de sécurité de l'hôtel l'ont à l'œil. Il n'a rien dans le ciboulot, c'est pour ça que j'ai pensé à toi.

Il doit bien y avoir un hic, je suppose.

— Il habite où ? Au Tibet ?

— À Palm Desert.

— C'est où, ça ?

— Près de Palm Springs.

— En Californie ?

— Non, dans l'Antarctique.

Graham est très fort côté sarcasme.

Un silence, puis Graham qui en rajoute :

— Seul... désemparé... un vieillard...

Il est aussi très fort pour faire du pathos. « Pathos » est un de ces termes de troisième cycle universitaire qu'on a rarement l'occasion de placer, alors j'en profite. Pathos, pathos, pathos.

— OK, OK, dis-je.

— Tu le fais ?

— Je suis trop poire.

Surtout en matière de pathos.

— Nathan Silverstein, dit Graham. Chambre 5812. Il t'attend, mais présente-toi aux agents de sécurité d'abord, OK ?

— OK.

— Bon, comment je dois m'habiller ? enchaîna Graham. J'espère que ce ne sera pas un de ces mariages en jeans.

— À la prochaine, P'pa.

— Bye, bye, fiston.

Je raccrochai et m'emparai des Pepsi. Ça aurait pu être pire, après tout. Une absence de deux ou trois jours qui me rapporterait une poignée de dollars supplémentaires, le tout sans être ramené de force dans le giron des Amis.

Ouais, maîtrise sous peu, futurs mariés nageant dans le bonheur, retour provisoire à New York. Tout baignait, en somme. Et peut-être Karen était-elle revenue à l'état de béatitude *pré-coïtale* durant mon absence prolongée.

Quand je ressortis sur la terrasse, je vis qu'elle était en larmes.

— Chérie, qu'est-ce qui se passe... ?

Elle tourna vers moi ses yeux rougis et brailla :

— Je veux avoir un bébéééééé !

J'aurais mieux fait de ne pas sortir du jacuzzi.

CHAPITRE 1

Un bébé, songeai-je le lendemain matin tout en roulant au volant de la jeep sur la nationale 93 déserte en direction de Las Vegas. Un *bébé*, me répétais-je, en me remémorant notre dispute.

— On n'est pas encore mariés, avais-je dit à Karen, tandis que nous étions assis au bord du jacuzzi.

— On le sera dans deux mois, m'avait-elle rétorqué.

On était tombés d'accord sur un mariage début octobre au ranch de nos meilleurs amis, les Milkovsky.

Je lui balançai quelques poncifs que j'avais entendus dans un débat télévisé.

— Je me disais qu'on aurait pu rester un moment ensemble, rien que nous deux, avant qu'il y ait une tierce personne entre nous.

— Ça va bientôt faire deux ans qu'on vit ensemble, me rappela-t-elle.

Là-dessus, elle s'énerma :

— Et comment peux-tu parler de notre bébé comme d'une « tierce personne » ?

Ça m'avait paru très bon à la télé, pourtant.

— Et dire que ce moutard n'est pas encore né, marmonnai-je.

Erreur fatale.

— Ce *quoi* ? se récria Karen. Ce « moutard » ?

— Tu sais ce que je veux dire.

Elle me lança un regard accusateur.

— Tu n'as pas envie d'avoir un enfant.

— Si.

— Non.

— Si. Mais pas *maintenant*.

— Quand ?

— Quoi, tu veux une *date* ?

— Oui, je veux une date.

Je réfléchis une seconde, puis je lui dis :

— Dans deux ans.

— Dans *deux* ans ? glapit-elle. Neal, c'est tout juste si les pubs McDonald ne me font pas chialer.

— C'est peut-être un truc hormonal.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Elle se leva et fonça

dans la maison, avant que j'aie eu le temps de dire :

— Mais peut-être pas, non plus.

Donc, le lendemain matin, quand je lui ai dit :

— Karen, chérie, je m'en vais.

Elle m'a juste répondu :

— Parfait.

— Je serai là dans deux ou trois jours.

— Youpiiiii !

— Heu, je te ramène quelque chose ?

— Du sperme.

Du sperme, me disais-je en atteignant la banlieue nord de Vegas. J'en étais réduit à être un donneur de sperme. Sperme, ça voulait dire bébé. Ça voulait dire couches, urticaire, diarrhées et aussi un être humain – et c'était ça qui foutait le plus la trouille parce qu'un petit être humain, c'est en demande. En demande de présence paternelle, notamment.

Le problème, c'est que je n'ai aucune expérience en ce domaine. Pas de modèle de référence, en l'occurrence, mon propre père ayant fait le coup classique du don de sperme anonyme au cours d'une passe avec ma tapineuse de mère. Pas de modèle de référence, à l'exception de Joe Graham, ce nain manchot détective privé qui m'a élevé, m'a appris un métier et m'a branché sur les Amis de la Famille.

Être père.

Je sais pas, moi.

*

J'en étais toujours à ruminer ces pensées – et je me payais un mal de tête carabiné – tandis que je confiais la jeep aux voituriers du Mirage et que je gagnais le bureau de la Sécurité au sous-sol.

— Salut, dis-je à l'armoire à glace en blazer bleu assis à l'accueil.

J'ouvris mon portefeuille et le fis glisser sur le comptoir pour lui montrer mon permis de conduire.

— Neal Carey, lui dis-je. Je suis venu chercher monsieur Silverstein pour le ramener chez lui.

— Natty Silver, dit l'agent de sécurité en pouffant.

— Vous le connaissez ?

— Pas vous ?

— Navré.

— Natty Silver ! insista l'agent de sécurité. Un des plus grands comiques de l'époque du burlesque. Quand c'est passé de mode, il a fait des spectacles en solo. Il a travaillé ici quand il n'y avait que *Le Flamingo*. Oh, vous avez bien dû le voir à la télé, dans les émissions

d'Ed Sullivan.

— Ah, ce Natty Silver-là ?

Je me rappelais vaguement le pantalon à carreaux informe et le ton pince-sans-rire de ce comique.

— « Où qu'on aille, on finit par y arriver », lui ?

— Le seul et unique.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Bah, il a fait quelques *one-man shows*, quelques films de plage merdiques où les gosses se foutaient de sa gueule. Son étoile s'est ternie. Putain, il a quel âge maintenant ? quatre-vingt-six ? quatre-vingt-sept ?

— Natty Silver, répétais-je.

— Je le sonne pour le prévenir que vous êtes là.

Natty Silver, songeais-je. On va peut-être se marrer.

Hm hm.

*

Je sonnai à la porte de la chambre 5812.

— Qui est là ? demanda-t-on à l'intérieur.

— Monsieur Silverstein ? C'est moi. Neal Carey.

— Je vous attends ?

— Oui.

Mon mal de tête n'allait pas en s'arrangeant.

— Tu viens d'où, Neal Carey ?

— À l'origine, New York.

— La ville ou l'État ?

Ma tête, ma tête, ma tête...

— La ville, lui répondis-je.

Silence.

— East Side ou West Side ?

— West Side.

Autre long silence durant lequel les élancements dans ma tête se muèrent en vibrations de marteau-piqueur.

— Monsieur Silverstein ? demandai-je. Vous allez bien ?

Qui est enterré dans la tombe de Grant ?

Une question piège.

— Le général Grant et sa femme, répondis-je.

Il fallait se lever de très bonne heure dans l'après-midi pour coincer Neal Carey.

— Qu'est-ce qu'il y a à l'angle de la Cinquante-Huitième rue et d'Amsterdam Street ?

— Ces deux rues ne forment pas d'angle.

Il croit parler à qui ? à un gamin ? me dis-je, légèrement à cran. Évidemment, si je n'avais pas été aussi à cran, je me serais posé la question : pourquoi Nathan Silverstein est-il autant sur ses gardes et de quoi a-t-il peur ? Seulement voilà, j'étais trop préoccupé par moi-même pour réfléchir à tout ça. Voilà ce qui arrive quand on est aussi égocentrique que moi.

La porte s'entrouvrit sur un visage minuscule mangé par de grands yeux bleus.

— Salut, dis-je.

OK, OK, je n'ai jamais prétendu avoir le sens de la répartie.

— Bonjour toi-même.

— Je peux entrer ?

— Pourquoi pas ?

Nathan Silverstein était un homme de petite taille aux fins cheveux blancs, au nez aquilin, à la peau parcheminée et aussi foncée qu'un vieux sac en papier kraft. Il portait un peignoir en éponge blanc sur lequel était cousu le mot « Mirage ». Il était chaussé de mules en éponge.

— Hé, on ne s'est pas déjà vu à Cleveland ? me demanda-t-il.

— Non, je n'y suis jamais allé.

— Moi non plus. Alors, ça devait être deux autres types.

Ouais, c'est moi tout craché : toujours le premier à tomber dans le panneau.

— Heu... vous n'auriez pas de l'aspirine, par hasard ? lui demandai-je.

CHAPITRE 2

— ... alors, le jockey unijambise, il répond à la fille : « C'est pas grave, *baby*, je monte en amazone ! »

Nat Silver balança la chute éculée et me regarda, dans l'expectative.

Je ris par politesse et lui dis :

— Monsieur Silverstein, je suis venu pour vous raccompagner chez vous.

— Vous êtes un garde du corps ? La dernière fois que j'ai demandé une protection rapprochée, j'ai eu droit à une jeune poupée avec des seins en obus. Bon, vous êtes plutôt pas mal, mais...

— Comment êtes-vous arrivé ici, monsieur Silverstein ?

— Il faut bien être quelque part, répondit-il en haussant les épaules. Où qu'on aille, on finit par y arriver.

— Oui, mais à Vegas...

— Tenez, votre aspirine.

— Merci.

— Ça vous dit de voir les tigres ? demanda Silverstein. Ils en ont ici.

— Non merci.

— Des tigres *blancs*.

Ils pourraient être à carreaux que je n'en aurais rien à foutre, songeai-je. Il faut que je l'emmène à l'aéroport.

— On doit prendre l'avion à quatre heures pour Palm Springs, dis-je.

Nathan se rembrunit et se dirigea à pas traînants vers une chaise qui se trouvait dans un coin de la chambre. Il s'assit avec lenteur, les yeux rivés au sol.

Il faisait pitié.

Nathan Silverstein avait plus de quatre-vingts ans – pas loin de quatre-vingt-dix même. Il avait la peau sur les os, le crâne parsemé de rares cheveux blancs filamenteux, la peau translucide d'un vieillard, mais le regard d'un gosse de huit ans chez un marchand de bonbons.

Et il regardait obstinément par terre, cherchant à... faire pitié.

— Vous allez bien, monsieur Silverstein ? lui demandai-je.

— Je suis vieux, me répondit-il.

Que répondre à cela ?

— On a l'âge qu'on se donne.

C'est le mieux que je pus trouver. J'aurais voulu vous y voir.

— Je me *sens* vieux, dit Nathan.

Il prit le paquet de Winston qui se trouvait sur la table de chevet, glissa une cigarette entre ses lèvres et agita le briquet tout en le portant à sa bouche.

— C'est une chambre non-fumeur, lui fis-je observer.

— C'est moi qui fume, pas la chambre, me répondit-il, pète-sec. Si la chambre fumait, je n'y resterais pas. Je suis peut-être vieux, mais pas idiot.

— Okay.

Nate inhala, et toussa pendant une dizaine de secondes. Inhala, toussa. Inhala, toussa. Puis, il dit :

— Allons boire un verre. J'ai soif.

— Notre avion ne décolle que dans trois heures, dis-je.

— Parfait. J'ai envie de m'envoyer en l'air avant.

*

Je regardai la télévision pendant que Nate s'habillait – enfin, j'essayai, parce qu'il tenait le crachoir non-stop depuis la salle de bains.

— Monsieur Birnbaum a quatre-vingt-six ans et va se confesser, dit Nate. Il dit au curé : « Mon père, hier soir, j'ai fait l'amour avec une fille de vingt ans. » Le prêtre lui répond : « Monsieur Birnbaum, vous êtes juif, pourquoi venir me raconter ça à moi ? ». « Parce que je le raconte à tout le monde, mon père »... Birnbaum va à l'hôtel avec la nénette. Le réceptionniste lui dit : « Birnbaum, t'as pas peur d'une crise cardiaque ? », et Birnbaum lui répond : « Que veux-tu que je te dise, si elle claque, elle claque ! »... Madame Birnbaum rentre à la maison un beau jour, et elle trouve son mari au lit avec une jeune fille. Elle le pousse par la fenêtre. Un flic se pointe et lui demande : « Mais, madame Birnbaum, pourquoi avez-vous poussé votre mari par la fenêtre ? », et elle lui répond : « Il avait envie de sauter. »... Des curieux font cercle dans la rue là où Birnbaum est tombé. Un autre flic fend la foule et demande à Birnbaum ce qui s'est passé. Birnbaum lui répond : « Je sais pas. Je viens d'arriver ».

Je comprenais parfaitement ce que Birnbaum avait dû ressentir : moi-même j'en étais à chercher une fenêtre. Bien évidemment, les fenêtres des hôtels de Vegas ne s'ouvrent pas – ce qui est plutôt une bonne chose quand on y songe. On aurait besoin d'un supercalculateur pour compter le nombre quotidien de concurrents à l'épreuve de Plongeon cent mètres sur Béton. Et il y aurait toujours un type prêt à

parier à un million contre un que cette fois, cette seule fois, un pauvre loser suicidaire allait se défenestrer et s'élever dans les airs.

Dans cette ville, plus la cote est élevée, et plus on est sûr de trouver un rêveur pour tenter sa chance. Mille contre un que le *Washington Post* de demain va publier une photo d'Elvis Presley et de Ronald Reagan se recueillant en grand secret devant un buste de Léon Trotsky dans la blanchisserie de la Maison Blanche ? Adjugé. Deux millions contre un que Mère Teresa passera la nuit en garde à vue après avoir fait la tournée des bars à Passaic, New Jersey ? Adjugé. Cinq milliards contre un qu'un magnat du réseau routier établira un contrat pour la construction d'une nationale sans prendre de bakchich...

Bon, okay, il y a des trucs sur lesquels personne ne se risquerait à parier.

Nate émergea de la salle de bains en chaussures blanches, pantalon à carreaux, chemise jaune poussin et casquette de golfeur blanche.

— C'est l'enterrement de qui ? lui demandai-je.

— Pourquoi on m'appelle Natty[1], à ton avis, hm ? fit-il en prenant sa canne. Alors, on y va ou pas ?

— On y va.

*

Il nous fallut un moment pour arriver au bar, non que l'ascenseur eût été lent ou le hall bondé, mais parce que Nate prit le temps de lorgner chaque serveuse qui traversait la partie intacte de son champ de vision.

En fait, il ne les lorgnait pas, mais s'adonnait à une longue et patiente estimation, partant des pieds des femmes ciblées et remontant lentement jusqu'au sommet de leur crâne, tandis que sa moue dubitative de départ céda petit à petit la place à un sourire appréciatif. Et il ne s'en cachait pas du tout – il examinait ces femmes aussi ouvertement qu'un juge de concours de Miss jauge les candidates en maillot de bain. C'était le genre de regard qui, venant d'un mec moyen, lui vaudrait une plainte pour harcèlement sexuel.

Mais les objets de l'attention de Nate se contentaient de considérer son adorable petite tête d'oiseau et de lui adresser un sourire du genre : « Ce qu'il est mimi. » Elles ne se rendaient pas compte que pendant qu'il les déshabillait du regard, il se déshabillait en même temps – mentalement, s'entend. Au moment où on atteignit la salle du bar, il avait dû baisser une cinquantaine de fois.

Nate insista pour qu'on s'installe au bar. Je l'aidai à s'asseoir sur un tabouret et pris place sur le tabouret voisin, toujours prêt à le

ratrapper.

— Monsieur, lui dit le barman. Comme d'habitude ?

Comme d'habitude ?

— Et un verre pour mon ami, dit Nate.

— Un gin-tonic, s'il vous plaît.

Je voulus sortir mon portefeuille, mais Nate s'empressa d'arrêter mon geste.

— Mettez ça sur mon ardoise, dit-il.

Le barman posa les verres devant nous et regarda Nate, dans l'expectative. Nate but une gorgée de sa vodka collins, se pencha vers le barman et lui demanda :

— Vous avez vu les nouvelles chaussures de Jayne Mansfield ?

Le barman sourit comme si on venait de lui laisser vingt dollars de pourboire et répondit par la négative.

— Elle non plus, dit Nate.

Le barman pouffa en hochant la tête, et moi, je pensais : *Jayne Mansfield ? ça fait combien de décennies qu'elle est morte ?*, quand Nate se tourna vers moi et me dit, l'air triste :

— Je suis resté avec la même nana pendant cinquante ans.

— Wouah, fis-je.

On allait sombrer dans le pathos.

— Et puis, ma femme s'en est aperçue.

Nate fit pivoter son tabouret pour avoir une meilleure vue sur les filles qui jouaient aux machines à sous, et il s'en fallut de peu qu'il ne se casse la gueule en essayant de voir de plus près le large popotin d'une blonde oxygénée – bien roulée, il faut dire – qui se penchait en avant pour moissonner ses gains. Elle tourna un peu la tête, s'aperçut qu'il la matait et lui lança un regard noir.

Aïe. Emmerdes.

Elle se redressa et s'approcha du bar. Environ un mètre soixante-quinze. Fourreau blanc pailleté. Soutien-gorge à balconnet forcément conçu en pensant à Atlas. Talons hauts. Jambes longues. Taille de guêpe. Je lui donnai entre quarante-huit et soixante-huit ans sous son maquillage. Elle avait des traits doux, encore jolis ; des yeux d'un bleu profond tirant sur le violet.

Avec lesquels elle fixait Natty.

Au moment où j'allais formuler des excuses, la femme glapit :

— *Natty ?*

— Hope ? fit Natty. J'aurais dû m'en douter, chérie. Qui d'autre pouvait avoir un cul pareil ?

Je m'attendais à voir la tête de Natty se décoller de son cou décharné et aller s'écraser sur le mur d'en face, mais Hope sourit et dit :

— Tu as toujours su parler aux femmes, Natty Silver.

Elle l'enlaça et Natty disparut sous un nuage de seins et de cheveux. J'eus peur qu'il n'étouffe mais, quelques instants plus tard, il émergea, un peu rouge, un sourire finaud lui mangeant le visage.

— Hope, dit-il, je te présente un ami...

Trou de mémoire.

— Neal Carey, dis-je.

— Enchantée, Neal.

— Un cocktail, Hope ? demanda Nate.

— Laisse-moi le temps de me repoudrer le nez.

Nate la regarda traverser la salle de sa démarche chaloupée, puis plongea la main dans sa poche pour y prendre son portefeuille. Il en sortit un billet de vingt dollars et me le tendit en disant :

— Va te faire une toile, petit.

— Hein ?

— Ou va jouer aux machines à sous ou à ce que tu voudras.

Il ponctua sa suggestion d'un clin d'œil appuyé.

— Hein ? redemandai-je.

— Quoi, tu veux que je te fasse un dessin ?

Il me fallut quelques secondes pour encaisser, puis je lui dis :

— Vous rigolez, là ?

Et je n'avais aucune envie de voir un dessin.

Nate parut sincèrement vexé.

— Quoi ? fit-il. Tu crois que, parce qu'il y a de la neige sur le toit, il n'y a pas de feu dans la cheminée ?

— Monsieur Silverstein, nous avons un...

— Je vais mettre les points sur les i : tu me fais chier.

— ... avion à prendre, et...

— Dégage.

— ... je dois vous ramener à Palm Desert.

— J'ai toujours la chambre, murmura Nate avec empressement tandis que Hope revenait vers nous en roulant des hanches.

— Ce que tu es adorable, lui dit Nate tandis qu'elle se glissait sur le tabouret à côté du sien.

— Faut que je téléphone, dis-je.

— Prends tout ton temps, me dit Nate.

— Ce fut un plaisir, me dit Hope. Un bloody mary, s'il vous plaît.

Je trouvai un téléphone d'où je pouvais les garder à l'œil, et appelai chez moi.

Karen a dû dépasser sa fixette sur le bébé à l'heure qu'il est, me dis-je. Un problème hormonal, sans doute.

Elle décrocha à la troisième sonnerie.

— Salut, lui dis-je.

— Salut, me répondit-elle d'une voix aussi chaude qu'un matin de janvier à Chicago.

— Comment tu vas ? lui demandai-je.

— Comme une femme pas enceinte.

Elle raccrocha.

Je fis semblant d'écouter, puis raccrochai et retournai au bar pour aller à la rescousse de Hope.

— Tu téléphonais à qui ? me demanda Natty. Au service météo ?

Sur ce, il se retourna vers Hope.

— Bon, dis-je, je pense qu'il est temps de régler la chambre et de partir pour l'aéroport.

Ils n'écoutaient pas.

— Sympa, ce bar, dit Nate.

— Très sympa, répondit Hope.

— Un peu bruyant, quand même, dit Nate.

Oh, c'est pas vrai !

— Difficile d'avoir une conversation, confirma Hope.

— J'aimerais bien qu'on aille dans un endroit plus calme pour pouvoir bavarder tranquillement, dit Nate.

— Ce serait chouette.

Je regardai Nate faire semblant de beaucoup réfléchir, puis il dit :

— J'ai une idée !

Sans blague ?

— On pourrait monter dans ma chambre, suggéra-t-il.

Surprise, surprise !

— Le temps qu'on règle la chambre, qu'on arrive à l'aéroport, qu'on...

— Service des chambres, susurra Nate.

— ... ait nos cartes d'embarquement...

— Un petit verre, une petite conversation, dit Nate. Histoire de se remémorer le bon vieux temps. Rien qui t'intéresse, Neal.

Hope me lança un regard par-dessus l'épaule de Natty. Un regard lourd de sens. Un regard « s.o.s. ».

— On n'arrive jamais assez tôt à l'aéroport, dis-je.

— Ou on peut toujours prendre un autre vol, rétorqua Nate.

Hope se laissa glisser de son tabouret et dit :

— Je peux te dire un mot, Neal ? Seul à seule ?

Elle me prit par le coude et m'éloigna de quelques pas.

— Écoutez, murmurai-je avec un sourire, je comprends. Prenez congé, je l'emmène à l'aéroport, et...

Elle plongea la main dans son sac, en quête de ses clefs de voiture, sans doute.

— Neal, mon chou, dit-elle en me fourrant un billet de vingt dollars dans la main. Tu permets que je t'offre le cinéma ? ou ce que tu veux...

Je lui rendis le billet.

— Gardez votre argent.

Elle me considéra de ses grands yeux bleus.

Elle a dû être canon, me dis-je. En fait, elle a encore du charme. Et notre avion ne décolle que d'ici deux ou trois heures, l'aéroport n'est pas loin, je peux encore ramener Nathan à Palm Desert ce soir.

— Tu sais ce que c'est, me dit-elle.

Ouais, songeai-je. J'ai été jeune moi aussi.

CHAPITRE 3

Las Vegas est l'endroit le plus bizarroïde qui soit.

J'en ai connu pas mal, des endroits bizarroïdes. Hé, j'ai passé mon enfance – si on peut appeler ça une enfance – à New York City. Bizarroïde. J'ai mené des enquêtes à San Francisco (bizarroïde), à Londres (bizarroïde) et à Hollywood (plus que bizarroïde). J'ai même purgé une retraite de trois ans dans un monastère bouddhiste isolé dans les montagnes à l'ouest de la province de Sichuan, en Chine (plus que plus que bizarroïde).

Mais sur l'échelle du bizarroïde, Las Vegas décroche la timbale – si je puis dire.

Voilà ce qui arrive, à mon avis, en cas de juxtaposition d'espace et d'espèces illimités non canalisés par le bon sens et le bon goût : les choses virent au méga-bizarroïde.

Ici, par exemple, dans cet État dirigé par des Mormons, on a une ville fondée par un gangster juif surnommé Bugsy. C'est lui qui a donné le la en matière de « bizarroïdité » quand il a ouvert le premier casino. Il l'a appelé comment ? Le Flamingo [2].

Dans un désert.

Le nom d'un gros oiseau rose qui vit dans l'eau.

En Afrique.

Je ne sais pas vous, mais moi, si je m'étais trouvé au beau milieu d'un désert du Nevada, une des premières choses à laquelle j'aurais pensé, ce n'aurait pas été un oiseau d'Afrique qui passe le plus clair de ses journées dans l'eau à faire le pied de grue sur une patte.

Mais, bon, ce n'est sans doute pas pour rien qu'on l'avait surnommé Bugsy [3].

Donc, Bugsy a fait construire « le Flamingo », a largement dépassé le budget et a été démissionné par la Mafia. Après son enterrement, deux ou trois autres gars ont ouvert des casinos auxquels ils ont donné des noms tels que « The Sands [4] » (pas bizarroïde), l'Oasis (pas bizarroïde), et le Sahara (porte à confusion, mais pas bizarroïde), mais c'est là que le non-bizarroïde s'arrête.

Parce que les gens ont commencé à affluer vers Las Vegas.

Pour y faire quoi ?

Pour y perdre du fric.

C'est devenu le grand passe-temps des Américains. Faire des

économies toute l'année pour avoir le loisir de tout perdre en vacances. Les gens se sont mis à considérer ça comme un plaisir merveilleusement culpabilisant. *Ouais, j'suis allé à Vegas la semaine dernière et je me suis fait plumer. Ha, ha, ha.*

Les gangsters n'en revenaient pas. Soudain, toutes leurs années d'efforts à tabler sur la criminalité leur semblaient avoir été une pure perte de temps. Dorénavant, tout ce qu'ils avaient à faire, c'était construire une poignée d'hôtels, dire aux gens qu'ils pouvaient y passer une nuit pour vingt dollars s'ils promettaient d'en perdre cinq cents aux tables de jeu, et les gens ont marché. *Ouais, je suis allé à Vegas la semaine dernière et j'ai paumé deux mille dollars. Mais vous savez quoi ? Ma piaule ? Vingt dollars. Quant au buffet, je vous dis pas...*

Les braquages de banque organisés par la mafia cessèrent pratiquement du jour au lendemain. Pourquoi se décarcasser à braquer une banque, avec tous les risques que cela comporte, quand il suffit d'inviter la banque à venir à Las Vegas ? Et le tout – c'est le plus beau de l'affaire – dans la plus stricte légalité.

Bref, le fric coulait à flots, les casinos roulaient sur l'or et le taux de bizarroïdité ne cessait de grimper.

Au point qu'on pouvait, en se baladant comme je le faisais en ce dimanche après-midi, passer d'un casino où un faux volcan nous faisait sa fausse éruption toutes les deux heures, à un bateau pirate, à la Rome antique, à un navire à aubes, à un temple chinois, à un cirque où des acrobates tournoyaient au-dessus de nos têtes pendant qu'on s'escrimait à glisser pour vingt dollars de pièces de vingt-cinq cents dans la fente d'une machine à sous tandis qu'une serveuse attifée en dompteuse nous offrait des verres gratos.

Bizarroïde.

Sauf que moi, je ne jouais pas. Un : je n'aime pas ça, et deux : j'étais trop occupé à chercher Natty Silver tout en redoutant le coup de fil que j'allais devoir passer.

Je finis par me carrer dans une cabine téléphonique et composai le numéro.

— Alors, c'est comment Palm Springs ? me demanda Graham.

— Heuuuu, fis-je. Sympa.

Long silence.

— Tu n'es pas là-bas ? me demanda Graham.

— Heuuuu, oui.

— Oui, tu es là-bas ?

— Oui, je ne suis *pas* là-bas.

Et ce n'est pas la boule que j'ai perdue.

Autre silence.

— Comment va Silverstein ? me demanda Graham.

— Marrant, dis-je. Marrant, le vieux.

Soupir de résignation de Graham, puis :

— Il n'est pas avec toi, c'est ça ?

— Non.

— Il est où ?

— Ça, c'est la question du jour, P'pa.

Je n'aimais pas ça du tout : ni l'idée de devoir donner des explications à Graham, ni le son que les mots faisaient en franchissant mes lèvres. Mais c'était la vérité.

J'avais accordé une heure à Nathan et Hope, et quand j'étais retourné à sa chambre, personne n'avait ouvert. J'étais redescendu dans le hall au pas de course, j'étais allé voir s'ils étaient au bar, dans les salles de jeu, aux machines à sous, dans la salle de sport, à la piscine, puis j'avais pensé à l'exposition des tigres blancs.

Ils n'y étaient pas non plus. Oh, les tigres blancs, oui, mais aucun signe de Nathan et de Hope.

— Comment t'as fait pour perdre la trace d'un mec de quatre-vingt-huit balais, Neal ? brailla Graham. Comment il s'y est pris ? Il t'a semé ? Il t'a mis ko à coups de canne ? Mordu à belles gencives ?

— Je l'ai perdu de vue, quoi.

— Pourquoi tu l'as laissé s'éloigner ? fulmina Graham.

Pour qu'il puisse s'envoyer en l'air, ou essayer en tout cas, songeai-je. Mais, trop gêné pour le dire, j'optai pour :

— On est tombé sur une de ses vieilles connaissances, et je les ai laissés ensemble pendant quelques minutes.

— C'était qui, sa vieille connaissance ? Mère Teresa ? Elle aussi, elle t'a semé ?

— Y a des bonnes sœurs qui courent très vite, Graham.

Sans déc. Surtout quand elles ont une règle en fer dans les mains.

— C'était qui, la connaissance ? demanda Graham.

— Une femme.

Soupir.

— Nom ?

— Hope.

— Nom de famille ?

— 'sais pas.

— Bon, tu peux le retrouver ?

— P'pa, vu comment il est habillé, même Stevie Wonder pourrait le retrouver.

— Stevie Wonder est aveugle...

— Justement...

— ... mais pas con, lui !

Clic.

Je retournai au bar. Premier coup de chance depuis que j'étais sorti du jacuzzi : c'était le même barman que tout à l'heure.

— La femme qui était ici avec moi et Natty Silver ? lui demandai-je.

— Ouais ?

— Vous connaissez son nom ?

— Ouais.

Mon mal de crâne commençait à se rappeler à mon bon souvenir.

— Comme elle s'appelle ? demandai-je.

— Hope.

— Est-ce que Hope a un nom de famille ?

— Oui.

— Vous le connaissez ?

— Oui.

Qu'est-ce que j'ai fait ? me demandai-je. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Je devais être victime d'une sorte de conspiration cosmico-féminine – oui, c'était ça. Qu'un type moyen hésite un dixième de seconde à féconder sa future femme, au moindre caprice de cette dernière, et tout l'univers se ligue contre lui.

— C'est quoi son nom de famille ? demandai-je.

— White.

— Qu'est-ce que vous savez sur elle ?

— Des tas de trucs.

— Écoutez, j'essaie juste d'aider M. Silverstein.

Le barman pouffa.

— J'ai eu l'impression qu'il se débrouillait très bien tout seul, dit-il. Et puis, vous êtes pas son pote. Vous arrêtiez pas de rigoler.

— Vous non plus, vous n'arrêtiez pas de rigoler.

— Moi, c'est lui qui me faisait rigoler. Vous, c'est *de* lui que vous rigoliez.

Je réfléchis une seconde, puis dis :

— Ouais, vous avez raison.

— Eh oui.

— Merci pour le nom, dis-je en me levant de mon tabouret.

— Hope White, dit le barman. Elle était girl. Elle a dansé dans tous les grands spectacles. Quand les lois de la gravité ont pesé sur elle, elle s'est mise à chanter dans les piano-bars. Elle est assez bonne pour bosser le matin dans les vieux casinos. Elle chante les standards de Cole Porter pour les mecs qui ont la gueule de bois et qui attendent une table pour un petit déjeuner. Je crois qu'elle passe au Nugget en ce moment. Quand elle a fini, elle joue aux machines à sous. Une chouette fille. Voilà Hope White.

— Merci.

— Merci de me remercier.

Et merci de me rappeler à quel point je peux être nul, des fois.

Tout comme Hope White et Natty Silver, le Nugget avait connu des jours meilleurs. Et tout comme Hope White et Natty Silver, il n'était pas prêt à jeter l'éponge sans quelques autres parties de rigolade.

Les murs étaient décolorés, les tapis usés jusqu'à la trame ; les tables de jeu avaient connu leur content de gains et, bien plus que quiconque, leur content de perte. La clientèle était composée de cols bleus en vacances classe économique et de personnes âgées du coin à revenus fixes, et de quelques tristes flambeurs pour qui un carré de sept n'était plus que le lointain souvenir d'un événement qui ne s'était jamais produit. Le casino sentait le tabac froid, l'alcool éventé et le parfum bon marché.

Je trouvai le bar. Au piano, une fausse rousse d'âge moyen faisait son possible pour faire durer dix minutes *I get a kick out of you*. Elle ne s'en sortait pas si mal que ça, en plus. Je m'assis à côté du piano et glissai un billet de cinq dollars dans le verre.

Quand elle eut mis la note finale à la chanson, elle me dit :

— T'es un peu jeune pour venir ici, mon chou.

— Je cherche Hope White.

Sourire de la rouquine.

— Pour elle aussi, t'es un peu jeune.

— Je fais une soirée pour l'anniversaire de ma mère, lui expliquai-je. Je voudrais savoir si Miss White pouvait venir chanter, en la payant.

— Elle est là de huit heures à midi, mon chou.

— Et je bosse.

— J'ai son numéro.

La rouquine farfouilla dans son sac et me tendit deux cartes, celle de Hope White et la sienne.

— Si jamais Hope est pas libre, dit-elle.

— Je vous appellerai en priorité. Merci.

Je baissai les yeux sur la carte de Hope et lus : *La Grande Hope White. Chanteuse de Bar Extraordinaire* [5].

La Grande Hope White. Plutôt marrant.

— Salut, dis-je à Hope quand elle ouvrit la porte de son vieux bungalow du vieux quartier de Vegas sur le déclin. Nathan peut venir jouer dehors ?

Hope était enveloppée dans un peignoir blanc sans ceinture sans doute signé Trigano.

— Nathan n'est pas ici, me dit-elle. Tu veux entrer ?

Sans me laisser le temps de répondre, elle m'attrapa par l'épaule et me guida jusqu'à son salon. Son parfum sentait le gardénia – tout un bouquet.

Quitter la chaleur extérieure pour entrer chez elle, c'était comme sortir du désert pour pénétrer dans la jungle. Fétide, dirait-on si l'on est un de ces étudiants qui emploient des mots comme « fétide » et « pathos » – ou le pronom « on » pour se référer à soi.

Bref, il régnait une chaleur humide, et il y avait des plantes partout – ouf : c'était une mémère à plantes et non, comme je l'avais craint, une mémère à chats. Pas de cactus – oui je sais, on dit « cacti », mais j'ai déjà utilisé « fétide », « pathos », « on », et ma prétention a tout de même des limites. Non : des plantes vertes aux feuilles larges, du genre de celles que j'avais dans mon ex-appart de New York et qui crevaient régulièrement, bouffées par la moisissure. C'était à croire qu'elle les arrosait quinze fois par jour. Je m'attendais à moitié à ce qu'un alligator surgisse de derrière l'une d'elles et se précipite sur moi.

— Mes bébés, me dit-elle en guise d'explication.

— Vous avez la main verte, dis-je.

Retour à la case « manque de répartie ».

D'un geste, elle m'invita à m'asseoir et je me laissai tomber sur un canapé orange millésime 1965. Il y avait aussi une table basse en verre, une télévision, deux fauteuils datant de l'administration Johnson, et deux ou trois cents photographies encadrées qui occupaient presque tout l'espace épargné par le règne végétal. Il y en avait sur les murs, sur la table basse, sur plusieurs petites tables gigognes qui, semblait-il, ne servaient qu'à ça, et sur la télévision. Presque toutes étaient des photos de Hope avec des gens : pour certains, des célébrités – je reconnus Sinatra, Tony Bennett et Wayne Newton ; pour d'autres, des artistes dont le nom n'avait jamais atteint le haut de l'affiche. À en juger d'après leur emplacement, cela ne faisait aucune différence pour Hope – vedettes et illustres inconnus se côtoyaient allègrement dans cette galerie de l'amitié version show-biz.

Je repérai trois ou quatre photos de Natty. Il était plus jeune alors, mais il avait le même regard pétillant de malice et le même sourire pincé – surtout sur celles où son bras était passé autour des épaules dodues d'une Hope White toute jeune en tenue de girl, aux jambes longues, à la poitrine généreuse qu'à des fins professionnelles elle mettait en vitrine, et aux yeux bleus qui n'appartenaient qu'à elle : profonds, brillants, intelligents.

Ma première opinion était la bonne : Hope White avait été canon et il en restait quelque chose.

— Je t'offre un verre, petit chou ? me demanda-t-elle.

— Vous avez de la ciguë ?

Elle réfléchit un petit instant.

— Non, dit-elle, mais j'ai du Haig & Haig.

Aussi apaisant que cela puisse être que de mijoter dans cette serre, je n'oubliais pas que j'avais toujours un boulot sur les bras : retrouver Nathan Silverstein et le ramener à Palm Desert.

— Un Coca, peut-être ?

— Un Coca ! dit-elle gaiement. Tout de suite !

— Vous connaissez Nathan depuis longtemps ? lui demandai-je.

Je l'entendais qui démoulait des glaçons dans la cuisine.

— Des lustres !

— Vous êtes sortie avec lui ?

— Eh oui.

— À quelle époque ?

— Il faudrait la dater au carbone 14, mon chou, dit Hope en revenant avec un Coca servi dans un vieux verre en cristal, et un martini pour elle.

Elle s'assit sur le canapé à côté de moi.

— Je l'ai connu pensant sa mauvaise période, quand il tournait des séries Z, poursuivit-elle. Il détestait ça, mais il devait payer trois pensions alimentaires à ce moment-là, alors il lui fallait du blé. Oh là, il n'était déjà plus de la première jeunesse. Il disait toujours : « J'aimerais bien être un *has-been*, mais c'est pas dans mes moyens. »

— Je crois que j'ai regardé un de ces films à la télé pendant quelques minutes, un soir.

— Tu avais dû te coucher très tard, dit Hope. Ils étaient nullissimes ! Et le pauvre Natty n'avait que des répliques débiles à jouer. Il détestait ça ! Le pauvre petit chou était malheureux comme les pierres, alors il venait en ville pour essayer de rire un peu. Je travaillais toujours comme girl à l'époque – je crois que j'étais au « Harrah's » –, Natty est venu me voir en coulisse après le spectacle et il m'a invitée à sortir.

— Vous saviez qui il était ?

Elle but une gorgée de martini et sourit.

— Oui, bien sûr. Dans cette ville, ça fait partie du boulot de savoir qui est qui, alors je savais que Natty Silver se produisait chez nous. Mais je n'aurais jamais pensé sortir avec lui.

— Pourquoi vous l'avez fait ?

Elle sembla réfléchir sérieusement à la question, puis dit :

— Il était si drôle.

Elle dut lire une certaine perplexité sur mon visage, car elle se pencha vers moi, me tapota la main et me dit :

— Je vais te dire un grand secret, mon chou : Une fille, si tu la fais rire, elle saura te donner le sourire... si tu vois ce que je veux dire.

Sur ce, elle piqua un fard.

— Miss White, est-ce que vous savez où il est ?

— Non. Parole de scout, je l'ai laissé au Mirage.

— Il n'y est plus.

Elle écarquilla ses mirettes, sourit, haussa les épaules et finit son verre.

— Vous avez une idée d'où il a pu aller ? demandai-je.

— Je vais te dire un truc, mon chou. Natty Silver a été une tête d'affiche dans cette ville. Il a ses entrées partout. On n'est ni à New York ni à Hollywood. Las Vegas n'a pas la mémoire courte.

C'est justement là-dessus que je misais.

Je la remerciai et me levai pour partir.

— Tu as une petite amie, Neal ? me demanda-t-elle sur le seuil.

— Je suis fiancé, en fait.

— Et tu la fais rire ?

— Aux larmes.

Je ne dus pas la convaincre, car elle me dit :

— Demande donc à Natty de te refiler quelques-unes de ses bonnes blagues.

Si je le retrouve, Hope. Si je le retrouve.

CHAPITRE 4

Je confiai la jeep aux voituriers du Sands Hotel et j'entrai dans le hall. Je tournicotai autour des gros flambeurs aux tables de black-jack histoire de me faire remarquer, jusqu'au moment où je vis une armoire à glace qui me matait des pieds à la tête.

Je me dirigeai vers lui.

— Je voudrais voir Mickey le C., lui dis-je.

— Et t'es ?

— Neal Carey.

— Mickey te connaît, Neal Carey ?

— Non. Mais il connaît des gens qui connaissent mon patron.

— Des noms, Neal Carey.

— Joe Graham. Ed Levine. Ethan Kitteredge.

— Ils connaissent qui ?

— Des gens à Providence. Des gens à New York.

Des tas de gens dans ces deux villes. Mais en l'occurrence, ce terme se référait spécifiquement à des types du milieu, des mafieux, des caïds. C'est qu'il arrive souvent que « Les Amis de la Famille » agissent dans l'ombre pour le compte de leurs clients riches et influents, et pour ça, à New York comme à Providence, il faut avoir des liens solides avec la mafia.

C'est pareil à Las Vegas, et c'est pour ça que j'étais venu au Sands Hotel dans l'espoir de parler à Mickey le C. Je ne l'avais jamais rencontré, mais j'entendais parler de lui depuis que j'étais gosse.

Le type réfléchit une seconde, puis me dit :

— Assois-toi donc et commande-toi à boire.

— Merci.

Je dénichai un tabouret de bar inoccupé et commandai une bière. D'un geste, le barman refusa que je paie.

Le Sands Hotel contrastait fortement avec le Nugget. Nickel. Élégant. Il suintait l'argent. De plus, il était géré par des gens sérieux – raison pour laquelle j'étais venu là après que Hope m'eut dit qu'elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où Nathan était allé après leur cinq à sept.

Je sirotai ma bière tout en regardant les gros flambeurs – des types en costume Armani flanqués de blondasses maigrichonnes en fourreaux noirs – gagner et perdre au blackjack. Mickey le C. devait

sans doute être en train de m'observer sur un de ses écrans de contrôle tout en passant les coups de fil qui s'imposaient.

Quelques minutes plus tard, l'armoire à glace refaisait surface, et me disait :

— Mickey veut te voir, Neal Carey.

Je le suivis jusqu'à la salle des agents de sécurité à l'étage où des hommes et des femmes à l'air revêche, assis, l'œil rivé à des écrans vidéo, surveillaient les issues et les tables de jeu. En appuyant sur quelques boutons, ils pouvaient, d'un zoom avant, faire un gros plan sur les mains d'un croupier, sur le visage d'un joueur ou sur un individu franchissant une porte. Les propriétaires d'un casino sérieux aiment savoir qui entre et qui sort de leur établissement. Et pour ça, ils font appel aux services de gens comme Mickey le C.

Mickey le C. avait une soixantaine d'années mais faisait moins, ce que j'attribuai à un régime régulier de coupes au rasoir, de séances de manucure, de saunas et de massages. Mickey portait un costume gris classique qui coûtait au minimum mille dollars, une chemise blanche à monogramme et une cravate imprimée *made in Italy*. Ses chaussures Oxford noires étaient cirées un max.

Mickey le C. n'était pas n'importe qui.

On échangea une poignée de main.

— Neal, dit-il. On est dimanche, il est tard sur la côte Est, et je n'ai pas passé les coups de fil que j'aurais sans doute dû passer. Alors j'espère que tu ne me fais pas perdre mon temps.

— Je suis en mission, Monsieur C.

— Je sais qui tu es. Tu es l'homme à tout faire de Joe Graham.

— Oui, m'sieu.

Bah, ce n'était pas tout à fait faux.

— Vous avez rendu un grand service à certaines personnes à Providence, il y a quelque temps, me dit Mickey.

— J'ai fait mon boulot, et il se trouve que ça les a arrangées, répondis-je, toujours aussi modeste.

— Bref, vous êtes des gens bien, dit Mickey. Que me vaut le plaisir ?

— Je me suis planté.

Je lui narrai mes déboires avec Nathan Silverstein.

— Natty Silver a joué la fille de l'air, dit Mickey en riant aux éclats.

— Ça revient à peu près à ça.

Mickey le C. pouffa, puis dit :

— Prends donc une autre bière et détends-toi. Je vais lancer un appel. Tout le monde connaît Natty en ville, on l'aura d'ici une petite demi-heure.

— C'est pour ça que je suis venu vous voir, monsieur C.

Ce n'était pas seulement un léchage de bottes éhonté, c'était également la vérité.

— C'est la seule chose intelligente que tu aies faite aujourd'hui, en tout cas.

— C'est bien ce que je pensais.

— Calme-toi, gamin, dit Mickey. Je suis ravi de te connaître.

— Merci de prendre sur votre temps, monsieur.

— T'es bien élevé, dit Mickey le C. Joe Graham a fait du bon boulot.

Ouais, comme vous dites.

Il fallut deux autres bières et non une, mais je venais d'écluser la deuxième quand l'armoire à glace vint me trouver au bar, et me dit :

— M. Silver est au Flamingo, dans la Salle des Palmiers. Leur agent de sécurité le garde à l'œil en attendant que t'arrives.

Je le remerciai et laissai au barman un pourboire qui couvrait largement les deux bières. Moins que ça eût été impoli.

*

Au moment où je posais le pied dans la Salle des Palmiers, j'entendis Natty dire :

— Un type rentre chez lui et trouve sa femme en train de se frotter les nibards avec un journal. Il lui demande ce qu'elle fait, et elle lui répond : « J'ai lu dans un magazine que si on se frottait les seins avec du papier journal, ils devenaient plus gros. »

Des rires de circonstance fusèrent parmi le petit groupe réuni dans la salle du bar. (J'allais dire « des rires *tétonesques* », mais je préfère ne pas en rajouter). Natty attendit que les rires s'estompent, puis enchaîna :

— Alors, le type lui dit : « Et pourquoi tu n'essaies pas avec du papier toilette ? ». Sa femme lui fait : « Du papier toilette ? Pourquoi ? » « Ben, ça a marché sur tes fesses, ça devrait marcher sur tes seins ? »

La dizaine de personnes réunies dans la salle ne rirent pas, elles rugirent. Je m'installai à une table au fond en espérant que Natty me verrait de sa petite estrade. Je cherchai des yeux l'agent de sécurité, le repérai en trois secondes et lui fis un petit signe de tête. Le type m'adressa un rapide salut et sortit.

Ce n'était pas très difficile de reconstruire ce qui s'était passé. Le pianiste, un jeune type aux cheveux noirs lissés en arrière, avait repoussé son tabouret de piano et se détendait en partageant l'hilarité générale. Il devait se dire que ses pourboires n'en souffriraient pas car les clients se payaient quelques rires gratuits. Les quelques buveurs

présents paraissaient à la fois surpris et ravis par ce *one man show* improvisé d'une ancienne vedette qu'ils avaient peut-être reconnue pour l'avoir vue à la télévision.

Et Natty Silver s'éclatait un max. Debout sur la petite estrade merdique, appuyé sur sa canne, le regard étincelant, il ménageait ses effets, jouant de sa voix monocorde et de son sens du timing.

— Un type rentre dans un bar avec son chien... disait-il.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Si j'interrompais son numéro, on pouvait encore avoir notre avion et je bouclais ma mission. Il suffisait que je me lève, que j'alpague Natty, que je lui fasse quitter la scène en douceur, que je chope un taxi et que je nous fasse conduire à l'aéroport. Sinon, on ratait le dernier avion pour Palm Springs, ce qui voudrait dire passer la nuit à Vegas. Une nuit de plus loin de ma maîtrise, une nuit de plus loin de ma maîtresse.

Et une journée de plus à baby-sitter un vieux monsieur qui avait à son actif un répertoire de vieilles blagues apparemment inépuisable.

Je commençai à glisser sur la banquette pour me lever.

Et merde, me dis-je. Merde de merde de merde de merde.

Je fis signe à la serveuse, commandai un scotch *on the rocks* et me carrai dans la banquette.

Qu'est-ce qu'une nuit de plus ? songai-je. J'en avais connu pas mal, et Natty Silver n'en avait sans doute plus beaucoup devant lui.

— Alors, le type dit à son chien : « C'est la première fois que tu te comportes comme ça... »

Natty Silver avait l'air plein de vie tandis qu'il faisait tramer la chute en longueur.

— Et son chien lui répond : « C'est la première fois que j'ai de l'argent. »

Hope avait raison : Natty Silver était très drôle.

CHAPITRE 5

— Vous voulez quoi ? demandai-je à Natty.

Nous avons quitté le Flamingo et étions en route pour le Mirage.

— Un gâteau au chocolat, dit-il.

— Il est dix heures et demie du soir.

— Et alors ? Il y a un couvre-feu pour les gâteaux au chocolat à partir de dix heures ? Il y a une loi selon laquelle tout gâteau au chocolat doit devenir une manne pour les anges à partir de dix heures et quart ? On est sous la botte de Nazis anti-gâteau au chocolat ?

N'étant pas certain de vouloir avoir droit au portrait d'un Nazi anti-gâteau au chocolat, je me contentai de pousser un gros soupir, et de dire :

— Et où peut-on en trouver, des gâteaux au chocolat ?

— C'est toi le privé, pas moi, fit Natty pète-sec.

— Je ne suis pas un privé.

— Non, t'es un « garde du corps » sans bazooka. Je faillis lui balancer que, vu les formes généreuses de la sculpturale Hope White, il avait eu son content de bazookas pour la journée, mais je me dis qu'il serait encore fichu de me clouer le bec par une de ses saillies bien senties, et décidai que je n'avais pas envie de l'entendre.

J'optai pour une tactique professionnelle.

— Bon, lui dis-je, voilà ce qu'on va faire. On va aller vous chercher votre gâteau au chocolat à la noix. Et après, on va retourner au Mirage et on va se coucher. Et *après*, on va se lever tôt demain matin et on va prendre le premier avion pour Palm Springs. Pas de petits whiskies, pas de petites pépées, pas de petits gâteaux. Reçu ?

Il me fixa de ses yeux d'oisillon.

— Pas de petit déjeuner ?

C'était un peu dur, en effet.

— D'accord pour un petit déjeuner, répondis-je, me radoucissant.

— Quoi ?

— Quoi « quoi » ?

— Quoi « quoi quoi » ? fit-il. Quoi comme petit déjeuner ?

— J'en sais rien, gémis-je. Des œufs au bacon.

— Des œufs ? se récria-t-il. Tu veux ma mort ou quoi ?

Jusque-là non, mais cette idée avait son charme.

Mais, supposant que sa question était purement rhétorique, je ne

répondis pas.

— Au bacon ? poursuivit-il, indigné.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec le bacon ?

Nate, renonçant manifestement à me parler, marmonna dans sa barbe :

— Il veut faire manger des œufs au bacon à un vieux Juif malade du cœur.

— Je ne savais pas que vous étiez malade du cœur, dis-je.

— J'ai quatre-vingt-huit ans, me répondit Nate. Comment veux-tu que mon cœur n'en soit pas malade !

— Bon, vous n'aurez qu'à prendre du poisson farci et du pain azyme au petit déj', je m'en fous.

— Et le gâteau au chocolat ?

— Au petit déjeuner ?

— Non, maintenant.

J'avais compris. J'en profitai juste pour le faire marnier à mon tour, voyez.

— J'ai une idée, lui dis-je.

— Tu m'excuseras, mais je suis sceptique.

— Et si on retournait au Mirage et qu'on commande un gâteau au chocolat au service des chambres ?

— T'es dingue ou quoi ? Vu leurs tarifs.

Je m'en foutais. J'avais la *gold card* de la compagnie. À Vegas, avec une *gold card* American Express, on peut avoir un gâteau entier avec, en supplément, une nana à l'intérieur si on en a envie.

Bref, on a fait ça. (Pas le supplément « gâteau fourré à la nana », non, juste le gâteau.) Nate commençait à fatiguer – il a juste protesté pour la forme. Et, un dimanche soir, ce ne fut pas un problème que je partage sa chambre. Donc, tandis que Nate, assis devant la télé en sous-vêtement, regardait un vieux film tout en dégustant sa part de gâteau, je téléphonai à Karen.

— Salut, lui dis-je. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je tricote.

— La seule chose que je t'ai vue tricoter, c'est des pinceaux.

Ce qui n'était pas très brillant de ma part, mais cette histoire de bébé commençait à m'ennuyer.

— Ce que tu peux être nul, des fois, me dit-elle.

— Je sais.

— Ne crois pas que tu vas t'en tirer en l'admettant. En outre, j'ai réfléchi.

Je repris espoir. Peut-être ses réflexions l'avaient-elles menée à la conclusion qu'être enceinte tout de suite était un peu prématuré et que nous ferions mieux d'attendre d'être mariés depuis deux ou dix ans. Et peut-être qu'elle était en train de me tricoter un pull, ou une

écharpe... que sais-je !

— Tu as réfléchi à quoi ? lui demandai-je de ma voix la plus douce.

Pour lui permettre de faire machine arrière sans perdre la face.

— Je pense que si tu n'es pas prêt à être père, c'est parce que tu n'as jamais connu ton vrai père, que ta mère était une prostituée héroïnomane qui ne t'a pas nourri au sein, que tu as refoulé ta colère et que tu n'as pas suffisamment dépassé les blocages de ton enfance pour assumer des responsabilités d'adulte.

Oh.

— Donc, vous me conseillez une séance par semaine chaque mardi, docteur ?

— Tu vois, tu es agressif, tout de suite !

— Putain, je ne vois pas pourquoi je serais agressif ! braillai-je.

— Je pense qu'il est sain que tu exprimes ta colère, dit-elle d'un ton dégagé.

— Je n'exprime pas ma colère, bordel ! dis-je entre mes dents.

— Inutile de t'énerver, me dit-elle.

Et elle raccrocha.

— J'ai vu un pédopsychiatre une fois, dit Nate sans détourner le regard de l'écran de télévision.

— Un père au psychiatre ? Ben, avec toi, ça faisait deux, avons-nous achevé d'une seule voix.

Nate m'a regardé avec un respect renouvelé.

Bon, d'accord, peut-être pas du respect. De l'affection, disons.

Bon, d'accord, disons qu'il m'a regardé avec une absence quasi totale de mépris.

Puis il s'est endormi.

Je pris son assiette et ses couverts sur ses genoux, lui calai la tête contre son oreiller et ramenai le drap et la couverture sur lui. Puis je mis le réveil à sonner et me glissai dans l'autre lit jumeau.

Nourri au sein, pas nourri au sein, songeai-je. Colère refoulée. Dépasser mon enfance. Accepter mes responsabilités d'adulte.

On n'avait même pas encore le gosse, et je me sentais déjà épuisé.

Je m'intimai de ne plus penser à tout ça et de dormir. Dormir, ça me ferait du bien. Dormir, ce serait super. Tout ce que je devais faire, c'était rester allongé et ne plus m'inquiéter d'exprimer, de dépasser ou d'accepter quoi que ce soit.

Dor-mir.

C'est alors que Nathan se mit à ronfler.

J'ai déjà entendu des ronflements. Quitte à passer pour un goujat, mais au nom de la vérité, je dirai que Karen ronfle – surtout l'hiver, quand elle enfouit sa tête sous les couvertures, elle émet un bruit qui tient moins du ronflement que du râle d'un moribond. Je me réveille,

je lui aménage une arrivée d'air dans les couvertures et ses ronflements cessent.

Mais je n'avais jamais entendu des ronflements tels que ceux de Nathan. Je n'avais jamais entendu un son pareil de ma vie. Il n'était ni humain, ni caractéristique d'aucune espèce connue. Non, il avait une résonance surnaturelle, un peu comme si les forges de l'enfer s'ouvraient et se refermaient, ou comme si Godzilla avait réussi à s'introduire dans le corps d'un vieillard et y dormait du sommeil du juste.

Tout comme Nathan.

Et sa tête n'était même pas sous les couvertures. J'envisageai d'y remédier, mais *sans* lui aménager une arrivée d'air.

Je n'allai pas jusque-là. Je demeurai allongé, éveillé, pensant aux bébés et à tout ce qui va avec.

CHAPITRE 6

Après un sommeil réparateur d'une vingtaine de minutes, je me levai, me douchai et enfilai mes vêtements de la veille qui puaient la sueur. Puis, je réveillai Nathan.

— Vous avez ronflé, lui dis-je. J'ai à peine dormi.

— Bonjour quand même, me dit-il.

Je rappelai le service des chambres pour commander le petit déjeuner. Je ne voulais pas prendre le risque que Nate ne tombe sur une autre de ses anciennes amourettes pendant qu'il mâchouillerait sa bouillie d'avoine au coffee shop.

Ce vieux salaud commanda deux œufs au – *attention les yeux !* – bacon, un beignet à la cannelle, un Bloody Mary, du thé et des biscottes sans sel.

— Sans sel ? lui fis-je.

— Cholestérol, marmonna-t-il tout en avalant une tranche de bacon.

— Je croyais que vous étiez juif, lui dis-je en pointant ma fourchette vers le bacon restant.

— Je le suis, me répondit Nathan. Mais pas fanatique. Et pas touche à mon bacon.

Il tenta de me piquer avec sa fourchette.

Je dégustai mon muffin aux myrtilles tout en me complaisant à visualiser un bel avion nous emportant vers l'aéroport de Palm Springs, un court trajet en limo jusqu'à Palm Desert, et vive la liberté !

— Alors ? fit Nathan.

— Alors, quoi ?

— Alors, tu ne comptes pas faire la conversation ? Tu as grandi parmi les singes ou quoi ? Tu te contentes de t'empiffrer sans ouvrir la bouche ? Tu es un garde du corps sans bazooka, alors, le moins que tu puisses faire, c'est la conversation.

— Vous reprenez du bacon ?

— C'est ça que tu appelles faire la conversation ? demanda Nathan en enfournant d'autres tranches de bacon.

La conversation... la conversation. Je n'ai jamais été très doué pour faire la conversation. En général, ça implique de devoir parler à quelqu'un.

— Okay, dis-je après quelques instants de concentration intense.

Vous habitez où ?

Nathan me regarda comme si j'étais le dernier des abrutis.

Allez savoir, remarquez.

Puis, il me dit :

— T'es censé me ramener chez moi, et tu ne sais pas où j'habite ?

— Si, je sais où c'est. Comment c'est, je veux dire.

— C'est une villa – je me demande pourquoi on appelle ça une « villa » puisqu'il n'y a pas de ville là –, située dans une station balnéaire et qui donne sur un terrain de golf.

— Oh, sympa.

— Pourquoi, sympa ?

— Parce qu'il vous suffit de sortir de chez vous pour faire un petit parcours.

— Je déteste le golf.

— Alors, pourquoi...

— Parce que c'est là qu'ils ont construit la villa, dit-il. Loin de la ville et près du terrain de golf. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

— Heuuu, acheter une autre villa ?

— Loin du terrain de golf ?

— Ouais...

— Mais alors, je n'aurais pas pu les regarder.

— Qui ça ?

— Les golfeurs, dit Nathan en allumant une cigarette.

Mon muffin prenait un goût de sciure dans ma bouche.

— Je croyais que vous détestiez le golf, dis-je.

— Oui, et ce que je déteste encore plus que le golf, ce sont les golfeurs.

— Et alors ?

— Alors, les golfeurs qui jouent devant chez moi ?

— Oui.

— Ils craignent un max, dit-il.

Il tira une longue bouffée sur sa cigarette, puis toussa pendant les trente secondes qui suivirent.

— J'aime les regarder jouer parce que je les déteste et qu'ils craignent un max. J'aime les voir devenir rouges de sueur, dire des grossièretés et donner des coups de club dans les troncs d'arbres. Ça m'amuse, j'ai quatre-vingt-huit ans.

— Moi aussi, je déteste le golf, dis-je. Selon moi, il n'y a qu'une chose qui pourrait rendre une partie de golf plus intéressante : des snipers.

Je pense qu'on gagnerait pas mal de temps. Au lieu de rester vissés sur place et de mater pendant une éternité le mètre de gazon entre le trou et eux, les golfeurs, dans ma version du jeu, piqueraient un sprint sur le green, frappant la balle au passage et plongeant dans le bunker

pour se mettre à couvert tandis que les balles siffleraient à leurs oreilles.

Ça aurait aussi un avantage vestimentaire certain : je veux dire, on pourrait enfin mettre au clou les chemisettes rose bonbon et les pantalons jaune poussin à rayures, non ?

Nathan me regarda, sérieux comme un pape.

— Des snipers, dit-il.

— Des snipers, confirmai-je.

— Très drôle. C'est très drôle ce que tu viens de dire.

— Merci.

— Qui l'aurait cru ? fit Nathan.

Sur ce, il me souffla de la fumée au visage.

On termina notre petit déjeuner, on quitta l'hôtel et on prit un taxi pour l'aéroport. Je fis apparaître la bonne vieille *gold card* des « Amis », achetai deux billets pour le vol suivant et guidai Nathan vers la porte d'embarquement.

On resta assis pendant une demi-heure durant laquelle il me servit des histoires drôles qui, j'en suis sûr, devaient être peintes sur les parois des grottes de Lascaux. Une ou deux éternités plus tard, une hôtesse de l'air annonça que nous pouvions embarquer.

Là-dessus, Nathan me dit :

— J'ai peur en avion.

— Il n'y a aucun danger.

— Quoi, t'as jamais entendu parler d'avions qui s'écrasent ?

— Il y a plus de risques de mourir d'un accident de voiture en se rendant à l'aéroport que d'un accident d'avion, décrétai-je.

Quelqu'un m'avait sorti cette vérité statistique, et ça me paraissait juste. Évidemment, j'avais entendu ça à New York, où on est plus en danger dans une voiture *garée*, que dans un avion.

— Ce n'est pas de mourir qui me fait peur, dit Nathan.

— C'est quoi, alors ?

— C'est de m'écraser.

— Embarquement immédiat, dit l'hôtesse de l'air de ce ton impatient et poli qui est le leur quand c'est *nous* qui *leur* faisons prendre du retard.

— On arrive, lui dis-je.

— Parle pour toi, me dit Nate. Si Dieu avait voulu que l'Homme vole, il lui aurait donné des...

— ... avions, achevai-je.

Je dirais volontiers que j'ai prononcé ce mot les dents serrées, si ce n'est que cela risquerait d'être interprété à tort comme une marque d'agressivité.

— Pas question que je monte dans ce machin, dit Nate.

— Dernier appel, blablata l'hôtesse.

— On ne sera dans les airs qu'une petite heure, dis-je à Nate.
— C'est une de trop !
— La grande majorité des crashes aériens ont lieu au décollage ou à l'atterrissage.

Ce qui emporta le morceau.

— Je ne monte pas là-dedans, dit Nate.

— Si.

— Non.

— Si.

— Non.

— Si !

— C'est oui ou c'est non, messieurs ? demanda l'hôtesse.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? me demanda Nate. Me faire monter de force ?

— Si nécessaire, dis-je, les dents serrées.

Nate me mit au défi de passer à l'acte – dans la mesure des moyens d'un vieillard de quatre-vingt-six ans. Il se campa sur ses jambes flageolantes, planta fermement sa canne dans la moquette, et me fixa de ses yeux bleu délavé.

J'étais coincé et ce vieux chnoque le savait. Que pouvais-je faire ?

Rien.

Je veux dire, je me voyais mal attraper un vieillard par le revers de son veston et le tramer dans l'avion tandis qu'il se débattrait en donnant des coups de pied, en criant et râlant. Et l'hôtesse de l'air me fixait d'un regard noir dans lequel je pouvais lire : « Je suis à deux doigts d'appeler les agents de sécurité pour qu'ils te transforment en chair à pâtée. »

— Je ne le bats pas, il faut pas croire, lui dis-je. Il plaisante.

— Vous parlez d'une plaisanterie, me rétorqua-t-elle. Vous êtes de sa famille ?

— Non, lui répondis-je. Si j'étais de sa famille, je ne resterais pas là à sourire jusqu'aux oreilles, je me serais déjà scié la tête à la tronçonneuse.

— Qui êtes-vous pour ce monsieur ? me demanda-t-elle d'un ton qui indiquait clairement qu'elle n'hésiterait pas à appeler la Sécurité.

— Un ami, lui dis-je.

— Vous parlez d'un ami.

— C'est mon petit-fils, dit Nate.

— Dieu m'en garde.

— Ce sale ingrat n'est autre que mon petit-fils, dit Nate. Il voudrait que je meure de peur dans l'avion pour pouvoir toucher l'héritage.

— C'est ridicule, je...

— Ben, tu peux faire une croix dessus, parce que je te raye de mon testament !

Il se tourna vers l'hôtesse.

— Vous êtes mon témoin ! lui dit-il.

Elle fila dans la passerelle télescopique en un rien de temps. Après « martingale », « témoin » doit être le mot le moins populaire dans le Nevada.

Sans quitter des yeux la croupe de l'hôtesse de l'air, Nate me dit :

— T'as vu ce que t'as fait ?

— Bon, je suppose qu'on peut y aller en voiture.

— Oui, c'est mieux en voiture, approuva Nate.

C'est sûr, songeai-je. Cinq heures de route, deux heures pour installer Nate chez lui, puis dix heures de route pour rentrer à Austin. Oh ouais, en voiture, c'est beaucoup mieux.

Tandis que nous sortions de l'aéroport en direction de la station de taxis, une pensée me vint.

— Monsieur Silverstein ? demandai-je.

— Ou-iiiiii ? gazouilla-t-il sur le ton stylisé d'une ancienne vedette du burlesque.

— Comment vous êtes venu à Las Vegas ?

— En avion.

Évidemment.

Sur ce, Nate s'empessa d'ajouter :

— C'est l'histoire d'un type qui a un œil de verre. Il va au bal...

*

Le voiturier nous amena la jeep et je lui donnai cinq dollars de pourboire. Il fit le tour de la voiture au petit trot et ouvrit la portière à Nate.

Nate regardait la jeep sans bouger d'un pouce.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je.

— C'est un véhicule militaire ?

— C'est une jeep.

— Tu veux me faire faire tout le trajet jusqu'à Palm Springs dans un véhicule de l'armée ?

— En fait, je voulais vous faire prendre un avion civil jusqu'à Palm Springs, mais vous avez insisté pour qu'on y aille en voiture.

— Pas dans un véhicule militaire.

— Vous êtes un Quaker maintenant ?

— Les cahots.

— Les cahots ?

— Tu crois que j'ai des reins en acier ? cria-t-il. Et que ma vessie, c'est quoi ? Un caillou ? Et mon dos, ma colonne vertébrale, mon cou ? T'as envie que je me brise les os ?

Oui.

— Je ne monte pas là-dedans, dit-il.

— Et si j'allais chercher une corde et que je vous attache au pare-chocs arrière ?

— T'es un petit marrant, toi.

— Montez.

— Tu peux toujours courir.

— S'il vous plaît.

— Non.

— Montez donc, gémis-je.

— Non.

— Je vous paie.

— De l'argent, j'en ai. Mais la santé, ça ne se remplace pas.

Alors, j'essayai un truc que j'avais vu des parents faire avec leur gamin de cinq ans. Je me mis au volant, démarrai, et dis :

— Très bien, je m'en vais.

— Bon vent !

— Je m'en vais maintenant, dis-je de cette voix chantante qui, d'après ce que j'avais vu, faisait courir les petits morveux sur les talons de Papa-Maman.

— T'es encore là ? me dit Nate.

Je passai la première et sortis lentement du parking. Je voyais Nate dans le rétro, appuyé sur sa canne, regardant résolument en l'air, ses jambes frêles flageolant sous lui.

— Au revoir ! lui criai-je.

Il ne me répondit pas.

*

Après une petite heure de queue chez un loueur de voitures, je reçus, en récompense de ma patience, des clefs de contact, un kilométrage illimité et un plein d'essence. J'allai chercher Nate au salon d'attente où il... ben, faisait salon, et je le traînai dehors en direction du parking.

— Alors, quelle voiture tu as eue ? me demanda-t-il.

— Une bleue.

On marcha jusqu'à la place de parking A-16 où nous attendait une adorable Sedan bleue aux sièges dotés de gros coussins.

— C'est une voiture japonaise, dit Nate.

— Je crois, oui.

— Hé, t'as jamais entendu parler de Pearl Harbor ?

— Déjà de retour ? me fit la jolie fille au guichet.

J'acquiesçai.

— La voiture ne vous convient pas ? me demanda-t-elle. Vous pouvez bénéficier d'une BMW pour seulement dix-huit dollars de plus par jour.

— Une BMW, dis-je, songeur. Ça veut bien dire Bavarian Motor Works, si je ne m'abuse ?

— Vous la voulez ?

— Je ne pense pas.

— Une Lexus ?

— Pas de voiture japonaise, pas de voiture allemande.

— Ah non ?

— Je ne peux pas louer une voiture construite par un pays de l'Axe.

Elle interrogea son ordinateur.

— Que diriez-vous d'une bonne jeep ? me demanda-t-elle.

Une heure plus tard, j'entraînai Nate vers une Chevrolet Cavalier et lui dis :

— Asseyez-vous.

— Qu'est-ce que tu croyais, que j'allais rester debout ?

Il s'assit.

— Le siège vous convient ? Il est assez confortable ?

— On fera avec.

— Fabriquée à Détroit. La ville d'origine ne vous pose pas de problème ? Pas de contentieux avec la General Motors ? La couleur, rouge, elle vous convient ? Pas de malencontreuse référence aux Bolcheviks ?

— On y va ou on y va pas ?

— On y va, dis-je en m'empressant de m'asseoir au volant avant qu'il ne change d'avis.

Je mis le contact et enclenchai la marche arrière.

— Bon, tu avances, me dit Nate. Et tu repars en sens inverse.

CHAPITRE 7

J'aime le désert.

Le désert n'est jamais ennuyeux contrairement à ce que certains voudraient nous faire croire. Et, comme tous les détectives privés, l'ennui, je connais. L'ennui, c'est notre spécialité, vu que nous passons le plus clair de notre temps à attendre que d'autres fassent des choses intéressantes (ennuyeux), ou à éplucher des documents (ennuyeux), ou à rédiger des rapports d'enquête (très ennuyeux). Mais, globalement, j'aime l'ennui, car, dans notre métier, quand on ne s'ennuie pas, on a peur. Alors, l'ennui, c'est génial.

Tout comme le désert – sauf que le désert n'est pas ennuyeux.

Normalement, un long trajet en voiture dans le désert est pour moi une source de joie et d'émerveillement indicibles. J'aime les couleurs du désert – ses nuances éteintes et subtiles d'ocre, de brun et de lavande. Je me complais sous l'immense voûte bleutée des cieux. Je vénère sa vastitude, sa solitude, son silence à l'état pur.

Mais, ce jour-là, au bout d'une heure de route sur l'Interstate 15 qui traverse le désert du Nevada, j'étais à deux doigts de m'enfoncer une paire de pinces coupantes dans la gorge et de m'arracher les poumons. Si j'avais eu un revolver, je me serais tiré une balle dans la tête pour m'éviter de devoir me souvenir de cette heure où je fus coincé dans une bagnole en compagnie de Nathan Silverstein, alias Natty Silver.

Tout commença au bout de quatre ou cinq minutes de route, quand il me dit :

— Demande-moi qui est sur la première.

— Non merci.

— Demande-moi qui est sur la première !

— Non.

Il fit la gueule.

Faire la gueule, ça me connaît. Ce n'est pas pour rien que Karen m'a surnommé James Boude 001. Je suis un marathonien de la bouderie, un boudeur des familles de l'espèce la plus noire. Mais je suis un petit rigolo comparé à Natty Silver. Sa tristesse, tel un gros nuage noir, était en suspension dans l'air confiné de la bagnole – non, pas un nuage, mais quelque chose de plus solide. Elle emplissait l'habitable tel un bloc de gelée toxique qui m'engluait les pieds puis

me remontait jusqu'au cou par saccades au point de me faire suffoquer de cafard.

Natty savait faire la gueule.

Je finis par craquer.

— Qui est sur la première ? demandai-je, en m'en voulant à mort de me coucher aussi facilement à ses pieds. Chaîne ?

— Exact, me répondit-il, tout heureux.

— Qui est sur la première chaîne ?

— Non, mais Shen est sur la première base ! dit-il d'un ton triomphant.

Je gloussai, bon prince, puis m'arrêtai net.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demanda-t-il.

— Rien.

— Alors ?

— Alors, rien.

— Quoi, tu ne connaissais pas cette blague ?

— Si. C'est un vieux sketch d'Abbott et Costello.

— Ce n'est pas eux qui l'ont inventé, rétorqua Nathan avec mépris. Phil Gold et moi, on le jouait quand Costello chiait encore dans ses couches.

— Okay.

— C'est moi qui lui ai appris « Qui est sur la première ? » !

— Quand il portait encore des couches ?

— Quand il avait encore du lait qui lui sortait par les trous de nez, fit Natty. C'était chez Minsky. Chez Minsky, alors ça, oui, c'était un café-concert. Ils savaient ce que c'était que le burlesque, les Minsky. Ils faisaient la différence entre co-quin et co-chon. Jusqu'à ce que la ligue de décence les oblige à fermer boutique, c'était le café-conc' le plus convenable du monde. Un endroit classe où les filles ne faisaient pas la pute. Tiens, en parlant de putes, tu connais l'histoire de la pute qui dit à *monsieur* Birnbaum, alors âgé de quatre-vingt-six ans : « Je suis venue pour te faire prendre un super-panard ». Birnbaum lui répond : « Sans riz, alors. »

Je roulais entre cent dix et cent vingt kilomètres à l'heure. Si j'ouvrais ma portière et si je sautais tout de suite, est-ce que je me ferais si mal que ça ?

— Bon, Arthur Minsky aimait le bon bœuf séché, reprit Nathan, et la charcuterie fine, ça le connaissait : on ne lui faisait pas prendre des vessies pour des lanternes à Arthur Minsky qui, soit dit en passant, était un gentleman. Un homme raffiné. Arthur Minsky n'aurait jamais permis de montrer des co-chonnetés dans ses salles, et il connaissait la différence entre co-quin et co-chon. Je me souviens, une fois, Eileen l'Irlandaise de Rêve a voulu, en réaction à une mauvaise critique qui laissait entendre qu'elle n'était pas une vraie rousse, prouver le

contraire en dévoilant son anatomie. Eh bien, Arthur a mis le holà. Bien sûr, Eileen était une fille de mauvaise vie. Une traînée. Elle fréquentait un gangster qui faisait partie de la bande à Schultz qu'on appelait Billy Longcouteau. Il portait des guêtres. De la racaille. Bref, un jour, Arthur demande au petit nouveau, un jeune Irlandais – aussi bête que toi, tu vois –, Arthur lui demande d'aller chez Wolff lui chercher du bœuf séché sur du pain de seigle avec de la moutarde russe. Wolff, la charcuterie fine, c'était son rayon. À l'époque, les traiteurs, pour vingt-cinq cents, ils te servaient de ces sandwiches, c'étaient des étouffe-chrétiens, et ils étaient bons ! Rien à voir avec les saloperies qu'on te sert aujourd'hui ! Un traiteur vient d'ouvrir à Palm Desert, tenu par deux Juifs de Los Angeles qui te font payer sept dollars pour un sandwich à gerber. Des filaments de graisse, tu vois le topo ! Ça s'est coincé entre mes dents, là, tu vois. J'étais avec Murray Koppelman. Tu vois qui c'est ? Il avait une émission de variétoches sur CBS ? « Hourray, Hourray, Hourray », les gens criaient pendant le générique, et à ce moment-là, Murray surgissait entouré d'une bande de frangines goy avec des jambes aussi longues que des jours sans pain azyne. Il faisait les yeux blancs, le public hurlait, j'sais pas pourquoi, enfin, si je sais pourquoi : entrée libre, voilà pourquoi, et le neuneu de service qui brandissait une pancarte où il y avait écrit « RIEZ ! » On n'avait pas ces panneaux-là, nous, au caf-conc', notre public à nous, il venait voir les effeuilleuses, alors on était obligés d'être drôles. Si on leur avait brandi sous le nez un « RIEZ ! » sur une pancarte, ils t'auraient jeté des tomates à la tronche, et ils auraient eu raison ! J'ai vu ça arriver une fois, en matinée, à un magicien, le grand Bandolini – les magiciens, il fallait toujours qu'ils se donnent des noms italiens, j'sais pas pourquoi : on n'a jamais vu de magicien s'appeler le grand Lefkowitz... bref, Bandolini, il avait un numéro où il faisait sortir des colombes de son veston – tu connais le numéro – d'abord, il ouvrait son veston : pas de colombes. Il baragouinait en italien, il rouvrait son veston, et bingo : des colombes ! Sauf que cette fameuse matinée, il venait d'arriver de Philadelphie par le train, et les porteurs avaient perdu la valise qui contenait ses colombes. Qu'est-ce qu'il allait faire ? Il est allé parler à Myra Ladorable qui faisait un numéro appelé Myra et Ses Colombes d'Amour, dans lequel elle faisait un strip et les colombes venaient se percher aux endroits stratégiques pour empêcher la Ligue de Décence d'interdire son numéro. Donc, Bandolini lui demande si elle veut bien lui prêter ses volatiles pour qu'il puisse les faire sortir de sa manche. Myra n'est pas très chaude, mais c'est une gentille fille, elle finit par accepter. Mais ce à quoi personne n'avait pensé, c'est que ces colombes-là ne sont pas dressées pour rester tranquillement planquées dans les poches secrètes d'un costard. Bandolini entre en scène, ouvre son veston en disant « Pas de

colombes ! »... sauf qu'il y en a, des colombes... elles battent des ailes, elles roucoulent, elles ébouriffent leurs plumes. Sous les huées du public, les colombes prennent peur et s'envolent dans la salle. Elles tournent en rond au plafond, fumasses, et tu devines ce que fait une colombe quand elle est fumasse. Résultat des courses : Bandolini s'arrache les cheveux, le public fait un charivari du tonnerre de Dieu, et les colombes leur chient sur la tête. Myra surgit en hurlant, engueule Bandolini, le frappe, et le public commence à les bombarder de tomates, d'œufs durs, de saucisses. Et même de bonbons... – Myra glisse sur un bonbon et se démet une hanche – une blessure très grave pour une fille du burlesque. De nos jours, elle ferait un procès, c'est sûr, mais ça se faisait pas, à l'époque. Elle est allée voir un toubib dans Gramercy Park, un Français, le docteur LaFramboise, et le sieur LaFramboise lui remet sa hanche en place et en profite pour... tu vois le tableau. Myra prend des airs de mère de famille, et le toubib se comporte en gentleman et l'épouse. Ils ont une fille qui devient chanteuse – sauf qu'elle chante comme un pied ! Myra et LaFramboise savent pas quoi faire ! Que faire d'une fille chanteuse qui sait pas chanter ? ! Heureusement, elle épouse le fils du comptable de LaFramboise, un certain Koppelman. Koppelman et cette fille qui sait pas chanter ont un fils qui ne rit jamais sauf quand on lui met devant la poire une pancarte « RIS ! » – ce qu'on lui fera plus tard lors de son émission de variétoches, car il n'est autre que mon vieux pote Murray Koppelman. « Hourray ! Hourray ! Hourray ! » Donc, Murray, il me fait : « T'as un filament de graisse coincé entre les dents. » Moi, je me dis que c'est encore une de ses blagues à la con, parce que, faut voir les choses en face, sans ses *gagmen*, Murray Koppelman, ben, il est pas drôle du tout. Alors, je lui fais : « Qu'est-ce qu'il y a, Murray ? C'est censé être drôle ? C'est une blague bouffe-entre-les-chicots ? » Il me répond qu'il ne plaisante pas. Alors, je me tourne vers la dame assise à la table à côté, et je lui demande : « Est-ce que j'ai un filament de graisse coincé entre les dents, madame ? », et elle me répond : « Oui. Vous avez un filament de graisse coincé entre les dents, là... », et elle me montre où sur ses dents ! Cette femme avait une dentition parfaite. Je lui demande : « C'est qui votre dentiste ? Le docteur Kaufman ? ». Elle me répond : « Non, le docteur Millman ». « Millman ! que je lui fais. Millman est un escroc ! » « C'est mon neveu », qu'elle me répond. « Sol Millman ? », je lui demande. Elle me dit : « Non. Sam Millman ». Alors, je lui fais : « Ah, c'est bien. Moi, je parlais de Sol Millman. Lui, c'est un escroc » – je me suis couvert sur ce coup. Mais ce Sam Millman est un escroc qui vous arracherait l'or de votre bouche. Kaufman, lui, oui, c'est un dentiste ! C'est lui qui m'a réparé la dent que je me suis cassée en essayant de retirer le filament de graisse avec ma fourchette. Voilà ce qui arrive quand on mange du bœuf séché de

merde ! Alors que chez Wolff, tu vois, jamais, jamais ils ne te refilaient du bœuf séché filamenteux et grasseyeux. Wolff, la charcuterie fine, c'était son rayon) Il faisait la différence entre charcuterie et charcutaille. Alors, c'était toujours chez Wolff qu'Arthur Minsky faisait acheter ses sandwiches. Rien d'autre ne lui convenait à Arthur Minsky, c'était un homme raffiné. Un gentleman, Arthur Minsky. Bref, le gamin irlandais revient avec le sandwich et pose le sachet sur le bureau d'Arthur. Arthur est en train de dire à Eileen l'Irlandaise de Rêve qu'elle ne doit jamais plus retirer son string sur la scène de chez Minsky quoi que les critiques écrivent sur elle, et Benny Longcouteau se met à hurler qu'il faut bien qu'Eileen venge son honneur parce qu'on l'a calomniée et Arthur lui répond du tac au tac qu'un type qui porte des guêtres est mal placé pour la ramener quand on parle de bon goût. Ils en sont à parler de tout ça quand le gamin irlandais pose le sandwich sur le bureau d'Arthur, et Arthur est en train de s'engueuler avec Benny quand il mord dans son sandwich en disant : « Benny, tu m'excuseras, je ne te dis pas comment faire ton numéro, alors ne me dis pas comment... Hé, mais c'est du porc laqué ! » Arthur n'y croit pas, Eileen n'y croit pas, Benny n'y croit pas, et même moi, je n'y crois pas – parce que, il faut que je te dise que je suis assis, pas loin, j'attends de pouvoir parler de ce qu'on doit décider pour Phil Gold qui est reparti se cuire, alors avec qui je vais faire le « Qui est sur la première ? » ? Arthur se met à rigoler, Eileen se met à rigoler, Benny se met à rigoler, alors moi, je me mets à rigoler, et le gamin irlandais dit : « Quoi ? », et Arthur lui fait : « C'est la dernière fois que j'envoie un goy me chercher un sandwich. » Il ébouriffe les cheveux du gamin et lui dit : « J'avais dit bœuf séché, pas porc laqué ». Ce gamin ne faisait pas la différence entre...

— JAMAIS, VOUS LA FERMEZ ?

OK, je ne suis pas très fier de moi, mais c'est ce que j'ai crié. Aucune excuse. J'ai juste perdu mon sang-froid.

Je sais. Je sais. Comment ai-je pu être aussi dur envers un gentil vieux monsieur comme Nathan Silverstein qui ne faisait que s'accorder le plaisir de se remémorer de vieux souvenirs histoire de tuer le temps pendant un long trajet en voiture ? Tout ce que j'ai à dire pour ma défense, c'est que ce n'est pas vous qui étiez dans la bagnole à côté de lui.

Bon, pour la fermer, il la ferma. En réaction à mon cri, il tourna ses yeux larmoyants vers moi, l'air profondément blessé, puis regarda droit devant, très digne, et se plongea dans un silence total.

Ce qui était pire que son monologue.

Pas au début. Au début, ce fut un silence suave, merveilleux. Une tranquillité divine nimbée d'un zeste de culpabilité, mais j'étais prêt à m'en contenter.

Au début.

Puis l'atmosphère devint plus lourde. De plus en plus lourde. Et plus les kilomètres défilaient entre le Nevada et la Californie, plus le poids de la culpabilité, telles deux enclumes, pesait sur mes épaules. Comment avais-je pu être aussi dur envers un vieux monsieur comme Nathan Silverstein qui ne faisait que s'accorder le plaisir de se remémorer de vieux souvenirs histoire de tuer le temps pendant un long trajet en voiture ?

Donc, au bout d'une demi-heure de silence total, je lui demandai :

— Qui est sur la première ?

Silence.

— Qui est sur la première ? répétai-je.

Il continua de regarder droit devant lui.

— Allez, l'implorai-je. Soyez sympa.

Pourtant, au bout de près de vingt-quatre heures d'exaspération presque constante, j'avais fini par obtenir ce que je voulais : Nathan Silverstein ne me causait plus.

Une heure de silence torturant plus tard, je m'arrêtai à une station-service-sandwicherie.

— Vous devez aller aux toilettes ? demandai-je à Nathan.

Pas de réponse.

— Oui ou non ? insistai-je.

Même réaction.

— Bon, moi oui, lui dis-je. Alors, je vais y aller, et quand je reviens, vous pourrez y aller si vous voulez. Ça vous convient ?

Nathan continua de regarder droit devant lui. N'était sa frêle cage thoracique qui se soulevait avec peine, j'aurais pu croire qu'il était mort.

— Okay, dis-je, j'y vais.

Je me campai devant l'urinoir en me demandant si Nathan allait me pardonner un jour. Je n'étais vraiment pas fier de moi. Je me sentais merdeux.

Jusqu'à ce que je ressorte et que je voie Nathan filer sur la route.

Ce vieux salopard avait piqué la bagnole.

CHAPITRE 8

L'agent de police Darius ne trouva pas ça drôle.

— Les portières du véhicule étaient verrouillées ? me demanda-t-il.

Nous étions dans le parking de la station-service où la température n'était que de quarante degrés à l'ombre.

— Non, lui répondis-je. Elles ne l'étaient pas.

Malgré les verres réfléchissants de ses lunettes de soleil, je vis le regard dédaigneux qu'il me jeta. Bon, d'accord, je l'ai imaginé, en tout cas.

— Je peux voir les clefs ? me demanda-t-il.

— Je ne les ai pas.

Silence écœuré tramant en longueur.

— Vous avez laissé les clefs à l'intérieur du véhicule ? fit-il.

— J'ai laissé les clefs à l'intérieur du véhicule.

— Votre assurance ne va pas apprécier.

— C'est une voiture de location.

— Alors, votre assurance ne va *vraiment* pas apprécier. Vous avez porté plainte pour vol de véhicule ?

— Pas encore.

— Vous devriez.

— Je vais le faire.

— Numéro d'immatriculation ?

— Je ne sais pas.

— Parce que c'est une voiture de location.

— Exactement.

— Il devrait figurer sur le contrat de location, dit l'agent Darius.
Ne me dites pas que vous l'avez laissé à l'intérieur du véhicule.

— Avec les clefs, lui confirmai-je.

Il laissa échapper un long soupir affligé, puis me demanda :

— Quel genre de voiture est-ce ?

Je réfléchis pendant quelques secondes.

— Une rouge.

Sa main frémit involontairement autour de sa matraque.

— Quelle *marque* ? précisa-t-il.

À mon tour de soupirer.

— Je sais que ce n'est ni une voiture japonaise ni une voiture allemande, dis-je.

Là, il ôta ses lunettes et me regarda en plissant les yeux – à cause du soleil, supposai-je.

— J'imagine qu'il est inutile de vous demander l'année, n'est-ce pas ? dit-il.

— Je ne connais pas grand-chose aux voitures.

— Sans blague.

— Je suis de New York, lui dis-je en guise d'explication.

— Il n'y a pas de voitures à New York ?

— Seulement celles des métros, dis-je en matière de plaisanterie.

J'aurais dû prévoir d'avoir une pancarte « *riez !* » à lui mettre sous le nez.

— Vous voulez qu'on recherche une voiture rouge, me dit l'agent Darius.

— Je peux identifier le conducteur.

— Comment ça ? me demanda-t-il.

— Parce qu'il était dans la voiture.

— Quand ?

— Quand je la conduisais. Avant qu'il ne parte avec.

Autre long silence durant lequel le soleil tapa dur contre son chapeau à larges bords et sur ma tête nue et dégoulinante de sueur.

— C'est votre passager qui a volé le véhicule ? s'enquit l'agent Darius.

— « Volé », je ne sais pas, lui répondis-je. Mais oui, c'est mon passager qui a pris la voiture.

— Vous connaissez le suspect.

— J'en ai peur.

— Décrivez-le.

— Un homme âgé... me lançai-je.

— Quel âge ?

— Quatre-vingt-six ans.

Ce fut la première fois de ma vie que je vis un agent de police se retenir de rire.

— Un vieux monsieur de quatre-vingt-six ans vous a volé votre voiture, dit-il.

— Je vous dis, « volé », je ne...

— Il vous a tabassé ?

— Non, je...

— Menacé d'une façon ou d'une autre ?

— Non, mais je...

— Il était armé ?

— Non. Je suis allé aux toilettes, et quand j'en suis ressorti, je l'ai vu qui s'éloignait sur la route. J'ai pensé qu'il ferait demi-tour, qu'il reviendrait, mais...

— Le vieux monsieur en question n'avait pas envie d'aller aux

toilettes ? Parce que, en général...

— C'est ce que j'ai pensé, mais il m'a dit que non.

— Maintenant, on sait pourquoi.

— Je suppose.

— Nom ?

— Neal Carey.

— *Son nom.*

— Je croyais que vous me demandiez le mien.

— Non, son nom. Le vôtre, je le connais déjà. Vous vous appelez Neal Carey.

— Exact.

— Exact.

On resta un petit moment silencieux, profitant du soleil.

— Alors, c'est quoi ? demanda l'agent.

— Quoi quoi ?

— C'est quoi, son nom ? Prenez votre temps, hein. Réfléchissez bien. Son nom, pas le vôtre.

— Nathan Silverstein, dis-je. Natty Silver.

— Lequel des deux ?

— Les deux.

— Combien de vieillards de quatre-vingt-six ans ont volé votre bagnole ?

CHAPITRE 9

Graham décrocha.

J'avais espéré qu'il ne serait pas chez lui, comme ça je n'aurais eu qu'à lui laisser un message concis après son bip. Un truc dans le genre : « *Salut, c'était moi. Je te rappellerai.* »

Mais Graham était bien chez lui, regardant à la télévision un match amical entre les « Saints » de La Nouvelle-Orléans et les « Chargers » de San Diego.

Et c'est *moi* qui suis censé être atteint de maladie mentale !

— Salut, P'pa.

— Comment c'est à Palm Springs ? me demanda-t-il.

Au bout de deux ou trois secondes, il ajouta :

— Tu l'as perdu, c'est ça ?

— Oui.

— Comment fais-tu pour égarer un être humain ? fit Graham. Une montre, un portefeuille, un gant, je comprendrais. Mais un être humain ? Et deux fois en moins de vingt-quatre heures ? C'est qui ce mec, Houdini ?

— Pas loin. Parce qu'il avait purement et simplement disparu. Quand, avec l'agent Darius, j'ai atteint la voiture, il n'y avait aucun signe de Nathan. Il avait disparu corps et biens. Sans laisser la moindre trace. On a examiné le volant, le pare-brise et le tableau de bord pour voir s'il n'y avait pas des taches de sang au cas où il se serait cogné la tête. Mais non, Dieu merci.

Nathan était parti, tout simplement.

— Comment ça « le tableau de bord » ? s'étonna Graham. Je croyais que vous étiez censés prendre l'avion.

— Moi aussi.

Je lui racontai l'esclandre à l'aéroport ; l'épisode de la jeep et de ses mauvais amortisseurs ; l'épisode des voitures japonaises, des voitures allemandes...

— Alors, finalement, dans quel genre de voiture vous êtes partis ? demanda-t-il.

— Dans une rouge, ça te va ? beuglai-je.

— Simple curiosité.

Je lui racontai l'épisode « Qui est sur la première ? », l'épisode Lou Costello, l'épisode Arthur-Minsky-bœuf-séché, Murray-Koppelman-

Irène-« L'Irlandaise-de-Rêve »-et-ses-colombes-d'amour...

— Comment a-t-elle fait pour apprendre aux colombes de se poser sur... ? demanda Graham.

— J'en sais rien !

— ... l'épisode Benny-Longcouteau-porc-laqué-au-lieu-de-bœuf-séché, que je lui avais hurlé dessus...

— Ça, c'est belliqueux.

Je m'arrêtai net.

— Depuis quand dis-tu des mots tels que « belliqueux » ?

— Depuis la discussion que j'ai eue avec Karen tout à l'heure.

— Tu as parlé à Karen ?

— Je l'ai appelée pour lui demander si elle avait fait publier les bans, et elle m'a dit que tu étais belliqueux en ce moment.

— Je ne sais pas si je le suis, mais en tout cas, je commence à l'être.

— Tu vois.

Je déglutis avec peine et lui racontai notre arrêt à l'aire de repos, mon aller-retour toilettes et...

— Tu as laissé les clefs sur le contact et il est parti ? acheva Graham. Mais tu as retrouvé la bagnole.

Je lui racontai mon entretien avec l'agent Darius.

— Qui s'est terminé par la recherche de taches de sang sur le tableau de bord, dit Graham.

— Et on n'en a pas trouvé.

— Ce qui est une bonne chose.

— Graham, je suis super-inquiet. On est allé voir s'il était au poste de police, au bureau du shérif. J'ai appelé les hôpitaux, la morgue. Et s'il...

— Neal, fit Graham, quelqu'un a dû le voir au bord de la route et l'aura pris en voiture. Si ça se trouve, il est tout près de chez lui à l'heure qu'il est.

— Tu crois ?

— Ouais, bien sûr. Écoute, donne mon numéro aux flics. Puis, va à Palm Desert en bagnole, et arrête-toi à chaque aire de repos au cas où quelqu'un l'aurait largué en route et qu'il essaie de téléphoner.

Appelle-moi toutes les deux heures pour faire le point.

— OK.

— Je suis sûr que tu vas le trouver chez lui, dans son salon en train de regarder « La roue de la fortune ».

Je commençais à me sentir mieux. Oui, c'était sûr, Silverstein devait avoir regagné ses pénates et être en train de regarder la télévision, sain et sauf. Il s'ennuyait, mais il était sain et sauf.

Dieu merci.

— À moins... fit Graham.

— À moins que quoi ?

— À moins que Silverstein ait une raison de ne pas vouloir rentrer chez lui...

Une raison ?

De ne pas rentrer chez lui ?

Pourquoi Graham envisageait-il une chose pareille ? Ce n'est pas parce que Nathan avait disparu hier, qu'il n'avait pas voulu prendre l'avion, pas voulu monter dans une jeep, ni dans une Toyota, ni dans une Mazda, ni dans une Nissan, ni dans une BMW ni dans une Mercedes, puis qu'il avait piqué la bagnole pour l'abandonner dans un fossé avant de disparaître que...

— Tu crois qu'il essaie de gagner du temps ? demandai-je.

— Peut-être.

— Mais *pourquoi* ne voudrait-il pas rentrer chez lui ?

*

C'est la question que je posai à Karen que j'appelai juste après.

— Avant que tu dises quoi que ce soit à propos de sperme, d'humeur belliqueuse, de tricot ou autre, lui dis-je à peine eut-elle décroché, il faut que je te parle.

— Je t'écoute.

Je lui racontai le détail de mon odyssée (toujours pas achevée) avec Nathan que je conclus par la question :

— Pourquoi ne voudrait-il pas rentrer chez lui ?

— Voyons voir, dit Karen. À Las Vegas, il avait de l'alcool, une petite amie et un public. À Palm Desert, il a... une télévision, je suppose. Il serait plus judicieux de se demander : pourquoi voudrait-il rentrer chez lui ?

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Neal, c'est un vieux monsieur solitaire qui passait du bon temps en bonne compagnie à Las Vegas, dit-elle. Là-dessus, tu l'as vexé, alors il a décidé de t'en faire voir de toutes les couleurs. Et il a réussi.

Et comment.

— Alors, retrouve-le, poursuivit-elle, présente-lui tes excuses et persuade-le de s'acheter un petit appart sympa à Las Vegas.

— Karen, mon boulot consiste à le ramener chez lui, pas à m'occuper de lui jusqu'à la fin de ses jours.

— Neal, ce qui nous arrive n'est jamais le fruit du hasard.

— Tu crois ?

— Non, je le sais.

Il y a une grosse différence entre Karen et moi. Elle pense que la vie est un long fleuve intranquille parsemé de défis et d'embûches

révélatrices de son destin. Moi, je pense que c'est une succession d'événements totalement arbitraires. Et je me disais aussi que notre discussion commençait à pencher dangereusement vers le sujet du bébé. Si Karen décrétait qu'avoir un enfant tout de suite était notre destin, j'étais cuit.

— Je suis content que tu ne m'en veuilles plus, dis-je.

— Je n'ai pas dit que je ne t'en voulais plus. Tu m'as dit qu'il fallait que tu me parles. Bon, quand je te dis qu'il faut que je te parle, ce qui arrive environ une fois par semaine, tu m'écoutes, non ? Alors, quand tu me dis qu'il faut que tu me parles, ce qui arrive environ une fois tous les six mois, je suis disposée à t'écouter parce que je t'aime. Ce qui n'empêche pas que je t'en veux toujours à mort.

— À mort ?

— À mort.

— Tu m'en diras tant.

— Et plus encore.

S'ensuivit un silence qu'elle rompit en disant :

— Donc, tu retrouves Nathan Silverstein, tu l'installes chez lui, tu rentres à la maison et tu m'engrosses !

Clic. Tonalité occupée.

Commençons par le commencement, me dis-je. D'abord retrouver Nathan, puis le ramener chez lui.

Soupir.

Puis voir si, effectivement, ce ne serait pas mieux pour lui qu'il habite à Las Vegas. Ce ne devrait pas être trop difficile de convaincre « Les Amis » de l'aider à se trouver un petit appart dans une copropriété à Vegas. Pas très loin de chez la Grande Hope White, peut-être, pour qu'ils puissent continuer à faire leurs petites affaires. Ainsi, Nathan pourrait gaiement aller son petit clopin-clopant de chemin, fumer comme un sapeur, boire comme un Polonais, draguer comme un collégien, se bâfrer comme un porc et improviser des *one-man-shows* dans des bars d'hôtels. Karen et Graham avaient raison. Pourquoi est-ce que je me faisais autant de mouron ?

Bon, par où je commence, par où je commence...

CHAPITRE 10

On parle beaucoup de « virage professionnel » de nos jours. Vous savez, on est soit « à l'entrée du virage », soit « à la sortie du virage ». En tout cas, sur la question de savoir pourquoi Nathan ne voulait pas retourner chez lui, à Palm Desert, je n'étais ni à l'entrée ni à la sortie du virage, mais planté comme un imbécile en plein dans la courbe du virage en train de regarder une voiture le prendre et foncer droit sur moi.

Pour ma défense, je dirai que je ne savais pas alors ce que j'ai appris depuis. C'est vrai, quoi, quand il m'a enfin été donné l'occasion de prendre connaissance des documents suivants, j'ai pensé un truc du genre : « *Je comprends tout maintenant. Mais pourquoi ne pas m'avoir montré tout ça quand ça aurait pu m'être utile ?* »

Désireux de vous éviter un pareil sentiment de frustration :

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA.*

*Mlle Pamela A. Holmstrum
Directrice du service des Sinistres
Western States Assurances.
801 Flower Street
Los Angeles, CA.*

Le 17 juillet 1983

Chère Mademoiselle Holmstrum,

En réponse à votre demande d'évaluation du champ d'indemnisation de votre assuré, M. Heinz Muller, suite à l'incendie survenu le 30 mai dernier à la villa dont il est le propriétaire, j'ai effectué les démarches suivantes : j'ai étudié les rapports des sapeurs-pompiers et me suis longuement entretenu avec le capitaine MacKenzie de la brigade de la Coachella Valley ; j'ai enregistré les déclarations de M. Muller et de son locataire, M. Abdullah ; j'ai étudié les divers comptes de M. Muller et de M. Abdullah ; j'ai tenté de contacter des témoins potentiels de l'incendie ; et

j'ai recherché les précédents jurisprudentiels concernant les questions de l'indemnisation par l'assurance en pareil cas. (S.V.P., vous reporter à l'Appendice A pour une discussion sur le droit jurisprudentiel applicable.)

En me basant sur cette enquête préliminaire, je suis arrivé aux conclusions suivantes :

Il semble établi que le feu qui a détruit le domicile de l'assuré au 1385 Hopalong Way, Palm Desert, Californie, ne soit pas le fruit du hasard : autrement dit, il s'agit d'un incendie criminel. Les enquêteurs du shérif ont trouvé des traces d'un matériau inflammable – à savoir, de l'essence – au rez-de-chaussée et au sous-sol. De plus, ont été également trouvées des mèches de fortune – en l'occurrence, des draps entortillés et placés en divers endroits de la maison. D'autre part, les enquêteurs du shérif ont déclaré qu'il s'agissait d'un « incendie chaud » – terme qui, de prime abord, semble pléonastique, mais qui, dans leur jargon professionnel, ne fait pas référence à la température relative de la combustion, mais à son origine : un feu « chaud » étant indicatif d'un incendie volontaire.

En langage clair, Mademoiselle Holmstrum, la villa de votre assuré a été réduite en cendres.

Autre élément suspect : le fait que le locataire de votre assuré, M. Sami Abdullah (également un de vos clients, car il a souscrit une assurance/habitation auprès des Western States Assurances), était, au moment de l'incendie, parti en week-end prolongé. M. Abdullah a déclaré qu'il était à Las Vegas, mais ne peut se rappeler le « nom exact » de l'hôtel où il est descendu.

Il semblerait que M. Muller, qui habite à Rancho Mirage, non loin du lieu du sinistre, ait été également absent pendant tout ce week-end-là. M. Muller a déclaré s'être rendu à Big Bear, et a produit des notes d'hôtel et de restaurants justifiant ses dires.

En ce qui concerne la demande de M. Muller de percevoir l'intégralité de l'indemnisation prévue aux termes de son contrat d'assurances pour la villa dont il est propriétaire – tandis que nous devons, cela va de soi, poursuivre notre enquête –, je crains, en l'absence de preuve de la participation de M. Muller à l'incendie, que vous ne soyez tenus de lui verser ladite indemnisation. Même s'il est exact que M. Muller essaie de vendre la maison sise au 1385 Hopalong Way, il ne semble pas qu'il ait des difficultés financières de quelque sorte que ce soit qui auraient pu constituer le mobile de cet incendie volontaire. En fait, il semblerait que M. Muller, pour autant que nous ayons pu l'établir à l'examen de ses bilans financiers complexes, s'en sort plutôt bien dans le commerce d'import/export. De plus, il semble avoir un alibi en béton pour le moment auquel l'incendie s'est déclaré.

Quant à M. Abdullah, locataire de M. Muller, je ne peux qu'émettre des doutes sur le bien-fondé de sa déclaration de sinistre selon laquelle il aurait perdu (entre autres) : 28 costumes Armani, 37 paires de mocassins Gucci,

52 chemises en soie, 2 téléviseurs Sony écran géant, une Mustang 1965 de grande valeur qui était au garage et un tableau d'Edward Hooper (sic) d'une valeur de 137.000 dollars. Cette déclaration de sinistre est d'autant plus fantaisiste quand on considère que M. Abdullah ne peut présenter aucune attestation d'employeur pour les cinq dernières années tout en prétendant avoir eu, au cours de cette période, un revenu annuel variant entre « 30.000 et 250.000 dollars » en qualité de « conseiller ».

Je pense que vous êtes tout à fait dans votre droit de refuser d'indemniser M. Abdullah, d'annuler son contrat d'assurances et d'interrompre immédiatement le paiement de ses indemnités de relogement provisoire sur la base d'abus de confiance et d'allégations mensongères. Malheureusement, je ne pense pas que nous ayons rassemblé suffisamment de preuves à l'encontre de M. Muller pour que vous soyez en mesure de répondre à sa demande par la négative, aussi, je vous conseille de lui verser la somme de 600.000 dollars dans les plus brefs délais.

Si vous avez d'autres questions, ou si je puis vous être utile, n'hésitez pas à me contacter.

Sincères salutations,

M. CRAIG SCHAEFFER.

Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances.
801 Flower Street
Los Angeles, CA

Maître Craig Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA

Le 21 juillet 1983

Cher monsieur Schaeffer,

Merci infiniment pour votre lettre du 17 courant et pour votre analyse précieuse et exhaustive de la situation. Je n'ai qu'une question à vous poser :

Vous êtes givré ou quoi ?

Nous savons, vous et moi – et, si elle était encore vivante, même Helen Keller le saurait –, que Heinz Muller et Sami Abdullah ont mis le feu à cette baraque ! Pour l'amour de Dieu, Schaeffer, Muller avait une méga-échéance de 500.000 dollars. Cette villa est hypothéquée depuis quatorze mois ! C'était soit la perdre soit la vendre à sa compagnie d'assurances.

Quant à cet imbécile de Sami Abdullah, et comment qu'on résilie son contrat ! (Au fait, avez-vous demandé à voir sa carte verte, à ce connard ? Qu'on le renvoie à Beyrouth et qu'il fasse une fausse déclaration à son assurance, là-bas, on verra ce qui se passera. On ne leur coupe pas les mains aux gens comme ça, dans leur pays ?)

Voilà ce que je propose, Craig : je paierai l'intégralité de l'indemnisation de Heinz Muller le jour où un singe savant sortira de mon cul en chantant « Que sont devenues les fleurs... » en polonais !

Qu'avez-vous fait de vos couilles, Craig ? Je ne vous ai pas embauché pour que vous vous couchiez sur le dos comme un chien mort de trouille !

Bien à vous,

PAMELA HOLMSTRUM
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances.

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

Melle Pamela A. Homstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances.
801 Flower Street
Los Angeles, CA

24 juillet 1983

Chère Melle Holmstrum,

Merci pour votre lettre du 21 courant qui me donne l'occasion de vérifier combien il est merveilleux, dans nos rapports avocat/client, de pouvoir échanger nos points de vue avec autant de franchise et d'ouverture d'esprit.

Tout en comprenant parfaitement votre répugnance à indemniser un incendie criminel au taux maximal prévu au contrat d'assurance, je faillirais à mon devoir d'avocat défendant vos intérêts si je ne vous conseillais malgré tout de souscrire à cette proposition.

Vous n'avez pas de preuves. Vous n'avez pas de témoins. Si vous refusez de dédommager M. Muller, il est fort probable qu'il enclenchera à votre rencontre une procédure judiciaire pour rupture de contrat, ce qui exposerait votre compagnie au risque de devoir payer plusieurs millions de dollars de dommages-intérêts.

Pamela, je sais que vous êtes nouvelle dans ce métier et désireuse d'impressionner vos directeurs et que, malgré votre jeune âge, vous méritiez cette promotion. Je suis très sensible au fait que, en tant que jeune femme chef de service, vous subissez plus de pression que la moyenne, ce qui vous pousse sans doute à faire preuve de « dureté ». Je comprends ces choses-là.

Néanmoins – et une fois de plus – le meilleur conseil que je puisse vous donner est de payer les 600.000 dollars maintenant si vous ne voulez pas prendre le risque de voir un très gros primate polyglotte et mélomane se frayer un chemin hors de votre système digestif, au forcing.

Bien à vous,

M. CRAIG SCHAEFFER

Par fax

26 juillet 1983

Cher Craig,

Trop tard. J'ai refusé les deux sinistres.

PAMELA

Par fax

26 juillet 1983

Chère Pamela,

Il portera l'affaire devant les tribunaux.

CRAIG

Par fax

26 juillet 1983

Cher Craig,

Il n'a pas les cajones pour ça.

PAM

*Cabinet de Maître Eugene E. Petkovitch
1500 Mitch Miller Boulevard
Palm Springs, CA*

Melle Pamela Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA

27 juillet 1983

Chère Mademoiselle Holmstrum,

Par la présente, j'ai l'honneur de vous informer que j'intente une procédure judiciaire contre les « Western States Assurances » pour le compte de mon client M. Heinz Muller, assuré auprès de votre compagnie, pour rupture de contrat et abus de confiance.

L'attitude de votre service du contentieux et de votre avocat, Maître Craig Schaeffer, est inqualifiable. Vos manœuvres frauduleuses et abusives pour tenter de spolier mon client de ses droits en refusant de lui verser l'indemnisation à laquelle il a contractuellement droit sont en violation flagrante des lois de la Californie et du savoir-vivre le plus élémentaire.

Je suis, tant à titre personnel que professionnel, ulcéré – ulcéré – de constater qu'encore à notre époque, une compagnie d'assurances ose abuser de la confiance d'un être humain sous prétexte que cette personne est un immigré. Notre pays est né de l'immigration, mademoiselle Holmstrum, est-il besoin de vous le rappeler ?

Votre conduite est inqualifiable !

Je suis convaincu que les jurés d'un tribunal californien n'hésiteront pas à envoyer un message fort au lobby des assurances – sous la forme de dommages-intérêts substantiels – pour vous faire comprendre que ce genre d'attitude n'est plus de mise.

Toutefois, vous pouvez encore vous éviter un procès.

Mon client, M. Heinz Muller, est généreusement prêt à accepter un compromis sous la forme du versement du montant total de l'indemnisation prévue aux termes de son contrat d'assurances assorti d'un dédommagement de 10.0000.000 \$ en compensation du préjudice moral et de l'humiliation que vos méthodes dictatoriales, inquisitrices et dignes de la Gestapo lui ont fait subir. Cette somme, nettement inférieure à celle qu'un jury en colère lui octroierait, vous permet de faire l'économie d'une défense longue, onéreuse et vaine.

Cette proposition expire dans cinq jours ouvrables, sans transaction ni renouvellement.

Je vous prie d'agréer, chère Mademoiselle, l'expression de mes sentiments les meilleurs,

Cabinet de Maître Eugène E. Petkovitch
1500 Mitch Miller Boulevard
Palm Springs, CA

Melle Pamela Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA

27 juillet 1983

Chère Mademoiselle Holmstrum,

Par la présente, j'ai l'honneur de vous informer que j'intente une procédure judiciaire contre les « Western States Assurances » pour le compte de mon client M. Amin « Sami » Abdullah, assuré auprès de votre compagnie, pour rupture de contrat et abus de confiance.

L'attitude de votre service du contentieux et de votre avocat, Maître Craig Schaeffer est inqualifiable. Vos manœuvres frauduleuses et abusives pour tenter de spolier mon client de ses droits en refusant de lui verser l'indemnisation à laquelle il a contractuellement droit sont en violation flagrante des lois californiennes et du savoir-vivre le plus élémentaire.

Je suis, tant à titre personnel que professionnel, ulcéré – ULCÉRÉ – de constater, qu'encore à notre époque, une compagnie d'assurances ose abuser de la confiance d'un être humain sous prétexte que cette personne est un immigré. Notre pays est né de l'immigration, mademoiselle Holmstrum, est-il besoin de vous le rappeler ?

Votre conduite est inqualifiable !

Je suis convaincu que les jurés d'un tribunal californien n'hésiteront pas à envoyer un message fort au lobby des assurances – sous la forme de dommages-intérêts substantiels – pour vous faire comprendre que ce genre d'attitude n'est plus de mise.

Toutefois, vous pouvez encore vous éviter un procès.

Mon client, M. Amin « Sami » Abdullah, est généreusement prêt à accepter un compromis sous la forme du versement du montant total de l'indemnisation prévue aux termes de son contrat d'assurance assorti d'un dédommagement de 5.000.000 \$ en compensation du préjudice moral et de l'humiliation que vos méthodes dictatoriales, inquisitrices et dignes de la Gestapo lui ont fait subir. Cette somme, nettement inférieure à celle qu'un jury en colère lui octroierait, vous permet défaire l'économie d'une défense

longue, onéreuse et vaine.

Cette proposition expire dans cinq jours ouvrables, sans transaction ni renouvellement.

Je vous prie d'agréer, chère Mademoiselle, l'expression de mes sentiments les meilleurs,

EUGÈNE E. PETKOVITCH

*Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA*

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

27 juillet 1983

Cher Craig,

Je vous prie de trouver ci-joint la correspondance que Maître Eugène Petkovitch nous a envoyée au nom de ses clients, nos assurés, Heinz Muller et Amin « Sami » Abdullah.

QUINZE MILLIONS DE DOLLARS !

Il nous envoie des circulaires nous demandant de payer quinze millions de dollars ?

Ce type se prend pour qui ?

PAM

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

*Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA*

Le 29 juillet 1983

Chère Pam,

Vous n'avez pas entendu parler d'Eugène Petkovitch, dit « Le Rapace » ? D'où sortez-vous ?

Eugène Petkovitch est le défenseur le plus détesté, le plus méprisé, le plus craint et le plus respecté de toute la Californie, si ce n'est de tout le milieu juridique. Ces dix dernières années, « Le Rapace » a fait condamner toutes les grosses compagnies d'assurances de l'État à verser en dommages-intérêts des sommes à sept ou huit chiffres.

Le vigile du Wilshire qui, pour avoir tiré une balle dans le gros orteil du braqueur de la banque, a été condamné à verser 2.000.000 \$ de dommages et intérêts au braqueur ? Eugène Petkovitch, dit « Le Rapace ».

Ce même vigile intentant un procès contre le fabricant du cran de visée de son arme à feu et recevant 3.000.000\$ à titre de dommages et intérêts ? Eugène Petkovitch.

Le braqueur de la banque intentant un procès contre sa compagnie d'assurances parce qu'elle refusait de lui rembourser ses frais de justice, au titre de « Syndrome de la Récidive Chronique », et recevant 5.000.000 \$ à titre de dommages et intérêts ? Eugène Petkovitch.

Le vigile intentant un procès contre sa compagnie d'assurances, la compagnie d'assurances de la banque et la compagnie d'assurances du braqueur de la banque, au titre de « Névrose Traumatique d'Effroi suite à un Choc Psychologique Grave » et recevant 6.000.000 \$ à titre de dommages et intérêts ? Eugene Petkovitch.

Voilà quelques hauts faits judiciaires récents dans la carrière du « Rapace ».

Ses contre-interrogatoires sont impitoyables. J'ai assisté à plusieurs d'entre eux. Je souhaiterais pouvoir les effacer de ma mémoire.

J'ai vu craquer des têtes dirigeantes de compagnies d'assurances, et des cadres supérieurs se mettre à chialer à la barre sous le feu roulant de ses questions. J'ai vu des flics de la brigade antigang se mettre à bafouiller comme des gosses. J'ai vu des gars choper des tics faciaux dont ils ne sont pas encore débarrassés, d'autres devenir définitivement bègues. En fait, une des victimes d'Eugène était un directeur d'un service contentieux sourd et muet. Eugene l'a contre-interrogé en langage des signes et je vous jure que les mains de ce type tremblaient ! Les jurés en ont conclu qu'il mentait.

Eugène Petkovitch est le diable.

Il est rare qu'il doive aller jusqu'à plaider : tout le monde a peur de lui. Il lui suffit d'envoyer une proposition d'arrangement à l'amiable et la compagnie d'assurances paie.

Payez, Pam. Je vous en supplie.

Ni vous ni moi n'avons besoin d'aller au-devant de tels ennuis.

Bien à vous,

Melle Pamela A. Holmstrum
 Directrice du Service des Sinistres
 Western States Assurances
 801 Flower Street
 Los Angeles, CA

Maître Craig D. Schaeffer
 3615 Monterey
 Palm Desert, CA

1^{er} août 1983

Cher Craig,

D'où je sors ? Du Nebraska, Craig, où – aussi naïf et démodé que cela puisse paraître, nous voyons encore l'extorsion de fonds d'un sale œil. Je reconnais que je suis toute nouvelle ici, en ce monde si sophistiqué qu'est la Californie – une campagnarde, une plouc, une fille de ferme nourrie au grain et aux sabots encore crottés de boue –, mais disons que je ne pense pas que la meilleure façon de commencer mon travail en tant que directrice régionale des Sinistres aux « Western States Assurances » est de prendre une pelletée de 15.000.000 \$ dans les fonds durement gagnés par la compagnie pour l'offrir à un nazillon blanchisseur d'argent sale – l'équivalent masculin et libanais d'une Imelda Marcos –, et à un avocat véreux et maître-chanteur au nom à coucher dehors tel qu'Eugène qui incarne tout ce qui, à mon avis, ne va pas dans notre pays.

Bon Dieu de non, alors !

Pour reprendre la formule retentissante de Thomas Jefferson : « Des millions pour se défendre, pas un penny pour payer un tribut. »

Au travail.

Bien à vous,

PAMELA A. HOLMSTRUM

Maître Craig D. Schaeffer
 3615 Monterey
 Palm Desert, CA

Melle Pamela A. Holmstrum
 Directrice du service des Sinistres
 Western States Assurances

801 Flower Street
Los Angeles, CA

4 août 1983

Chère Pamela A. Holmstrum,

Venant tout juste de me rendre compte que vous avez quitté tout récemment la pureté morale immaculée de la prairie, je comprends mieux que vous soyez choquée et offusquée par la corruption nauséabonde de l'ancienne République Libre de Californie. Combien ça a dû être atroce d'émerger de votre Église Méthodiste en bardeaux blancs, le visage encore rougeaud, les yeux encore embués de rosée du matin, l'air ingénu, votre psautier bien serré dans votre mimine, et de découvrir que tout le monde n'est pas aussi honnête que les honnêtes laboureurs que furent vos parents aimants, vos amis loyaux, vos frères de lait à Omaha.

Cela dit, quand on est à Sodome et Gomorrhe...

Payez, Pam. Payez sans tarder. Sans un témoin oculaire de cet incendie criminel, nous sommes foutus.

Vous êtes une petite compagnie d'assurances. Je suis un petit avocat. Et Thomas Jefferson n'a jamais été contre-interrogé par Eugène Petkovitch !

Bien à vous,

CRAIG D. SCHAEFFER

P.S. : Je parie que vous êtes une grande blonde aux yeux bleus, une chrétienne aux idées conservatrices qui lit la National Review, que vous soutenez le lobby des armes à feu, que vous avez voté Reagan et que vous regardez régulièrement en vidéo les films avec John Wayne. Je me trompe ?

*Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA*

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

7 août 1983

Cher Craig,

Il y a petit et petit.

Les Western States Assurances sont une petite compagnie au sens où elles n'ont pas 15.000.000 \$ à perdre. J'ai bien peur que nous ne préférions consacrer cette somme à des vétilles telles que les cyclones, les tornades, les tremblements de terre et les incendies non criminels.

La question est : êtes-vous un petit avocat ? Il nous faut des preuves ? Trouvez-en. Il nous faut un témoin oculaire ? Trouvez-le.

Bye,

PAMELA

P.S. : En l'occurrence, je suis une petite brune aux yeux marron. Oui, je suis méthodiste, non je ne soutiens pas le lobby des armes à feu, et oui j'ai voté pour le président Reagan. Oui, de temps en temps, je ne déteste pas regarder un film avec le Duke. Je parie que vous êtes un petit brun, que vous portez des lunettes aux verres en cul de bouteille, que vous lisez le New Republic, que vous êtes membre de l'Union Américaine pour la Protection des Libertés Civiles, que vous avez voté pour ce nul de Carter et que vous ne ratez aucun film de Woody Allen. (Simple curiosité de ma part.)

P.P.S. : Et je suis de Lincoln, pas d'Omaha.

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

*Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA*

8 août 1983

Chère Pamela,

La maison de M. Muller étant sise sur un lotissement inachevé, il n'a qu'un seul et unique voisin, un certain M. Nathan Silverstein. M. Silverstein est âgé de quatre-vingt-six ans et, lorsque je l'ai contacté lors de mon enquête préliminaire, il m'a affirmé n'avoir « rien vu, rien entendu – poil au cul ». J'ai tout de même tenté de recontacter ce monsieur, mais apparemment, il a quitté la ville. Je continue mes recherches.

Mais je me dois de vous recommander de tout tenter pour faire baisser votre taux de testostérone et pour régler ce dossier dans les meilleurs délais.

Bien à vous,

CRAIG

P.S. : Merci pour votre portrait de moi en « avocat juif » cliché. Désolé de réduire en miettes vos chères illusions, mais je mesure un mètre quatre-vingt-onze, j'ai les yeux bleus et des cheveux noirs et raides. Oui, je suis Démocrate, je suis très fier d'être membre de l'Union Américaine pour la Protection des Libertés Civiles, et j'ai voté contre Ronald Reagan bien des fois. J'aimais beaucoup Woody Allen avant qu'il ne se prenne pour Ingmar Bergman.

Par fax

Cher Craig,

Si je réussis à me débarrasser de mon surplus de testostérone, puis-je vous l'envoyer ? J'ai bien l'impression qu'il pourrait vous être utile.

PAM

Par fax

Chère Pam,

Je suis le champion de triathlon de Palm Desert dans la catégorie des 35-45 ans.

CRAIG

Par fax

Cher Craig,

Course à pied, natation, cyclisme : je vous bats à plates coutures.

PAM

Par fax

Pam,

Voulez-vous qu'on en discute lundi à déjeuner ?

CRAIG

Par fax

Craig,

Avec joie.

PAM

CHAPITRE 11

Bien entendu, je n'ai eu la primeur de ce début d'idylle épistolaire yuppie que lorsqu'il fut trop tard. Il en va de même pour le contenu des bandes magnétiques obtenues par Craig Schaeffer – testostéronement faible dicit Pam Holmstrum – grâce à sa mise sur écoute de la ligne téléphonique de Heinz Muller :

10 août. *Extrait de l'enregistrement réalisé par Maître Craig D. Schaeffer d'une conversation entre Heinz Muller (HM) et Amin Abdullah (AA).*

AA : Allô, Heinz ?

HM : Z'est mon numéro berzonnel.

AA : Je sais, c'est pour ça que je t'appelle à ce numéro, OK ?

(Dix-sept secondes de silence)

AA : Allô ? Allô ?

HM : Du d'en es occubé ?

AA : Occupé de quoi ?

HM : Du fieux Chuif.

AA : Sûr, OK. Je m'en suis occupé, OK ?

HM : *Ja*, barvait. Il était temps gue du fasses...

AA : T'en fais pas, OK ? J'y ai fait peur, il s'est sauvé.

(Vingt-trois secondes de silence)

HM : Du lui as vait *guoi* ?

AA : Peur, OK ? Je lui ai téléphoné et je lui ai dit qu'on ne savait jamais ce qui pouvait arriver, qu'il pourrait y avoir le feu chez lui aussi, OK ? Je lui ai dit...

HM : Impézile.

AA : Non, je ne l'ai pas traité d'imbécile, mais je...

HM : *Nein*, z'est doi que y'appelle...

AA : Mais non, c'est moi qui t'appelle, tu te souviens, OK ? Je ne crois pas que le fieux Chuif remette les pieds ici.

HM : Impézile ! Grétin !

AA : Heinz, c'est quoi le problème ?

HM : Che ne t'avais pas demandé de lui vaire beur, mais de d'*occuber* de lui.

AA : Je croyais qu'on l'aimait pas.

HM : Mais non, impézile ! D'o-ccu-ber de lui !

(Trente secondes de silence)

AA : Ah, tu veux dire, le tuer ?

HM : Che supposse que c'est ce que ch'essayais de né bas dire exblizidement.

AA : Heinz, tu crois que ta ligne pourrait être sur écoute ?

HM : *Nein*, le connard d'afocat chuif fait partie de l'Union Amérigaine pour les Libertés Cifiles.

AA : Heinz, quand est-ce qu'on aura l'argent, OK ? La compagnie d'assurances m'envoie plus mes indemnités de relogement, et je vais bientôt être à sec, OK ? Et je perds un max au casino en ce moment, OK ? Putain de Vegas, je...

HM : Tu auras ton archant quand tu auras fini le dravail.

AA : Heinz, la maison est en cendres, OK ?

(Douze secondes de silence)

HM : Le fieux Chuif.

AA : Tu veux que je mette le feu à sa maison ?

(Quinze secondes de silence)

AA : Allô ? Allô ?

HM : Le fieux Chuif t'a fu sortir de là maison guand tu y as mis le veu, ja ?

AA : Je l'ai vu qui regardait de sa fenêtre, OK ?

HM : Dong, z'est un témoin, ya ?

AA : Je suppose. Il faisait sombre, OK ?

HM : S'il y a un témoin qui t'a fu allumer l'inzendie, tu n'auras pas d'archant.

AA : OK, OK.

HM : Donc, du dois d'occuber de lui.

AA : Mais Heinz, j'y ai fait peur, il s'est sauvé, OK ? Je ne sais pas où il est.

HM : Che suppose que c'est là où che veux en fenir, Sami.

AA : Ah.

HM : Sami.

AA : Oui, Heinz.

HM : Retroufe le fieux Chuif. Retroufe Silberstein !

(Fin de la conversation)

Puis, cet autre enregistrement effectué le jour où je roulais sur la I-15 à la recherche de Nathan :

14 août. *Extrait d'une bande enregistrée par Maître Craig D. Schaeffer – conversation entre Heinz Muller (HM), Amin Abdullah (AA) et une voix non identifiée (VNI).*

HM : *Ja*, allô ?
 AA : Heinz, allô.
 HM : *Ja* ?
 AA : Je rentre de Vegas en voiture.
 HM : *Ja*, barfait.
 AA : Allah est grand, Heinz, OK ?
 HM : Zi tu le dis, Sami.
 AA : J'ai vu une voiture dans le fossé. J'ai vu un vieux à côté de la voiture. Je l'ai fait monter dans ma voiture.
 HM : Pachionnant, Sami.
 AA : Un vieux, Heinz, OK ? *Un vieux.*
(Dix secondes de silence)
 HM : Un fieux.
 AA : Un *vieux*, OK ?
 HM : Un fieux.
 AA : Un vieux. Il est assis à côté de moi.
 HM : Quel fieux ?
(Une voix non identifiée au second plan)
 VNI : Demandez-moi qui est sur la première.
 AA : Pas maintenant, s'il vous plaît. Je suis au téléphone.
 VNI : Demandez-moi qui est sur la première !
 AA : Qui est sur la première, OK ?
 VNI : Shen.
 AA : Sur la première chaîne ?
 VNI : Non, Shen.
 AA : C'est ce que je viens de vous dire, OK ? Qui est sur la première chaîne ?
 HM : Allô ? Allô ? Sami ?
 AA : Quoi ?
 VNI : Non, Shen est sur la première.
 HM : Quoi ? Qui ?
 AA : Shen est sur la première chaîne ?
 HM : Quoi ?
 VNI : Non, Shen est sur la première *base* !
 AA : C'est le vieux qui parle !
 HM : Qui ?
 VNI : Qui est sur la deuxième ?
 HM : Quoi ?
 AA : J'en sais rien.
 VNI : Moi non plus.

La conversation continue encore un moment sur ce mode, mais je pense que vous avez l'idée générale. Vu la longueur de la bande, ce fut environ une heure plus tard que Sami s'arrêta à une aire de repos pour

que Nathan aille aux toilettes.

Puis :

HM : *Ja*, allô ?

AA : Heinz, c'est moi.

HM : Où est le fieux ? Tu t'es occubé de lui ?

AA : Oui, il est dans les toilettes, OK ?

HM : Tu as laissé son corps dans les doilettes ?

AA : Non, il y est allé tout seul. Écoute, Heinz, bonne nouvelle ! Le vieux ne m'a pas reconnu, donc, c'est pas la peine de le tuer !

(Quinze secondes de silence)

HM : Il est moins con que che le pensais. Il fait semblant de ne bas te reconnaître.

AA : Pourquoi il ferait ça ?

HM : Pour que tu ne le tues pas. Ils zont malins, ces fieux Chuiifs.

AA : Non, Heinz, ils sont *fous*. Il n'arrête pas de parler de sandwiches, de filles à poil avec des oiseaux et d'un certain Katessen qui connaissait Dali.

HM : Gui ?

AA : S'il te plaît, on ne recommence pas, OK ?

HM : Tu zais ce qui te reste à faire, Sami.

AA : Je ne pense pas que ce soit nécessaire, Heinz.

HM : Depuis quand tu penses, Sami ? Fais ce que che te dis de faire.

AA : Heinz, faut que je raccroche, OK ? Il est en train de parler à quelqu'un.

(Fin de la conversation)

CHAPITRE 12

Et devinez à qui Nathan parlait...

Bingo !

Évidemment, je ne savais rien de tout cela quand, arrivant sur l'aire de repos, je le vis sortir des toilettes pour hommes. J'arrêtai la voiture, en descendis, courus vers lui et...

Bon, d'accord, je l'ai pris dans mes bras. Ce n'était pas une marque d'affection, non, mais de soulagement, tout simplement.

Après l'avoir serré contre moi, je le maintins à bout de bras et gueulai :

— Où vous étiez ? Je me faisais un sang d'encre, moi ! J'ai appelé la police, l'hôpital, la mor...

— Je t'ai raconté celle de...

— Plus tard, les blagues ! lui dis-je. Pourquoi avez-vous pris la voiture ? Où étiez-vous ?

— Je...

Dans mon dos, un homme lui coupa la parole.

— Il était avec moi, OK ? Il est OK, OK ?

C'était un petit mec d'une quarantaine d'années aux cheveux bruns frisés et aux gros yeux marron.

Je ne situai pas exactement son accent, mais il était originaire d'un pays du Moyen-Orient. Il portait une ridicule chemise hawaïenne couverte de fleurs, un pantalon de treillis, des mocassins Gucci, pas de chaussettes.

— Je l'ai pris en stop, poursuivit le type, et je le ramène chez lui.

— Je vous remercie beaucoup, lui dis-je, mais je peux me charger de lui à partir de maintenant.

— Lui et moi, on va dans la même direction, OK ? Y a pas de lézard. J'habite à Palm Desert.

— Moi aussi, je vais dans la même direction que lui.

— Vous êtes qui ? me demande le mec.

— Qui je suis ? lui dis-je. Et vous, vous êtes qui ?

Ça pouvait durer longtemps, ce petit jeu.

— Vous êtes qui ? me redemande le type. Monsieur Silverstein, vous connaissez ce mec ?

— Je...

— Il me connaît, dis-je. Je travaille plus ou moins pour lui. Venez,

Nathan, allons-y.

— Neal, tu...

— Il n'est pas obligé d'aller avec vous, OK ? dit le type. Il veut venir avec moi.

— Je ne crois pas, lui dis-je.

— Je vous dis que si, insista-t-il.

Bon, c'était un petit mec. Je me disais que même moi, qui ne sais pas me battre, je pourrais avoir le dessus. Je n'ai pratiquement aucune des qualités requises pour être un bon combattant : ni la taille, ni la force, ni la rapidité ; ni la coordination des mouvements, ni le courage. Mais lui, là, même moi, je pouvais n'en faire qu'une bouchée.

Si je faisais abstraction de son revolver.

Un petit automatique rutilant qui surgit tout à coup de sa ridicule chemise hawaïenne et s'enfonça dans mon ventre.

Ai-je précisé que je ne suis pas particulièrement courageux ?

Bon, si vous avez vu beaucoup de films noirs ou de séries policières à la télévision, vous savez que c'est toujours à ce moment-là qu'une lueur d'acier scintille dans le regard du héros qui, en une prise de karaté aussi rapide que l'éclair, frappe le méchant au poignet, envoyant valdinguer le revolver. Puis ils se battent au corps à corps jusqu'à ce que le héros file un coup de poing ou de boule dans la mâchoire du méchant, le mettant KO.

Rien de tout cela ne se passa. Rien de tout cela ne se passa parce que a) je ne suis pas particulièrement courageux, et b) même s'il est vrai qu'aucun jury de Prix Nobel n'attend de statuer sur mon compte, je ne suis pas non plus un crétin total – quoi qu'en dise l'opinion générale.

Et même s'il est vrai que la main est plus rapide que l'œil, une balle est encore plus rapide qu'eux. Donc, lorsque quelqu'un vous enfonce le canon d'un revolver dans le bide, on fait deux ou trois choses comme : trembler, s'accorder un instant de pensées religieuses et suer à grosses gouttes. Je suppose que toute ma vie aurait pu défiler devant mes yeux, mais j'étais déjà assez déprimé comme ça.

Oh, il y a aussi autre chose qu'on fait quand quelqu'un vous enfonce le canon d'un revolver dans le bide : ce qu'il vous dit de faire. Et, dans mon cas, ce fut :

— Monte dans la voiture, OK ?

Tandis que nous marchions en direction de sa voiture, Nathan me murmura :

— C'est ce que j'essayais de te dire.

— Oui, j'ai compris maintenant.

— T'es l'irlandais le plus bouché que j'aie jamais rencontré.

— Silence, dit le petit mec entre ses dents.

Il fit asseoir Nathan sur le siège passager puis monta à l'arrière en

gardant le canon du revolver pointé sur Nathan et en me disant de me mettre au volant.

Je m'exécutai.

— OK, roule, me dit le petit.

— C'est une voiture automatique, lui dis-je.

— Oui.

— Je ne sais pas conduire une voiture automatique.

— Je vais te buter.

— Je ne blague pas.

— Je vais te buter. Roule.

— Vous pouvez le croire, intervint Nathan. Il est bête à ce point.

— Sans blague, dis-je.

On pouvait presque entendre le petit gars réfléchir à ce qu'il devait faire. Il cogita longtemps, me sembla-t-il.

Puis, il dit :

— Tu démarres ou je te tire dessus.

Je mis le contact. Il y eut un horrible crissement métallique – c'était soit le bruit du moteur, soit la voix du petit gars qui se mit à crier :

— C'est une Mustang 1965 ! Elle a beaucoup de valeur, OK ?

— Plus pour longtemps, dis-je.

Je fis de nouveau gémir le moteur et appuyai sur ce qui devait être une pédale.

— Noooooooooon ! beugla le petit. OK, OK, OK, OK, OK, OK, je conduis.

Il fallut un bon bout de temps à Nathan pour s'installer sur la banquette arrière, pour que je me glisse sur le siège passager et que Sami – j'appris plus tard que c'était son pseudo préféré, mais vous le savez déjà – prenne le volant. D'autant plus qu'il essayait de nous garder tous les deux sous la menace de son arme tandis que nous faisions ce que j'appellerais plus tard notre Exercice d'Évacuation Libanais.

Cela dit, je commençais à me sentir un peu mieux au fur et à mesure que je me rendais compte que Sami n'était pas tout à fait Clyde Barrow côté maniement d'une arme.

Une fois que nous fûmes tous installés, Sami nous dit :

— Jouez pas aux plus fins, OK ?

On devrait interdire aux bandits professionnels de regarder des vieux films, vous ne croyez pas ?

— On ne jouera pas aux plus fins, lui assurai-je. Ni aux moins fins.

Là-dessus, Sami parut avoir quelques difficultés à trouver comment démarrer, tenir le volant et nous menacer de son revolver tout en faisant avancer la voiture. Il n'avait pas assez de mains.

— Je peux vous tenir le revolver, lui proposai-je. Et si j'essaie de jouer au plus fin, je me flingue, je vous jure.

Mais Sami décida que le mieux pour lui était encore de coincer son arme entre ses cuisses au risque de s'exposer à une émasculaton et de s'attirer des considérations de nature freudiennes. Quelques instants plus tard, nous roulions pleins gaz sur l'Interstate 15.

Pendant une petite minute. Puis il tourna en direction du sud, s'engageant sur une route goudronnée à deux voies. Un panneau indiquait : « *Cima – Point Panoramique Désert Mojave/Est* ».

Et, à ce stade, même moi, j'avais compris que Nathan avait une excellente raison d'être parti de Palm Desert et de ne pas vouloir y retourner, et que cette raison était liée au type petit mais armé qui nous emmenait je ne savais où pour y faire je ne savais quoi.

Alors, Nathan s'inclina vers moi et me dit :

— Donc, Arthur, il dit au jeune Irlandais : « C'est pas du bœuf séché, et...

Je me penchai vers Sami et lui murmurai dans le creux de l'oreille :

— Bute-moi.

CHAPITRE 13

Sami ne me buta pas.

Tandis que nous roulions vers le sud, traversant le paysage le plus sinistre que j'aie jamais vu (et pourtant, je suis allé à Bayonne, New Jersey), il s'efforça d'endiguer le flot de paroles quasi automatiques que Nathan déversait sur nous en le soumettant à un feu nourri de questions.

— Vous me reconnaissez ? lui demanda Sami.

— Alors Arthur, s'est mis à rire, et... bien sûr que je vous reconnais.

— Je suis qui ?

— Vous êtes qui ? fit Nathan. Vous êtes le bon à rien moins que rien qui me kidnappe, voilà qui vous êtes. Alors, Arthur...

— Non, mais avant ça, OK ?

— Avant quoi ?

— Avant que je vous kidnappe, OK ? Vous me reconnaissez ?

— Non, répondit Nathan. Je suis navré, mais je ne vous reconnais pas. J'ai quatre-vingt-six ans, et il y a des jours où même moi, je ne me reconnais pas. Je regarde dans le miroir, et je me dis : « C'est qui, ce vieillard ? ». Alors, vous m'excuserez, mais si déjà, *moi*, je ne me reconnais pas, comment voulez-vous que je *vous* reconnaisse ?

Une lueur particulièrement finaude s'alluma dans le regard de Sami.

— OK, dit-il. Donc, vous ne me reconnaissez pas comme étant... un de vos voisins, par exemple.

— Et Arthur Minsky était un gentleman... comment ?

— Donc, vous ne me reconnaissez pas comme étant un de vos voisins, par exemple ?

— Vous m'excuserez, dit Nathan, mais j'habite au milieu d'un projet immobilier qui en est resté à l'état de projet. Quels voisins ? Je n'ai pas de voisins. Tout ce que j'ai à côté de chez moi, c'est un foutoir calciné et nauséabond. Alors, comme ça, c'est vous mon voisin ?

— Non, non, non, non, non, OK ? dit Sami. C'était juste un exemple.

— Un exemple de quoi ? dit Nathan.

D'une chiquenaude, il fit jaillir une cigarette de son paquet et l'alluma.

— De comment vous pourriez me reconnaître, dit Sami. Ne fumez

pas, s'il vous plaît.

Nathan tira une longue bouffée et embraya avec son habituelle quinte de toux spasmodique.

— Je ne vous reconnais pas, dit-il une fois qu'il eut fini.

— Moi non plus, dit Sami tout heureux, je ne vous reconnais pas.

— Ça devait être deux autres types, dis-je.

Personne ne rit.

— Ayant établi que personne ne reconnaissait personne, continuai-je, que diriez-vous de faire demi-tour, de nous redéposer à l'aire de repos et qu'on oublie tous cette histoire idiote ?

Ça me paraissait une excellente idée – d'autant plus que Sami venait de quitter la route goudronnée pour s'engager sur un chemin de terre. Et ma longue expérience de cinéphile m'a appris que, lorsqu'un type kidnappe quelqu'un et l'emmène sur un chemin de terre dans un vaste désert, on peut s'attendre à l'arrivée de vautours.

Mais la fumée qui régnait dans l'habitable allait nous tuer de toute façon.

— Alors, qu'est-ce que t'en penses ? demandai-je.

— Je ne sais pas ce que j'en pense, OK ? me répondit Sami. Faut que je téléphone.

— Pour qu'on te dise ce que tu dois en penser ? demandai-je.

— Oui, OK ?

Sami appuya sur plusieurs touches de son téléphone portable. En privé hors pair que j'étais, je mémorisai le numéro pour pouvoir, si je survivais, obtenir le nom de son correspondant.

— Allô, Heinz ? dit-il.

Un silence.

— OK, je ne t'appellerai plus par ton nom au téléphone, Heinz, OK ?... Oui, il est toujours avec moi. Et y a quelqu'un d'autre aussi... Crie pas, Heinz !... Excuse, j'avais oublié... Qui d'autre ? Un jeune mec, j'sais pas qui. Il m'a dit qu'il travaillait pour le vieux... Quoi ?... OK.

Sami se tourna vers moi.

— Vous êtes un expert d'assurances ?

— Non.

— Il dit que non, Heinz, OK ?... OK, je lui demande.

Il se tourna de nouveau vers moi.

— Vous connaissez Craig Schaeffer ?

— Non.

— Non, il le connaît pas, dit Sami à Heinz.

— Il dit que vous mentez, me dit Sami.

— Qui dit ça ? demandai-je.

— Hei... la personne à qui je cause.

— Je ne mens pas.

Sami reprit le téléphone.

— Il dit qu'il ne ment pas, Heinz... Il ment en disant ça ?... OK, je lui demande.

— Vous êtes juif ? me demanda Sami.

— Pas que je sache.

Une réponse sincère, car étant, pour citer Smollett, « un enfant de l'amour », je ne connaissais que la moitié de mon ascendance.

Nathan interrompit son monologue le temps de placer :

— Il est trop bête pour être juif.

— Il est pas juif, dit Sami au téléphone.

— Si, je suis juif ! s'écria Nathan.

— Heinz dit que même si vous étiez juif vous diriez que vous l'êtes pas, m'informa Sami.

— Bon, d'accord, dis-je, je suis juif.

Nathan gémit.

— Oui, il est juif, dit Sami tout heureux.

— S'il est juif, je suis arabe, dit Nathan.

— Moi, je suis arabe, dit Sami.

— Évidemment, se lamenta Nathan.

— Bonnes nouvelles, Heinz ! s'écria Sami. Le vieux ne me reconnaît pas. Je n'ai pas à m'occuper de lui ! Hein ? Des *deux* ?

— Évidemment, reprit Nathan, je me fais kidnapper par un Arabe et il téléphone à un Nazi.

— Tous les deux, Heinz ?

Tous les deux, quoi ? me demandai-je. Tout ça ne me disait rien qui vaille.

— Tous les deux quoi ? demandai-je à Sami.

— Y avait une fille chez Minsky qui faisait une danse du ventre, intervint Nathan. En fait, elle était même pas arabe, elle était canadienne, du Canada français, s'appelait Paulette, si ma mémoire est bonne. Cette fille, elle avait un ventre aussi lisse qu'une plaque de verre. Belle comme le jour. Elle sortait avec un type qui avait un œil de verre qui s'appelait Hannigan...

J'aurais pu faire plaisir à Nathan en lui demandant comment s'appelait l'autre œil de verre, mais j'étais trop préoccupé par la conversation de Sami et de Heinz. En cet instant, Sami avait plutôt le teint d'un Scandinave que d'un Sémite. Il était blanc comme un linge.

— J'sais pas, ça, j'sais pas, bredouilla-t-il à plusieurs reprises. J'sais pas, ça, OK ?

— Passe-le-moi, lui suggérai-je.

Il ne me le passa pas.

— Oui, Heinz, j'ai compris, dit-il.

Et il raccrocha.

— Qu'est-ce que t'as compris, Sami ? lui demandai-je.

— Ce que j'ai compris, dit-il d'un air tristounet, c'est que je dois m'occuper de vous. De vous deux, ok ?

— Et par « t'occuper de nous », tu veux dire...

Il confirma d'un signe de tête.

Cette fois, je tendis le bras vers le revolver.

CHAPITRE 14

Cher Journal,

Quelle journée !

Cette après-midi, j'ai pris l'avion et je me suis envolée pour Palm Springs, Californie, pour passer quelques jours avec Natty. J'avais oublié à quel point il est chou ! Il est vieux, c'est vrai – et avec lui, c'est pas vraiment un feu d'artifice, si tu vois ce que je veux dire –, mais il me fait tellement rire, et à mon âge, c'est peut-être encore ce qui est le plus important.

Donc, j'ai pris l'avion jusqu'à Palm Springs, puis un taxi jusqu'à l'appart' de Natty à Palm Desert.

Quel endroit ! C'est au beau milieu de nulle part en plein milieu du désert, et la première chose qu'on voit en franchissant le portail de sa résidence, c'est une cascade ! En fait, sa zone pavillonnaire – et je peux te dire qu'elle va être jolie quand elle va être finie ! — s'appelle « Les Cascades du Désert ». C'est-y pas mignon ? D'où ils font venir l'eau, ça, j'en sais rien... — mais tu me diras, à Las Vegas, il y a bien des tas de fontaines, alors je pense que les gens qui font ça connaissent leur métier.

Moi qui voulais faire une surprise à Natty, devine quoi ? C'est Natty qui m'en a fait une ! Il n'était pas chez lui ! Peut-être qu'il est resté à Las Vegas deux ou trois jours de plus. Le connaissant comme je le connais, ça ne m'étonnerait pas qu'il soit dans les bras d'une girl, mais je ne suis pas jalouse. Heureusement qu'il m'a dit où il laissait sa clé !

L'appartement de Natty est très sympa, comme on s'y attend de la part de quelqu'un de riche comme Natty. Il est situé tout contre un parcours de golf, et je me demande si Natty n'a pas peur que des balles lui cassent ses vitres ! Il a un très joli living-room qui offre une vue magnifique sur le parcours et les montagnes au-delà. Il a deux chambres, donc je vais pouvoir rester chez lui sans faire « jaser », comme il dit – comme si, à mon âge, je me souciais de ma réputation, mais c'est tellement chou de sa part de s'en inquiéter, tu ne trouves pas ?

Tous les meubles sont blancs, ce que je trouve très intéressant, vu que je m'appelle White. Mais peut-être que ce n'est pas un hasard...

Et, cher journal, il a un piano !

Tout est très propre, très bien rangé, ce qui est étonnant chez un veuf, aussi je pense que quelqu'un doit venir lui faire le ménage.

La villa de Natty se trouve au bout de la rue, donc il n'a pas vraiment de voisins. Il y a une autre villa inachevée juste en face, et la seule qui se trouve à côté a été détruite par un incendie. On sent encore l'odeur de brûlé !

Oh, cher Journal, j'espère que Natty était sincère quand il m'a invitée à venir passer quelques jours chez lui, que ce n'était pas juste histoire de parler. Natty Silver a toujours la langue bien pendue pour persuader les filles de retirer leur culotte (je rougis, je rougis, je rougis, je rougis). Non, je pense qu'il avait vraiment envie que je vienne. J'espère que ça lui fera une jolie surprise de me trouver ici quand il rentrera.

Ça m'a fait plaisir de voir que, bien qu'il n'ait pas de voisins, Natty a beaucoup d'amis ! J'étais là depuis une demi-heure à peine – j'avais eu tout juste le temps de me faire un brin de toilette – que les visites ont commencé !

D'abord, il y a eu un jeune couple très sympathique, monsieur Schaeffer et mademoiselle Holmstrum, qui voulaient parler à Natty. C'était d'un drôle, cher Journal ! Le jeune homme m'a demandé si « monsieur Silverstein » était là.

— Vous voulez parler de Natty ? je lui ai dit.

— Natty ?

— Oui, bien sûr, je lui ai dit. Natty Silver !

Si tu avais vu le sourire de ce jeune homme !

— Nathan Silverstein est Natty Silver ? qu'il m'a demandé.

— Bien sûr ! je lui ai dit.

J'ai bien cru qu'il allait sauter au plafond, grimper aux rideaux, parce que, figure-toi, il est fan de Natty. Et le voilà qui se met à raconter à la jeune femme – qui, apparemment, n'avait jamais entendu parler de Natty Silver (D'où elle sort, cher journal, du Kansas ? Ha ha !) – toute la carrière de Natty dans le burlesque, ses anciens sketches et les plus fameuses répliques de ses one-man-shows. Ce Schaeffer connaissait même tous les films de plage de série B nullissimes que Natty a tournés avec le garçon avec des cheveux pas possibles et la fille avec des seins pas possibles. Tu sais, celle qui était une Bunny.

Bref, ce Schaeffer était si enthousiaste que j'ai pris la liberté de les faire entrer. (J'espère que Natty ne m'en voudra pas.) Ce Schaeffer a regardé partout. Il était si heureux de voir les souvenirs de Natty !

— C'est une photo de Natty avec Phil Gold ! qu'il disait.

— Je suppose. (Phil Gold, c'était avant mon époque.)

— Tout le monde dit que le sketch « Qui est sur la première ? » par Silver et Gold était encore plus hilarant que par Abbott et Costello ! a dit Schaeffer.

Quand je vais répéter ça à Natty !

— Ne le lancez pas sur le sujet de Lou Costello, je l'ai prévenu.

Bref, Schaeffer aurait continué sa visite des lieux toute la journée si la

filles – oh, elle était très aimable – n'avait eu des affaires plus sérieuses en tête, parce qu'elle m'a demandé :

— Quand monsieur Silverstein va-t-il rentrer ?

Je lui ai dit que je n'en savais rien, mais que j'espérais qu'il ne tarderait pas.

— Vous êtes madame Silverstein ? qu'elle m'a demandé.

— Non, ma jolie. Il y a eu au moins trois madame Silverstein, mais je n'ai pas été du nombre. Je ne suis qu'une amie.

À ce moment-là, son compagnon s'est rendu compte que la fille voulait discuter sérieusement car il a pris une voix plus grave pour me dire :

— Vous voulez bien lui demander de me téléphoner dès qu'il rentrera ?

Cher Journal, je crois que le courant passe entre ces deux-là, si tu vois ce que je veux dire.

Il m'a donné sa carte. J'ai été un peu inquiète en la voyant parce qu'il y avait marqué : Maître Craig Schaeffer. J'ai eu peur d'avoir gaffé en les invitant à entrer parce que je me suis dit que c'était peut-être une des ex-femmes de Natty qui essayait d'avoir une pension alimentaire plus importante, alors j'ai dit :

— Monsieur Schaeffer, si vous êtes un de ces avocaillons véreux qui essaient de saigner Natty aux quatre veines, alors vous pouvez toujours...

— Non, non, s'est-il empressé de dire. Ce n'est pas ça du tout. Monsieur Silver a peut-être été témoin de quelque chose.

— Bon, je lui dirai de vous appeler.

— Merci, m'a dit Schaeffer.

Et je peux te dire qu'il n'avait pas envie de partir comme ça.

Mademoiselle Holmstrum m'a demandé :

— Au fait, vous étiez ici le 13 mai au soir ?

— Non, ma jolie, je lui ai dit. Je travaillais. À Las Vegas.

Elle est devenue toute rouge, alors j'ai précisé :

— Je joue du piano.

C'est vrai, quoi, cher Journal, ça m'est peut-être arrivé d'accepter un gentil cadeau d'adieu de temps en temps, mais de là à passer pour une pute !

Du coup, je me suis mise au piano et j'ai joué. Je leur ai chanté I Get a Kick Out of You, I've Never Been In Love Before, et What'll I Do. Ils ont applaudi en criant « une autre ! une autre ! », alors je leur ai fait Adelaide's Lament qu'ils ont trouvé très drôle.

Cher Journal, j'ai dû chanter une dizaine de chansons, Schaeffer a fait du thé, on a repris des chansons tous les trois en chœur, on a bavardé et à un moment, j'ai dit : « Natty doit bien avoir de l'alcool quelque part ». On a trouvé une bouteille de Stoli, on s'est installé dans le patio et on a bu l'apéritif, et c'était très sympa.

À un moment, la fille, Pamela, s'est mise au piano et a chanté Fairest Lord Jesus, et on a bien pleuré, elle et moi. Tu sais quoi, cher Journal ?

Elle aussi est méthodiste ! Elle est du Nebraska, en fait. Née dans une ferme, exactement comme moi !

Bref, il a bien fallu qu'ils partent – un peu pompettes, si tu veux mon avis (les jeunes ne tiennent plus l'alcool, de nos jours) – et j'étais sur le point d'allumer la télévision pour voir ce qui passait qu'on sonne de nouveau à la porte.

C'était un grand type, encore plus grand que Schaeffer et aussi musclé qu'un culturiste. Des cheveux blonds coupés en brosse, des yeux bleus, les mâchoires carrées. Très beau, pour celles qui aiment ce genre.

Et son accent, cher Journal ! Il parlait comme les Allemands dans les vieux films, tu sais.

— Êz gue Nathan éta la mésson ?

— Non, je lui ai dit. À qui ai-je l'honneur ?

Il m'a fait un sourire qu'il a voulu charmeur, je suis sûre.

— Yaaa. Che sui un ami dé Nathan. Che bassais en vatur, et chè fu dé la lumiérrr, alors ché eu l'idée dé m'arrêter pour far comment il allé.

— Hé bien, je pense qu'il ne devrait pas tarder à rentrer.

Alors, il a eu un drôle de sourire, cher Journal. Comme s'il en savait plus long que moi.

— Alors, che rebazeré blus tarr.

Et il est parti, comme ça !

Après, je me suis assise en me demandant ce que Nathan aurait pu voir qui pourrait intéresser un avocat.

Et où est Nathan, bon sang ? Il devrait être rentré maintenant.

En tout cas, cher Journal, dès que j'aurai la réponse à toutes ces questions, tu peux être sûr que tu en seras le premier informé.

Ta confidente,

HOPE

CHAPITRE 15

Ce fut un geste stupide.

D'autant plus que j'aurais dû m'en douter. Primo, je savais que c'est le genre de manœuvre qui ne marche que dans les films ; et deuzio, j'aurais dû me rendre compte qu'une Mustang 1965 qui roule à cent trente kilomètres à l'heure sur un chemin de terre ne réagit pas bien à une lutte à la vie à la mort entre le chauffeur et l'un des passagers.

Bref, je plongeai vers le revolver niché entre les cuisses de Sami, m'en emparai et le tirai vers moi. Sami serra les jambes, m'attrapa le poignet et le tira vers lui. Ses yeux lui sortaient des orbites parce que le canon du revolver était maintenant pointé droit sur ses couilles et qu'il essayait de garder le contrôle du véhicule – et il s'en sortit plutôt bien jusqu'au moment où Nathan lui enfonça sa cigarette dans l'œil.

— Aiiiiiiiiieeee ! hurla Sami.

Nathan dut trouver l'effet de son geste admirable car il recommença.

— Aiiiiiiiiieeee ! re-hurla Sami.

Donc, dans la seconde qui suivit, la petite voiture faisait des tête-à-queue, Sami hurlait, Nathan braillait : « Qu'est-ce que tu dis ça, sale petit Arabe ? », et je m'agrippai à la crosse du revolver que Sami coinçait entre ses jambes en priant pour que la voiture ne fasse pas de tonneaux, nous tuant tous.

Là, j'aurais tout gagné à avoir tenté de prendre le revolver.

Je tirai dessus, Sami hurlait, Nathan braillait, la bagnole faisait des tête-à-queue, et le coup partit.

Là, Sami se mit à hurler pour de bon parce qu'il pensait que ses couilles avaient été pulvérisées. Je hurlai itou parce que je pensais la même chose. Puis un autre coup partit et on se mit tous à hurler un peu plus fort parce que la bagnole quittait la route. Au moment où elle s'immobilisa, le revolver avait atterri aux pieds de Sami, Sami essayait de baisser son pantalon, je me cramponnais au dossier du siège du chauffeur, et Nathan se cramponnait à sa poitrine, le souffle court, en proie à une quinte de toux.

Je plongeai de nouveau vers le revolver, mais Sami, qui l'avait déjà ramassé, me visait à la tête. Ses mains tremblaient un max, mais je me dis que même lui ne pouvait me rater à cette distance, aussi je me

carrai dans mon siège en m'efforçant de reprendre souffle.

Sami descendit de la bagnole et regarda à l'intérieur de son pantalon.

— Elles sont toujours là, dit-il.

Il sautillait tout de même sur place parce que la poudre lui avait fait de méchantes brûlures superficielles.

— Quoi, tu voulais me tuer ? ! me cria Nathan.

— Tu voulais me tuer ? me dit Sami, les dents serrées.

Tout était de ma faute, bien entendu. C'est alors que je vis deux gros trous dans le plancher de la voiture, et je compris que je n'avais pas tiré sur Sami mais sur une Mustang 1965. Je sentis comme une odeur d'essence.

— Sortez de là ! criai-je à Nathan.

Il bataillait avec la ceinture de sécurité.

Je sautai par la portière côté chauffeur, fis le tour de la voiture au pas de course en passant par l'arrière, et ouvris la portière à la volée. Les ceintures de sécurité se défont avec une simplicité enfantine quand on descend de voiture pour faire ses courses ou ce genre de choses, mais c'est une tout autre histoire quand vos mains tremblent, quand vos genoux jouent des castagnettes, qu'un vieil homme a maille à partir avec la boucle de la ceinture, que la voiture est sur point de sauter.

Et que le vieil homme en question fume une clope.

Je la lui arrachai d'entre les lèvres et la jetai au loin. Puis je réussis à défaire sa ceinture de sécurité, passai un bras sous ses aisselles, l'autre sous ses genoux, le soulevai et m'éloignai de la voiture au pas de course. Sami, qui comprit ce qui se passait, cessa de sautiller sur place pour prendre ses jambes à son cou.

Au moment même où la conne de bagnole sautait.

Sami s'était remis à sautiller comme Zébulon, non plus à cause des brûlures de poudre, apparemment, mais parce qu'il braillait :

— Ma bagnole ! Ma bagnole ! Ma bagnole !

Je fis asseoir Nathan, vérifiai qu'il n'était pas blessé puis me palpai le dos pour voir si je n'avais pas d'éclats de Mustang 1965 fichés dans mes chairs. Non. Soulagé, je m'assis à côté de Nathan.

— Ma voiture, ma voiture, pleurnichait Sami.

— Arrête de geindre, lui dis-je. T'es assuré, non ?

À ces mots, je ne sais pourquoi, Sami se mit à gémir de plus belle ; mais comme, à ce moment-là, j'en avais marre au point d'oublier ma peur, je lui fis :

— Ta précieuse bagnole, mon cul. Tu veux que je te dise un truc, abruti de mes deux ? Je suis ravi d'avoir tiré dans ta caisse.

Sami pointa le revolver vers moi.

— Maintenant, c'est sur vous que je vais tirer.

Je regardai autour de moi. De l'autre côté de la route, il y avait un chemin de terre plus étroit qui contournait une petite butte. On aurait dit qu'il y avait des cabanes désertes par là-haut. Peut-être était-ce une ancienne mine ? Au moins, cela pourrait nous servir d'abri pour la nuit et nous fournir un coin d'ombre pour la journée du lendemain. Si on la voyait se lever.

J'aidai Nathan à se relever et lui demandai s'il se sentait capable de marcher. Il me dit que oui, alors on s'engagea dans l'étroit sentier en direction des cabanes.

— Maintenant, c'est sur vous que je vais tirer, cria de nouveau Sami tandis que nous nous éloignions.

— Mais non ! lui dis-je. Réfléchis une seconde, Sami. Si tu nous flingues maintenant, tu ne pourras pas te sauver du lieu du crime. Si tu nous flingues maintenant, tu te marieras à la prison de Saint Quentin ce même mois l'année prochaine.

Sami prit un air sublimement inexpressif qui m'aurait sans doute fait marrer si nous n'avions pas été en carafe au milieu du désert Mojave en compagnie d'un criminel pas très intelligent et totalement incompetent qui avait toujours le revolver en main.

— Oh, dit Sami.

— Oh, lui répondis-je.

— Tu as raison, dit Sami.

— C'est bien la première fois, dit Nathan.

J'en conclus qu'il n'allait pas si mal que ça.

On atteignit ce qui, effectivement, était les vestiges d'une ancienne mine. C'était un abri d'une pièce doté de deux fenêtres sans vitres flanquant une entrée sans porte. Non seulement il n'y avait ni vitres ni porte, mais il n'y avait ni eau, ni nourriture, ni couvertures, ni rien qui aurait pu nous être utile.

Mais il n'y avait pas d'autre endroit où aller, et Nathan paraissait vanné.

— Je reste ici, dis-je.

— Moi aussi, dit Nathan.

Sami ne savait trop quel parti prendre ; du coup, c'était prévisible, il appela Heinz.

— Monsieur Silverstein, murmurai-je à l'oreille de Nathan pendant que Sami composait son numéro, auriez-vous l'extrême obligeance de me dire pourquoi ces types veulent vous tuer ?

— Ils ont dû voir mes films de série B, me répondit-il en haussant les épaules.

Allez savoir pourquoi, je ne fus pas convaincu.

Bon, moi aussi, je les avais vus, ces nanars.

— Allô, Heinz ?

Nathan me donna un coup de coude.

— C'est l'histoire d'un type qui s'appelait Hannigan et qui était mieux monté qu'un cheval, qu'un éléphant même. On l'appelait Le Cyclope Géant – et pas parce qu'il était grand...

— Excuse, Heinz, j'avais oublié, OK ? Je suis très ennuyé... J'peux pas faire ça, Heinz... Parce que je ne pourrais pas m'enfuir du lieu du crime...

— Alors, un soir, on est au restau, poursuit Nathan. Je mange un beau poisson. Hannigan se penche pour attraper le sel, et son œil de verre tombe dans mon assiette. Je m'apprête à découper mon poisson, pensant que c'est l'œil du poisson que je vois, mais en fait, c'est celui de Hannigan...

— Tu peux venir me chercher, Heinz ? Excuse. J'avais oublié. Où je suis ? Quitte pas...

Sami regarda alentour.

— ... dans le désert.

— Je commence à découper mon poisson, continue Nathan, et Hannigan me regarde de l'œil qui lui reste, et il me fait : « Hé, t'as déjà vu un poisson aux yeux bleus, toi ? ». Alors, il se met à rire, je me mets à rire, Paulette se met à rire. « T'as déjà vu un poisson aux yeux bleus, toi ? »

— Dans une ancienne mine, ou un truc dans le genre, dit Sami qui commence à lui expliquer notre itinéraire. Puis, tu tournes à... allô ? allô ?

— Plus de batterie, lui dis-je.

— Merde.

— Tu peux la recharger avec la bagnole.

Sami me décocha son regard le plus noir de son œil intact.

— Je vais te buter, me dit-il.

— Non, pas avant l'arrivée de Heinz, lui répondis-je, allant à la pêche aux informations.

— Donc, Hannigan ramasse son œil et va aux lavabos. Je l'accompagne. Il commence à se rincer l'œil au robinet, et voilà que son œil lui échappe et tombe dans le siphon. On appelle le proprio, Jack Donahue...

— Justement Heinz va venir, dit Sami.

— Youpi !

— ... qui avait épousé Dorothy DeLillo, la sœur de Marjorie DeLillo, les ex-Sœurs DeLillo...

Donc, Heinz venait. Au moins, nous allions avoir le binôme d'experts au grand complet. Heinz allait venir, et je ne pensais pas que Sami commettrait un acte irréparable avant l'arrivée de son boss. En attendant, il y avait beaucoup à faire – entre autres, allumer un feu, parce que ça caille, la nuit, dans le désert. Surtout pour un vieil homme.

J'ai donc ramassé des vieilles planches dans la cabane, j'ai emprunté le briquet de Nathan et allumé le feu. Puis je me suis assis sur un vieux rondin, j'ai regardé les flammes et les étoiles scintillantes qui, dans la nuit du désert, semblent n'être qu'à trois mètres de vous, et j'ai pensé à la vieillesse, aux bébés.

Et aux occasions ratées.

CHAPITRE 16

Ce n'est peut-être qu'hormonal, après tout.

N'empêche, ça m'énerve : dès qu'une femme prend une chose à cœur, les hommes mettent ça sur le compte des hormones. Comme si elles étaient une invention de notre part.

Les hormones sont bien réelles.

Tout comme l'envie d'avoir un bébé, et d'en avoir un tout de suite. C'est vrai, quoi, je n'étais pas une gamine fraîche émoulue d'une association d'étudiantes quand j'ai rencontré Neal. Mon horloge biologique commençait déjà à se dérégler, et si Neal a envie d'attendre encore deux ans, je ne pense pas pouvoir tenir le coup. Mon horloge biologique devient une bombe à retardement.

Et quand bien même ce serait hormonal ?

Mes hanches sont faites pour porter un enfant.

Et l'autre zozo ferait un excellent père si seulement il arrivait à dépasser son enfance foireuse, et il le sait bien. Mais j'ai peut-être quand même été un peu dure avec lui. Bref, après qu'on s'est parlé au téléphone, je suis montée dans la chambre, j'ai consulté le calendrier, pris ma température et découvert que mes bons vieux ovaires étaient en vitesse surmultipliée.

Je parle de « prime time », là.

Alors, je me suis dit, mince, si je pouvais me pointer à Palm Desert, je ferais la surprise à Neal et on pourrait le faire avant qu'il ait le temps de s'apitoyer sur son sort.

J'ai donc téléphoné à Peggy Milkovsky, et elle a appelé une de ces équipes de pulvérisation des cultures, et il se trouvait qu'un pilote allait à Indio, qui n'est pas très loin de Palm Desert. Il lui a dit qu'il serait ravi d'avoir de la compagnie.

J'ai mis quelques affaires dans un sac, j'ai retrouvé le pilote à l'aérodrome et j'étais à Indio au coucher du soleil. J'ai trouvé l'adresse de Nathan Silverstein dans l'annuaire de la Greater Coachella Valley, j'y suis allée en taxi et j'ai sonné à la porte.

À vrai dire, je me sentais un peu ridicule sur ce perron, mon sac à la main, mes ovaires déjantés de femme pressée. Pas si simple.

Mettez ça sur le compte d'une crise de folie passagère, S.V.P.

Une femme ouvrit la porte. Je pense qu'elle attendait quelqu'un car elle portait un déshabillé en soie transparent, des talons hauts et

du rouge à lèvres.

— Vous devez être Hope White, lui dis-je.

— C'est bien moi, ma petite.

Elle me jaugea d'un coup d'œil acéré, en femme en jaugeant une autre, et ajouta :

— Et Nathan s'en sort mieux que je ne pensais.

— Est-ce que Neal Carey est là, par hasard ?

— Non.

Là-dessus, il m'est arrivé un truc vraiment bizarre : je me suis mise à pleurer. Je ne sanglotais pas. Je vagissais.

Je ne suis pas une femmelette. Je suis une montagnarde un peu vieux jeu élevée à la dure. J'ai fait des vêlages, j'ai castré des chevaux, j'ai recousu les plaies de plus d'un cow-boy ivre. J'ai réconforté des enfants battus, j'ai enfoncé le canon de carabines dans l'entrejambe de leurs pères indignes, j'ai même écouté Neal Carey essayer de chanter, tout ça, sans jamais chialer. Je n'ai pas la larme facile.

Mais de me retrouver là, devant une femme à moitié nue, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, et je ne savais pas pourquoi.

Au moment où j'avais le plus besoin de voir Neal, il n'était pas là.

Donc, j'étais en larmes et Hope White me fit entrer, asseoir sur le canapé, et me dit :

— Là, là, ma puce...

Je pleurais comme un veau.

— Vous cherchez Neal ? me demanda-t-elle gentiment.

Je pleurai, pleurai en hochant la tête.

— Vous avez vraiment besoin de le voir, hein ?

Pleurs et hochements de tête.

— Oh, ma puce, me dit Hope en passant un bras autour de mes épaules, vous pleurez parce que Neal a des problèmes, c'est ça ?

— Naaaaan ! lâchai-je. Parce qu'i'veut pas en avoir !

L'instant d'après, ma tête était calée contre sa poitrine généreuse, et elle me caressait les cheveux en disant :

— Là... Là... Pleurez, pleurez, et racontez tout à Hope White.

Ce que je fis.

CHAPITRE 17

Cher Journal,

Quelle soirée !

Après le départ de l'Allemand, j'ai pris un long bain moussant, je me suis fait à dîner avec ce que j'ai trouvé dans le frigo de Natty, et puis je me suis habillée comme il aime. (Je rougis, je rougis, je rougis, je rougis, je rougis.)

Évidemment, environ une demi-heure plus tard, on sonne à la porte. J'ai pensé que c'était Natty qui avait oublié ses clés. Donc, je vais ouvrir, j'écarte les bras pour tout lui montrer (je rougis, je rougis), et Surprise ! C'est une jeune femme.

Sur le coup, ça m'a fait un choc, cher Journal, parce que j'ai cru que Natty s'était trouvé une jolie pépée, et je peux te dire que c'est une belle fille ! Des cheveux noirs épais, des yeux sublimes, et des hanches...

Bref il se trouve qu'elle ne cherche pas Natty finalement (Une bonne chose pour elle. Une bonne chose pour Natty !), mais ce Neal Carey que j'ai vu à Vegas. Ce jeune homme qui devait ramener Natty chez lui.

Je dis à cette pauvre petite – elle s'appelle Karen – que son Neal n'est pas là, et la voilà qui se met à pleurer comme une Madeleine. Que pouvais-je faire ? Je l'invite à entrer, je la fais asseoir et j'écoute son histoire.

Cher Journal, son problème, c'est que ce Neal veut bien l'épouser, mais qu'il ne veut pas lui faire de gosse. Exactement l'inverse de l'histoire habituelle. Va comprendre.

« Tu t'y prends comme un manche, ma puce », je lui ai dit.

« Comment ça ? »

Je lui ai dit : « Une fois que vous êtes au lit, oublie de lui dire que tu as 'oublié' de prendre la pilule. »

« Je ne pourrais pas faire ça. Ce ne serait pas honnête. Ce ne serait pas sain pour notre couple. »

Honnêteté, couple... Ah, les jeunes de nos jours ! De mon temps, on s'en faisait beaucoup moins pour l'honnêteté dans le couple. Les filles tombaient enceintes, les types les épousaient, on fondait des foyers et on s'en sortait plutôt bien.

Bref, elle a pleuré un bon coup, et elle m'a tout raconté sur elle et Neal. Ce garçon ne veut pas faire un enfant à une belle fille comme ça, non mais tu te rends compte ?

Là-dessus, on a commencé à s'inquiéter. Où étaient donc passés Natty et Neal ? Lorsque Karen m'a raconté que Natty s'était enfui au volant de la voiture de Neal, et que Neal était parti à sa recherche, j'ai commencé à vraiment me faire du souci. J'ai parlé à Karen de la visite de monsieur Schaeffer et de mademoiselle Holmstrum, du type allemand, et elle a commencé à vraiment se faire du souci.

Là-dessus, Karen a téléphoné à un certain monsieur Graham, j'ai pris un autre poste, et on a commencé à vraiment se faire du souci à trois.

Qu'est-ce que Natty avait vu ? on se demandait.

« À moins qu'il ait vu quelque chose qui ait rapport avec l'incendie », j'ai dit.

« Quel incendie ? » a demandé monsieur Graham.

« Celui de la maison d'à côté », je lui ai dit.

« Vous connaissez l'adresse exacte, par hasard ? » m'a demandé monsieur Graham.

« Je peux aller voir », j'ai dit, et j'y suis allée.

Les numéros de la rue sont peints sur le trottoir. C'était au 1385 Hopalong Way, et je l'ai dit à monsieur Graham.

Il a dit qu'il rappellerait. Entre-temps, Karen a essayé de joindre monsieur Schaeffer, mais il n'était pas à son bureau. Elle a trouvé son numéro personnel, mais il n'était pas chez lui non plus. Je te parie qu'il est sorti avec mademoiselle H. Le courant passe entre eux, je te dis.

Monsieur Graham a rappelé une demi-heure plus tard.

« La maison appartient à un certain Heinz Muller », il a dit.

Cher Journal, c'est l'Allemand qui a prétendu être un ami de Natty ! J'aurais dû me douter que Natty ne pouvait pas être ami avec un Allemand. Lui qui refuse de monter dans une voiture fabriquée en Allemagne ! Où avais-je la tête ?

Tout à coup, cher Journal, j'ai compris ce qui avait dû se passer. Natty avait vu quelque chose en rapport avec l'incendie ! Après tout, Natty a joué pendant des années dans les hôtels des Catskill Mountains [6] – alors, les incendies criminels, ça le connaît !

Je pense que... oh, excuse-moi, Cher Journal, on sonne à la porte ! Ce doit être Natty ! Dieu merci ! À tout de suite !

CHAPITRE 18

Extrait de l'enregistrement effectué grâce au micro illégalement placé au domicile de Silverstein par Craig Schaeffer. Les voix ont depuis été identifiées comme étant celles de Heinz Muller (HM), de Hope White (HW) et de Karen Hawley (KH).

HW : Qu'est-ce qui vous prend de surgir comme ça ? Comment êtes-vous entré ?

HM : Gu'es-ce que le fieux Chuif fous a dit ?

HW : Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ? Le « vieux Juif » ? Sortez d'ici tout de suite avant que j'appelle la police.

HM : Gu'est-ce qu'il fous a dit ?

HW : Lâchez-moi !

HM : Gu'est-ce qu'il fous a dit ?

HW : Rien.

(Bruit d'une gifle)

(Bruits de pas)

KH : Qu'est-ce que vous faites ? Pour qui vous vous prenez ? Lâchez-la. Et fichez le camp d'ici avant que je vous foute dehors à coups de pied aux fesses !

HM : Fous me faites drès beur.

KH : Cher monsieur, je vous enfoncerai cette botte si profondément dans le cul que vous aurez besoin d'une paire de tenailles et d'une bouteille de bon whisky pour la retirer de là.

HM (*rigolard*) : Che demande à foir.

(Son non identifié : un bruit étouffé)

(Cris divers et variés)

KH : Hope, appelle la police.

HW : J'avais pas revu un lever de jambe pareil depuis le chorus line chez Harrah's, ma puce.

KH : Hope, appelle la police !

HM : Ne faites bas za.

(Sonnerie d'un téléphone)

HW : Domicile de monsieur Silverstein, j'écoute ? Oh, bonjour, monsieur Graham. Heu, je pense que nous avons localisé monsieur Muller. Il est ici en ce moment même, et... oh, mon Dieu, je crains que je ne doive raccrocher, là. Il a un...

CHAPITRE 19

Revolver.

J'aurais dû m'en douter.

C'est vrai, quoi, je lui ai donné un coup de pied entre les jambes si fort, à ce salopard, que je m'attendais à moitié à le voir cracher ses couilles. Fritz le Baraqué se mit à beugler comme un taureau devenu bouvillon. Neal parlerait sans doute « de synecdoque », parce que... Bah, aucune importance. Vous voyez le tableau.

Et Neal me dit toujours que si je veux mettre un type au tapis, je dois m'assurer qu'il ne s'en relève pas. L'achever, voyez.

Comme si Neal y connaissait quelque chose. La dernière fois que je l'ai vu se bagarrer, c'était dans un bar contre une ordure de suprématiste blanc. Neal a bloqué deux ou trois coups de poing avec sa mâchoire, puis il a grosso modo tiré son adversaire au sol, et il s'est évanoui sur lui. Il n'était pas exactement John Wayne, mais il n'a pas reculé.

De toute façon, je trouve que c'est nul de se battre.

Mais cet enfoiré de Muller était d'une telle arrogance ! Bon, d'abord, il entre de force, et là-dessus, il malmène Hope ; et ce comportement de con, je ne l'ai vu que trop souvent.

Et puis, je lui ai laissé sa chance. Je lui ai dit explicitement ce qui allait lui arriver s'il ne vidait pas les lieux, et il m'a répondu qu'il aimerait bien voir ça. Je me suis fait un plaisir de satisfaire à sa requête.

C'est un gros malabar, en plus. Mais chaque mec a son talon d'Achille, c'est bien connu, et en général, il ne se trouve pas tout à fait au niveau de son pied. Bon, si vous avez déjà vu un cow-boy capturant un veau, et que ce veau lui botte l'entrejambe, et que vous avez vu ce cow-boy tomber à genoux dans la poussière, le souffle coupé, vous avez une petite idée de ce à quoi ressemblait bébé-Heinz à cet instant précis.

Bref, il était là, à genoux, ses yeux bleus de gros bébé lui sortant des orbites, l'air encore plus con, et c'est là que j'aurais dû l'achever – dit le célèbre pugiliste Neal Carey. Mais je ne le fis pas, et ce salopard sortit un revolver.

Un gros pistolet. Un Magnum.

J'ai une théorie sur les mecs qui ont des Magnum. Et ma théorie,

c'est : ils se l'achètent pour compenser celui qu'ils n'ont pas, voyez... Et à la façon dont ce balourd de Muller tenait son joujou, on avait le sentiment qu'il n'était pas l'exception qui confirmait cette règle.

Et c'est *eux* qui osent nous parler de nos hormones !

Donc, cette vermine dégaine son arme et me fait :

— Z'est un magnum .57, et che peux te dégabiter avec za. Alors, tu fais che gue che te dis de faire.

À ça, je lui ai répondu : « OK, Heinz-57. Tu es armé, mon grand, alors qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— Gu'est-ze gue tu sais, au chuste ?

J'avais l'impression d'être Dustin Hoffman dans le film avec Lawrence Olivier – vous savez, celui dans lequel le vieux Larry joue le rôle d'un dentiste nazi –, parce que je ne sais rien, à part que Heinz-57 a foutu le feu à sa baraque et que, peut-être, Silverstein l'a vu. Mais je me suis dit que ce n'était peut-être pas la chose la plus intelligente à dire vu les circonstances.

— Je sais que vous avez foutu le feu à votre baraque et que Natty vous a vu, claironna Hope.

Elle est vraiment adorable, mais il vaut mieux ne pas lui confier son argent pendant une partie de poker, si vous voyez ce que je veux dire.

Une étincelle s'alluma dans le regard de Heinz-57, comme un bonus au flipper, comme si cette nouvelle en faisait le plus heureux des hommes. Il y a des jobards qui ne vivent que dans l'attente d'une bonne raison pour faire du mal aux autres, et je pense que ce vieux Heinz-57 fait partie du nombre.

Donc, il nous a conduites à l'extérieur où était garée sa Land Rover.

Une Land Rover flambant neuve. Je suppose que les incendies criminels, ça paie.

Il me fait asseoir au volant, puis me demande :

— Tu sais conduire une voiture automatique ?

— Je pourrais t'en construire une, de voiture automatique, Heinz-57.

Je ne me donnai pas la peine de lui préciser que j'avais grandi dans un ranch où on avait bien plus de *tumbleweed*^[7] que de fric, et que j'avais dû aider mon père à retaper un vieux tracteur au moins trois cent trente fois, et que je ne me contentais pas de lui tenir la manivelle.

Si je savais conduire une voiture automatique ? La seule personne de mon entourage à ne pas savoir conduire une voiture automatique, c'est Neal – et Dieu sait que ce n'est pas faute d'avoir essayé de lui apprendre.

Les bagnoles et lui, ça fait deux.

Donc, je me mets au volant et Hope s'installe sur le siège passager. Heinz-57 s'assoit derrière moi en compagnie de son gros calibre (je parle de son pistolet) et le pointe derrière l'oreille de Hope.

— Bas d'endourloupe, dit-il. Ne bense même bas à vaire un abbel de phares, ou à azzélérer, ou à t'arrêder devant un poste de bolize. Ou che lui prûle la zervelle.

Une menace tout à fait logique, car il savait qu'il ne pouvait brûler la mienne sans provoquer un accident.

— Je vous dépose où ? je lui demande.

— Che t'indiguerai au four et à meçure.

Et il ajouta, en bon enfoiré qu'il était :

— On fa redrouver des Chuijs dans le déssert. Des Juifs dans le désert. Voilà qui est nouveau. Mais je me dis que l'un de ces Juifs était sans doute Nathan. Et je priais pour que l'autre soit Neal.

CHAPITRE 20

Ah, la nuit dans le désert.

L'immensité des deux, le scintillement des étoiles, le crépitement d'un feu dans l'air vif.

Ajoutez à ces joies simples, le plaisir de la privation de nourriture et d'eau, de la compagnie inimitable d'un vieillard soliloquant sur le bon vieux temps et d'un crétin des Alpes libanais qui vous a kidnappé et vous retient prisonnier sous la menace d'un revolver, de l'exacerbation des sensations due à la conscience de l'imminence de votre exécution, et vous ferez là une des expériences les plus mémorables de votre existence.

Le pied !

Nathan semblait s'être retiré dans un espace mental perso. Je pouvais difficilement lui en vouloir. Un homme de son âge doit être sur les rotules après un détournement de véhicule, un kidnapping, un accident de bagnole, une explosion et une randonnée pédestre forcée sur un chemin de terre jusqu'à une ancienne mine pour y trouver la faim, la déshydratation et le froid. Moi-même, je n'avais pas trop la pêche.

Donc, il n'était guère étonnant qu'il soit passé en débit automatique et monotone, se laissant porter par un courant de conscience aux innombrables trous d'eau et tourbillons.

Nous étions chacun adossé à notre rondin, le regard fixé sur les flammes. Sami tenait son revolver sur ses genoux, pointé droit sur votre humble serviteur, et de sa main libre, il massait alternativement son entrejambe douloureux et son œil enflammé.

Nathan tenait le crachoir depuis deux bonnes heures, et le fil décousu de ses circonlocutions l'avait ramené aux Sœurs DeLillo. Je l'écoutais d'une oreille distraite.

— ... c'étaient des jumelles, les sœurs DeLillo. On les confondait, sauf que Dorothy DeLillo avait un grain de beauté sur son *tukis*^[8], mais évidemment, y avait que Donahue qui le savait, parce que les sœurs DeLillo faisaient du music-hall, pas du burlesque. Personne voyait le *tukis* de Dorothy DeLillo, à part Donahue parce que Dorothy a toujours été réglo, sauf une fois, et ça, c'est quand elle a fait un numéro avec le Grand Rulenska. Les hypnotiseurs ont toujours des noms russes, allez savoir pourquoi. Jamais vous en verrez un avec un

nom italien. Rulenska, c'était pas un Russe, c'était un Polonais, de New Britain, dans le Connecticut. Pourquoi cette ville s'appelle New Britain, alors ça, je me le demande, vu qu'il n'y a que des Polacks, là-bas. J'y ai passé une nuit, à New Britain, quand je revenais de New Haven en route pour les Catskills...

Exit les Sœurs DeLillo, me dis-je. Et je ne savais toujours pas ce qu'il était advenu de l'œil de verre de Hannigan... ni comment Nathan en était venu à apprendre « Qui est sur la première ? » à Lou Costello.

Je lançai un regard en direction de Sami. L'hébétude emplissait son seul œil à n'être pas complètement rouge et enflé, et il avait de plus en plus de mal à le garder ouvert.

— ... parce qu'il y avait une tempête de neige, poursuivait Nathan de sa voix monocorde. On trouve personne pour te changer une ampoule à New Britain, Connecticut, parce qu'il n'y a que des Polacks qui vivent là-bas. Et pas de Juifs non plus, alors va trouver une bonne épicerie fine. Une saucisse polonaise, peut-être. Une choucroute, *drèck*^[9] ! Dans les Catskills, là oui, y a des Juifs. Les épiceries fines ? Un délice. Bon, c'est quand même pas chez Wolff, peut-être, mais très bonnes quand même. La seule fois où j'ai joué dans les Catskills, après avoir passé une nuit interminable à New Britain, Connecticut, j'ai fait mon numéro devant une salle vide. Y a peut-être douze Juifs plus les serveurs. Va essayer de faire rire douze Juifs et trois serveurs qui se font pas de pourboire ! Rien les déride. Si, un incendie, peut-être, les aurait fait rire, parce que l'hôtel aurait perdu de l'argent... Je leur raconte la blague du prêtre et du rabbin. C'est le père Murphy qui va voir Rabbi Salomon et il lui dit : « Désolé, j'ai su pour l'incendie de votre synagogue », et Salomon lui fait : « Chhhh. Il est prévu pour demain. » Personne n'a ri. Le bide complet. Cette nuit-là, qu'est-ce que vous croyez, je n'arrive pas à fermer l'œil. Je regarde par la fenêtre de ma chambre, et qu'est-ce que je vois ?

Nathan avait réussi à capter mon attention. J'avais fini par me rendre compte (mieux vaut tard que jamais) qu'il me donnait à entendre ce que nous, étudiants de troisième cycle, appelons une allégorie. Sami, de son côté, n'écoutait pas vraiment – mais, à sa décharge, je dirai qu'il n'a pas dû fréquenter les bancs des universités. Donc, il contemplait le feu de son œil morne tandis que, de mon côté, entraîné comme je le suis à voir du symbolisme partout, que ce soit justifié ou pas, j'écoutais, comme on dit, intensément.

— Je vois Sammy Stein, le propriétaire de l'hôtel, qui sort en catimini par-derrière la salle du restaurant avec des jerrycans d'essence. Sammy lève la tête et me voit. Puis il monte dans sa voiture et, quelques minutes plus tard, devinez quoi ? Le restaurant prend feu. Je ne dis rien à personne. C'est pas mes oignons. Qu'est-ce que je pourrais faire de toute façon, témoigner ?... Quelques jours plus tard,

Sammy, cette andouille, me téléphone, et il me dit que j'ai intérêt à fermer ma gueule si je ne veux pas avoir de gros ennuis. Je décide d'aller travailler à Vegas pendant un moment. J'ai des amis, à Vegas.

— Qu'est-il arrivé aux Sœurs DeLillo ? je lui ai demandé à mi-voix.

— Ah, m'a fait Nathan. Le grain de beauté de Dorothy DeLillo est resté une rumeur jusqu'à la soirée qu'il y a eu chez Donovan après la fermeture. Tout le monde veut le voir, son grain de beauté ! En tout bien tout honneur, en toute amitié. Dorothy refuse. Finalement, Rulenska dit : « Je peux te forcer à montrer ton grain de beauté, si je veux ». Dorothy lui répond : « Foutaises ! Je connais ton numéro par cœur, c'est bidon ! ». Rulenska se contente de rire, il sort sa grosse montre à gousset et se met à ânonner : « Fixe la montre, fixe la montre, fixe la montre » à n'en plus finir.

Nathan remuait son index de droite à gauche devant son visage.

— « Fixe la montre, fixe la montre... tes paupières sont lourdes, lourdes, louuuuuurdes...

Sami avait de plus en plus de mal à empêcher son œil de se fermer.

— Louuuuuurdes, louuuuuurdes, louuuuuuuuurdes...

Je bondis sur lui.

Sami écarquilla son œil et leva son arme.

Je lui balançai un crochet du droit.

KO.

CHAPITRE 21

Bon, ouais, d'accord, il ne mesurait qu'un mètre soixante, il était déjà à moitié endormi et il souffrait de blessures superficielles, mais je l'ai quand même mis ko.

J'arrachai le revolver de sa main molle.

— T'es un vrai Benny Léonard, me dit Nathan.

— Et vous, un vrai Rulenska, lui répondis-je dans l'enthousiasme de cette ambiance d'entente cordiale.

Après tout, Nathan et moi avions fait un beau duo pour récupérer le revolver. Moi, avec ma vitesse éclair ; lui, avec ses souvenirs de l'hypnotiseur.

— Y a jamais eu de Rulenska, bougre d'andouille, dit Nathan. Je l'ai inventé.

— Foutaises.

— Un Oscar, s'il vous plaît, merci !

Je baissai les yeux sur le corps inconscient de Sami.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demandai-je.

— Tue-le.

— On ne peut pas le tuer comme ça, Nathan.

— Pourquoi pas ? C'est le sort qu'il allait nous réserver.

Exact. Et il était tout aussi exact que Heinz en avait toujours l'intention. Mais chaque chose en son temps.

— Et on n'a rien pour le ligoter, dis-je.

De toute façon, je n'avais pas envie de prendre le risque de m'approcher de Sami ; je ne croyais pas trop en mes chances de le mettre de nouveau ko d'un seul coup de poing.

— On le laisse où il est, et on garde le revolver pointé sur lui, dis-je.

— Ce serait plus simple de le tuer. Tu veux que je m'en charge ?

— Non.

— Je peux lui faire un autre coquard, si tu veux.

— Vous êtes pervers, comme vieux, vous.

— Après tout ce qu'il m'a fait subir ?

Là-dessus, il me raconta qu'il avait vu Sami sortir de la maison avec des jerrycans d'essence et partir en voiture ; que Sami avait vu qu'il l'avait vu, qu'il lui avait téléphoné et avait menacé de le tuer et que, du coup, il s'était enfui à Las Vegas.

— C'est pour ça que vous n'arrêtez pas de me mettre des bâtons dans les roues ? lui ai-je demandé. Pour ça que vous avez pris la bagnole ?

— C'est Einstein, ce garçon.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit, tout simplement ?

— Je pensais que tu travaillais pour la compagnie d'assurances. Que tu allais me forcer à témoigner.

— Mais pourquoi être monté dans la voiture de Sami ?

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je prenne mes jambes à mon cou ? J'avais presque réussi à m'échapper quand je suis allé aux toilettes, mais tu m'en as empêché. *Shlémil* [10]. Je crois bien que t'es encore plus bouché que Lou Costello, qui ne faisait pas la différence entre du bœuf séché et du porc laqué.

— Exact, lui dis-je. Mais j'ai un crochet d'enfer.

— Quel crochet ? Tu as assommé un homme endormi. Ma grand-mère peut en faire autant, et ça fait quarante ans qu'elle est morte !

— Ouais, mais il était armé, lui ai-je fait remarquer.

— Il dormait ! brailla Nathan. C'est moi qui l'ai endormi ! Qu'est-ce que tu voulais de plus ? que je lui mette un masque à gaz sur le nez pour que tu puisses l'assommer ? que je ligote pendant qu'il dormait pour que tu puisses être le héros qui passe à tabac un homme endormi ?

— Il était parfaitement éveillé quand je... c'est Lou Costello qui a acheté le porc laqué à Arthur Minsky ?

— Qu'est-ce que tu croyais que j'essayais de te dire ? fit Nathan en levant les bras au ciel.

Sami reprit conscience. Il releva la tête en gémissant.

— Ne me frappez plus, ok.

— Ne m'hypnotisez plus, vous voulez dire, dit Nathan.

Sami se massa la tête en regardant autour de lui. Il vit son revolver dans ma main.

— Heinz ne va pas apprécier, dit-il.

— Qui est Heinz, à ce propos ? lui demandai-je.

— Un Nazi, dit Nathan.

— Un Nazi ? fis-je. Vous le connaissez ?

— Pas besoin de le connaître, rétorqua Nathan. Quand on s'appelle Heinz. Nazi !

— Ce n'est pas parce que quelqu'un...

— Il l'est, dit Sami.

— Quoi ?

— Nazi.

— Ah ! fit Nathan.

— Et il t'a chargé de tuer Nathan ? demandai-je.

— C'est vrai, admit Sami.

— Un Nazi et un Arabe unis pour tuer un Juif, dit Nathan. Quoi de nouveau sous le soleil ?

— Et il vient te chercher ici ?

— Après que je me serai débarrassé de vos corps.

— Et tu étais prêt à faire tout ça pour le montant d'une assurance ? Moi qui pensais que j'étais un cynique.

— Non, dit Sami en secouant la tête, pas pour l'assurance, OK ? Pour le procès.

— Je ne te suis pas.

— C'est Heinz qui a pensé à tout, dit Sami. Ce qu'il avait prévu, OK, c'était de brûler la villa en laissant suffisamment d'indices pour que la compagnie d'assurances refuse l'indemnisation en disant que c'était un incendie criminel, OK, mais pas suffisamment d'indices pour que des jurés puissent décider que c'en était un. Donc, on poursuit la compagnie d'assurances et le tribunal nous donne des millions de dollars de dommages-t'as-intérêt.

— Dommages et intérêts, lui précisai-je.

— OK, fit Sami.

— Et ça marche ?

— Bien sûr, se récria Sami. Heinz a fait ça plein de fois, OK ?

— Vive l'Amérique, dis-je.

— Ouais ! surenchérit Sami. Mais bien sûr, les témoins c'est pas bon, OK ?

— Je ne comptais pas témoigner ! brailla Nathan.

— Comment savoir ? dit Sami.

— Vous n'aviez qu'à me le demander, dit Nathan, pète-sec. Je vous l'aurais dit.

Sami haussa les épaules.

— Je suppose que Heinz a un revolver, dis-je.

— Un gros.

— Il va venir seul ?

— Heinz n'a pas d'amis, dit Sami. À part moi, OK ?

— Sami, lui dis-je. Tu n'es plus l'ami de Heinz, OK ? Tu es notre ami maintenant, OK ?

— OK.

— Et tu sais pourquoi ?

J'avais demandé ça pour la forme, mais Sami me répondit tout de même :

— Parce que c'est toi qui as le revolver, OK ?

Je suppose que, lorsqu'on a grandi à Beyrouth, on connaît le b.a.-ba des rapports de force.

— Parce que je n'hésiterai pas à te buter si t'essaies de nous doubler, lui dis-je.

Je n'arrivai pas à croire que j'aie pu dire ça. Et oui, ça me gêne. Ça

me gêne pour deux raisons. Un : c'est une réplique usée jusqu'à la corde qu'on a entendue dans trente-six mauvais films ; deux : bien sûr, qu'il allait essayer de nous doubler.

— Non, non, non, non, non, dit Sami. C'est *nous* qu'on est amis maintenant, OK ?

En matière de duplicité éhontée, Henry Kissinger n'aurait guère pu faire mieux.

— Alors, tu vas faire exactement ce que je te dirai de faire, d'accord ? dis-je à Sami.

— Et comment, répondit-il. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Je m'efforçai de maintenir un tant soit peu d'autorité en disant :

— Je ne sais pas encore. Mais quand je le saurai, tu auras intérêt à le faire.

Sur cette déclaration fracassante, on décida d'attendre Heinz. Non qu'il soit dit qu'il arrive le premier. Je n'avais pas appelé Graham pour faire le point, et le connaissant comme je le connaissais, il s'était déjà lancé à ma recherche.

CHAPITRE 22

J'avais l'impression de participer à une sorte de course contre la montre à l'envers. Plus je prenais de temps pour conduire Heinz-57 là où il voulait aller, et plus j'en laissais à Joe Graham pour qu'il y arrive le premier.

Vous voyez le topo ?

Le fait est que j'allégeais considérablement la pression de mon pied sur le champignon.

Là où je vis, à Austin, Nevada, au beau milieu des grands espaces sauvages, on surnomme la Route 50, qui relie le Nevada à l'Utah, « La Grande Solitaire de l'Amérique », et on a tendance à considérer la limitation de vitesse plus comme une suggestion que comme une loi. D'ailleurs, on ne connaît personne qui ait eu un PV pour excès de vitesse.

Donc, normalement, je roule plutôt vite, mais là, je ne faisais pas de zèle, me disant qu'en l'occurrence la formule de la sécurité routière « Vitesse Limitée, Vies Sauvées » pouvait bien être prise au pied de la lettre.

Heinz-57 pigea tout de suite.

— Fous ne roulez pas assez vite, me dit-il.

— Je respecte la limitation de vitesse.

— Plus vite.

— C'est vous qui m'avez dit de ne pas me presser.

Il réfléchit à ça pendant une seconde, puis me dit :

— Bressez-vous intelligemment.

— On n'est pas sur l'autobahn, vous savez.

— Abayez sur le zambignon.

Je ne sais pas d'où il tenait cette expression, mais je ne me le fis pas dire deux fois et collai mon pied au plancher.

Elle avait une bonne reprise pour une quatre roues motrices.

— Gu'es-ze que fous essayez de faire ? brailla-t-il.

— J'obéis aux ordres !

— Fous foulé gué la bolice nous arrête, zé za ?

Ben, ouais, c'est ça, tête de nœud. C'est ce que j'ai en tête depuis que tu m'as dit d'accélérer. Je gardai ces réflexions pour moi, évidemment.

— Ralendissez ! cria-t-il.

— Il faudrait savoir.

Là-dessus Heinz-57 sauta sur son téléphone portable et composa un numéro.

— N'égoutez pas, dit-il.

— Qu'est-ce que vous dites ? lui demandai-je.

— Il nous dit de ne pas écouter, intervint obligeamment Hope.

— Je n'avais pas entendu, lui dis-je. Je n'écoutais pas.

Il y avait quelque chose en moi qui faisait que je prenais un malin plaisir à asticoter Heinz-57. Mes hormones, peut-être ?

Aucune importance, de toute façon, car son correspondant ne répondit pas. J'entendis la petite voix de souris à l'autre bout de la ligne répéter : « Votre correspondant n'est pas joignable actuellement sur son téléphone portable. Merci de raccrocher et de renouveler votre appel ». De quoi je me mêle ? Je veux dire, si j'ai envie de laisser sonner dans le vide jusqu'à ce qu'Alexander Graham Bell se relève de sa tombe et décroche, ça me regarde !

Heinz-57, lui non plus, n'était pas très jouasse. Je jetai un coup d'œil dans le rétro et constatai qu'il avait de nouveau son petit air ahuri et perplexe sur sa sale gueule de raie. Cet air constipé qu'ont les grands coincés au stade anal quand les choses ne tournent pas comme ils le voudraient, vous voyez le genre.

Je soupçonnais Heinz-57 d'être le genre de cuisinier pour qui il était impensable de substituer un ingrédient à un autre. Il y a des gens comme ça, vous savez. Ils pensent à tout et sont des modèles de *self-control* jusqu'au moment où ils s'aperçoivent qu'ils utilisent du cheddar à la place du comté, et là, tout s'effondre, ils sont à ramasser à la petite cuiller.

Je classai cette info psychologique dans un coin de ma tête en me disant qu'elle pourrait m'être utile à un moment ou à un autre, car il était clair, en cet instant, que Heinz-57 venait d'être obligé d'avaler son premier morceau de cheddar. (Je suppose que Neal parlerait de « métaphore tortueuse », mais qu'il aille se faire foutre). Heinz-57 s'était bel et bien attendu à ce que la personne qu'il appelait soit là. Et le fait qu'il ait tenté de la joindre sur un téléphone portable me laissait à penser qu'il n'était pas très sûr de l'endroit où il allait.

Ce qui, bien sûr, avait de quoi rendre dingue un Allemand Coincé au Stade Anal (Neal appellerait ça une « tautologie pléonastique », mais là encore, qu'il aille se faire foutre).

— Pas chez lui, hm ? lui fis-je.

C'est que, voyez-vous, je suis de ces cuisinières qui ne peuvent résister à jeter de l'huile sur le feu.

— Che fous ai dit de ne bas égouter !

— Comment ?

— Che fous ai dit de ne bas égouter !

— Pardon ?

— Che fous ai dit de ne bas égouter !

— Ah ouais ? Et qu'est-ce que vous pouvez y faire ?

Huile, feu, hormones, ou autre, vous voyez le genre.

Il se carra dans la banquette et tira la tronche. Puis, tout à coup, il dit :

— Guand nous arriferons dans le désert, fous ferrez ze gui fa ze basser.

— On y est dans le désert, tête de nœud.

— Surveillance ton langage, ma puce, dit Hope.

— Excusez-moi.

— Dans le Mojave, précisa Heinz. Là où on bourra bas retrouver fos gadafres.

— Pardon ? dis-je. Qu'est-ce que vous avez dit ? Je n'écoutais pas.

Pensez, si je n'écoutais pas. Le vieux Heinz-57 nous emmenait dans le Mojave où le soleil pouvait vous tuer en trois quarts d'heure. Enfin, si Heinz-57 n'avait pas la fantaisie de nous flinguer. Et il avait raison – dans un cas comme dans l'autre, personne ne retrouverait nos cadavres. Ni le mien, ni celui de Hope, ni celui de Nathan, ni celui de Neal.

Neal – le père réticent de notre enfant à concevoir.

Alors, une pensée horrible se fit jour en mon esprit. Si Heinz-57 comptait se débarrasser de nous, s'était-il déjà débarrassé de Nathan ?

Et de Neal ?

CHAPITRE 23

J'essayais de rester éveillé.

Vous auriez pensé que ce serait facile, hein ? Avec la peur, l'anxiété, la faim, la soif et tout ça. Mais il y a quelque chose dans le corps humain qui veut fermer boutique quand les choses deviennent trop laides, et je devais lutter pour rester conscient et garder le revolver pointé entre les yeux en boutons de bottine de notre nouvel ami, Sami.

Donc, pour ça, j'essayais de penser à des tas de choses.

Au début, je me concentrai sur les tenants et les aboutissants de notre situation. Heinz était en chemin et il avait un revolver. Il devait penser qu'on était déjà morts, et qu'il ne venait que pour récupérer Sami et repartir. Donc, ce qu'on devait faire, c'était se cacher, lancer Sami comme appât et ferrer le poisson – oh, mon Dieu, c'est moi qui dis ce genre de trucs ? – avant que Heinz ne s'aperçoive qu'on n'était pas morts.

Simple comme bonjour, hein ? Qu'est-ce qui pouvait clocher ?

L'autre cas de figure, c'est que Graham nous localise avant Heinz. Ce n'était pas impossible. Graham n'aura pas pris l'avion – perte de temps – mais il aura axé ses efforts sur les contacts téléphoniques. Grâce au numéro de ma carte de crédit, il a sans doute déjà retrouvé l'agence de location de véhicules et obtenu le numéro d'immatriculation de la bagnole. Un peu de bakchich aura sans doute permis que la police locale la repère sur l'aire de repos. C'est là que les choses se compliquaient. Supposeraient-ils qu'on avait continué vers l'ouest sur la Route 15, ou penseraient-ils à prendre la petite route du sud à travers le désert Mojave ? Dans ce cas-là, ils verraient l'épave de la voiture et n'auraient pas de mal à nous retrouver. Dans le cas contraire... bonjour, Heinz.

Donc, qu'allait faire Graham ? Envoyer ses troupes sur la nationale ou sur la petite route ?

Facile. Graham ferait les deux.

Il allait étaler une carte de la région devant lui et envisager tous les itinéraires possibles depuis l'endroit où ils trouveraient la voiture de location. Puis il organiserait une battue en demandant à ses troupes de l'appeler à intervalles réguliers pour faire le point.

Si vous connaissiez Graham, vous comprendriez pourquoi j'en étais

aussi sûr. C'est un homme qui, par exemple, fait ses courses pour la semaine ainsi : Il décide de ce qu'il va manger, puis il fait la liste de tous les ingrédients dont il aura besoin. Ensuite, il refait cette liste en classant les ingrédients dans l'ordre où ils sont rangés chez son épicier en partant du rayon de gauche, ce qui lui permet de faire ses courses sans perdre de temps, en une avancée régulière de gauche à droite.

Si un seul homme pouvait, en étant au téléphone à New York, localiser la tache que faisait une bagnole cramée au milieu du Désert Mojave, c'était Joe Graham.

Une fois que j'eus établi que c'était à qui arriverait le premier entre Heinz et Graham, et que je ne pouvais rien faire pour influencer sur le résultat de cette chasse au trésor, je passai à un autre sujet.

Les bébés.

Et plus particulièrement *un* bébé. Celui de Karen et moi. Pas un vrai bébé, pas encore, non, un bébé putatif. Un bébé éventuel.

Un bébé. Un bébé. Un bébé, un bébé. Eh bé.

Rien que le mot était intimidant, et pourtant...

Peut-être était-ce la perspective d'une mort imminente qui me faisait reconsidérer mon planning familial, et envisager de l'avoir plus tôt, ce mot de quatre lettres qui commence par un « bé » et se termine par un « bé ». Deux ans, c'était long... tant de choses pouvaient se passer. Et ce serait quand même dommage que Karen et moi, on n'ait pas de... d'enfant. Karen serait une mère formidable, et moi, je serais un... bah, je pourrais être un père acceptable.

La psychanalyse du dimanche de Karen, au sujet de mon père absent et de ma mère pas à la hauteur, n'était sans doute pas totalement infondée. Ce qui ne voulait pas dire pour autant que je ne pouvais pas dépasser tout ça, hein ? Un homme ne peut que jouer avec le jeu qu'on lui a distribué.

Un homme. Pfff (sourir). Un père.

Bon, il y a un mot qui fiche encore plus la trouille que « bébé », c'est « père ».

Je sais que c'est peut-être évident pour vous depuis le début, mais moi, je venais de me rendre compte que ce n'était pas tant le bébé qui me fichait la trouille, c'était que le père de ce bébé, ce soit moi. Que doit faire un père ? Je savais, grâce aux vieux feuilletons-télé que j'avais regardés, qu'un père emmène son gosse dans son bureau et lui prodigue de sages conseils, mais c'était là les limites de mes connaissances en matière de paternité. Et je pense que vous avez d'ores et déjà compris que je ne débordais pas de sagesse. Qu'est-ce que j'allais faire, emmener le gosse dans mon bureau et passer ma mauvaise humeur sur lui ?

Oh, mec. Un père. Pfff (re-sourir).

Bon, d'accord, donc, je n'ai pas connu mon père. Je n'ai même

jamais su qui c'était. Quand j'étais gosse, j'ai longtemps cru qu'il était chinois ou un truc dans le genre, parce que quand je demandais à ma mère qui était mon père, elle me répondait : « Micheton ».

Durant mon enfance – appelons ça comme ça – Minch Tong prit de grandes proportions dans mon imagination. Il était tantôt joueur de foot, tantôt joueur de base-ball, tantôt astronaute, tantôt héros de guerre – vous voyez le tableau navrant –, et, dans mon imagination, il venait toujours me chercher. Il devinait qu'il avait un gamin, et il remuait ciel et terre pour me retrouver. Et un beau jour que j'étais assis sur l'escalier de secours, je le voyais descendre la ruelle, il levait la tête vers moi, nos regards se croisaient, et il savait, tout de suite, comme ça, et de cette voix chaude et virile des héros de la télé, il me disait : « Mon fils, Dieu merci, je t'ai trouvé ».

Navrant, hein ?

Quand j'ai été un peu plus âgé, dix ans, disons, j'ai laissé tomber ce scénario. À cette époque, je me racontais que mon père n'était qu'un perdant parmi tant d'autres qui avait payé une femme pour tirer son coup. Le genre de mec qui, même s'il savait qu'il avait un gosse quelque part, n'en avait rien à foutre.

Alors, que fait un père ? Je suis incapable de répondre à cette question, voyez. Je ne peux vous dire que ce que mon père a fait : rien.

Alors, ce qui me faisait froid dans le dos à ce moment-là, bien plus que l'air glacial du désert, c'était le fait indéniable qu'au moins la moitié de moi me venait de ce type, de ce nul. Et je ne voulais pas faire subir à un gosse ce que...

Oh, mec, qui parlait de pathos ?

Autre sujet.

Un vieux monsieur. Nathan.

Je m'inquiétais pour lui. Il frissonnait des pieds à la tête, même près du feu, et je me demandais s'il allait tenir le coup encore longtemps. Il avait déjà subi pas mal de choses, et qui sait ce qui nous attendait ?

Je le regardais à la dérobée. Il était couché, la tête calée contre le rondin, ses yeux bleus larmoyants et noyés de fatigue. Il était frêle, fragile.

Et silencieux.

Pas silencieux-teigneux, non. Juste silencieux. Pour la première fois depuis que je le connaissais, il ne disait *rien*.

Je suppose que les vieillards ont tout le temps la mort devant les yeux.

— Hé, Nathan ?

— Ouais ?

— Qui est sur la première ?

On se refit tout le numéro jusqu'à ce qu'il s'endorme. Puis, je réussis à glisser un bras sous lui et je le serrai contre ma poitrine.

Histoire qu'il ait un peu plus chaud.

Et moi aussi, je suppose.

CHAPITRE 24

Une bonne chose dans le désert, c'est qu'on entend une voiture venir de très loin.

Le soleil se levait à peine, disque orange pâle sur un ciel lavande. Cela ne durerait pas. Bientôt, il brillerait de tous ses feux, délavant le ciel jusqu'à un bleu blafard, presque blanc.

Nathan et Sami dormaient. Je dégageai mon bras toujours glissé sous Nathan, me levai, m'approchai du rebord de la butte et regardai au loin. Une voiture arrivait du sud. Elle serait là d'ici une dizaine de minutes.

Quand je retournai près du feu, je vis que Nathan avait ouvert les yeux.

L'espace d'un instant, je crus le voir sourire.

Je donnai un coup de latte indélicat dans le pied de Sami.

— Réveille-toi, lui dis-je. Qu'est-ce qu'il a comme bagnole, Heinz ?

— Une Mercedes.

Bonne nouvelle. Je ne savais pas trop à quoi ressemblait une Mercedes. J'avais en tête une berline aux lignes aérodynamiques, en gros. La voiture que j'avais vue ressemblait davantage à un petit 4x4.

— Et aussi une Porsche, une BMW et une Land Rover, acheva Sami.

Mauvaise nouvelle. La bagnole que j'avais vue pouvait bien être une Land Rover.

— Quelle couleur, la Land Rover ? demandai-je.

— Blanche.

— Je crois que Heinz arrive, dis-je. OK, l'ami Sami, tu sais ce que tu dois faire ?

Sami hocha la tête comme un de ces petits chiens qu'on voit sur les plages arrière des bagnoles.

— Je dis à Heinz que vos cadavres sont dans la cabane, dit-il, et je le fais entrer, OK ?

— OK, lui répondis-je. Et si tu t'y tiens pas, je t'en tire une entre les vertèbres.

J'avais entendu cette réplique dans un film et je trouvais qu'elle en jetait. Ouais, bon, d'accord, je pensais que Sami allait trouver qu'elle en jetait. Comme il ne cilla pas, j'ajoutai :

— Si tu essaies de lui faire un signe d'une façon ou d'une autre, par une grimace, par un geste, n'importe quoi, je te fais sauter la

cervelle.

— OK, OK, dit Sami. C'est nous qu'on est amis maintenant.

— Ouais, c'est nous qu'on est amis.

J'entendis alors des crissements de pneus sur la terre. La voiture remontait le chemin.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, messieurs, dis-je. J'aidai Nathan à gagner l'intérieur de la cabane et le fis asseoir par terre au fond. Puis je m'agenouillai sous la fenêtre à droite de la porte. Le plan était que Sami fasse entrer Heinz dans la cabane, que j'enfonce le revolver dans le dos de Heinz et que les bons l'emportent sur les méchants.

En tout cas, c'était le plan.

J'entendis la voiture s'arrêter et les portières s'ouvrir. Qui que ce soit, il n'avait pas l'intention de faire de vieux os ici car il laissa le moteur tourner.

Bien sûr, me dis-je, il est toujours possible que ce ne soit pas Heinz mais un de la nuée de privés que Graham a sans doute envoyés à notre recherche. Je veux dire, il doit bien y avoir des centaines de Land Rover blanches qui sillonnent joyeusement les itinéraires bis de la région Désert du Nevada/Californie. Ce n'était pas forcément Heinz.

— Salut, Heinz ! cria Sami.

Évidemment que c'était forcément lui. Voilà le genre de « course » qu'on m'envoyait toujours faire. Je résistai à la tentation de jeter un coup d'œil par la fenêtre tandis que j'entendais des bruits de pas venir dans notre direction. Je lançai un coup d'œil vers Nathan.

Il haussa les épaules.

— Sami, dit Heinz. Où zont...

— Dans la cabane, répondit Sami.

Très bien, Sami. Jusque-là, tout baigne.

— Heinz, ils sont dans la cabane et ils m'ont pris mon revolver ! brailla Sami.

Très mauvais, Sami. À partir de là, ça ne baigne plus.

Sami ayant quelque peu compromis le bon vieil effet de surprise, je me redressai et risquai un coup d'œil par la fenêtre. Sami courait vers Heinz ventre à terre comme un chien perdu vers son maître. J'aurais pu, effectivement, lui en tirer une entre les vertèbres, mais je m'en abstins pour trois raisons : je suis un très mauvais tireur, ce n'est pas dans mon caractère, et Heinz avait un bras passé autour de la gorge de Karen et son revolver contre sa tempe.

Qui parlait d'effet de surprise ?

Qu'est-ce qu'elle fout là ? me dis-je. Et qu'est-ce que fout Hope White sur le siège passager ?

Se servant de Karen comme d'un bouclier, Heinz s'avança vers la cabane et cria :

— Posse le refolfer, le Chuif ! Ou che tue ta betite amie.

Vous avez déjà regretté de ne pas être Clint Eastwood ? En dehors de la question du physique, je veux dire, juste pour être capable de faire les trucs qu'il fait dans ses films ?

Heinz étant considérablement plus grand que Karen, sa grosse tête plate était à découvert. Clint aurait pointé son bon vieux magnum vers lui et lui aurait éclaté la tronche !

Mais je ne me sentais pas avoir cette chance. Je suis un très mauvais tireur et, en plus, ma main tremblait. Je ne me sentais pas le courage de tirer juste au-dessus de la tête de la femme que j'aimais, de la mère potentielle de mon enfant.

— Lâchez le refolfer ! brailla Heinz. Zortez, les mains en l'air !

Sans blague. Je vous jure qu'il a dit ça.

Et, sans blague, je vous jure que je l'ai fait. Je ne voyais pas quoi faire d'autre. J'ai jeté le revolver par la fenêtre et j'ai franchi la porte.

J'ai regardé Karen. Elle avait l'air d'avoir peur, bien sûr, mais elle était loin d'être terrifiée.

— Salut, lui dis-je.

Je manque singulièrement d'humour face au danger.

— Salut, me répondit-elle. Ça va ?

— Oui, très bien. Et toi ?

— J'ovule.

Comment ne pas vouloir faire un enfant à une femme qui dit des choses comme ça ?

— Le fieux Chuif est là ? s'enquit Heinz.

— Quel vieux Juif ? lui demandai-je.

— Salaud de Nazi !

— Apparemment, oui, dis-je.

— Alors, il est lé projain, dit Heinz.

Il sourit de toutes ses dents, leva son revolver et le pointa droit sur ma poitrine.

Mon cœur cessa de battre.

— Attention, ma puce !

Je n'avais même pas vu Hope se glisser au volant de la Land Rover, mais voilà qu'elle remontait le chemin en fonçant droit sur le dos de Heinz.

Karen échappa à son étreinte et plongea sur le côté. Je fis de même au moment où le coup partait.

Deux fois.

Je ne peux pas vous dire ce qui s'est passé ensuite. Tout ce que je sais, c'est que lorsque la poussière s'est dissipée, la Land Rover était à l'intérieur de la cabane, Karen fichait une dérouillée à Sami, et Heinz et moi étions à quatre pattes l'un en face de l'autre, les yeux dans les yeux.

Et son revolver était par terre, entre nous.

On se sauta dessus au lieu de sauter sur le revolver. J'étais en colère, et prêt à tout pour sauver Karen que j'aimais, Nathan et Hope, que j'en étais venu à bien aimer, et – pour dire le vrai – ma peau. Donc, j'ai eu une poussée d'adrénaline qui, je le savais, me galvaniserait et me ferait tenir le choc. J'étais sûr de pouvoir battre Heinz.

Parce qu'il le fallait.

Il me flanqua une dégelée.

Je faillis perdre connaissance quand son premier coup de poing s'écrasa sur le côté de ma tête. Je lui rendis le compliment, tout de même, et sentis mon poing rebondir contre sa mâchoire. J'eus le temps de le frapper trois fois de suite à la nuque avant qu'il ne me soulève par-dessus ses épaules et me balance sur le sol.

Je crus m'être cassé le dos. Je ne pouvais plus respirer ; j'avais l'impression qu'on m'avait planté un poignard dans les poumons. Mes yeux s'emplirent de larmes. Je distinguais à peine Heinz campé devant moi, tout sourire.

Il appuya sa botte contre ma gorge, se pencha et s'apprêta à ramasser son arme.

Karen s'élança vers le revolver.

Heinz pivota sur lui-même et lui flanqua un coup de pied dans le ventre. Elle se plia en deux de douleur et tomba à genoux.

Je plongeai vers les jambes de Heinz et fis un plaquage. Je lui grimpai sur le dos, passai mon avant-bras autour de son cou de taureau et commençai à l'étrangler. Ce gros salopard se releva, m'attrapa par le dos de ma chemise et me fit basculer par-dessus ses épaules. Il me retint toutefois par la main, et pendant que je volais dans les airs, il me tordit le bras.

Je suppose que j'ai hurlé quand mon épaule s'est déboîtée.

Je suppose que c'était moi. Ça aurait pu être Karen ; ça aurait pu être Hope ; ça aurait même pu être Sami.

Tandis que j'essayais de me relever, je vis Sami s'emparer du revolver et menacer Karen. J'essayai de prendre appui sur mes pieds, mais j'avais le tournis et l'air comprimait mes épaules. Ça ne m'aidait pas de voir mon deltoïde côtoyer mollement mon coude.

Je donnai un coup dans la direction où je pensais que se trouvait Heinz.

Ma vision suivante fut celle de sa botte juste devant mon visage, puis le monde devint tout noir.

CHAPITRE 25

Quand je revins à moi, Heinz me portait sur ses épaules comme un sac de pommes de terre.

Tout à fait moi : je bringuebalais, j'étais mou, bosselé, en purée, et aussi utile qu'elles dans une bagarre.

Donc, je regardais le monde à l'envers partir à reculons tandis que nous gravissions le chemin de terre et contournions la butte opposée.

Je m'en foutais, de toute façon. J'avais envie de vomir, la tête qui tournait, mal au corps et à l'âme. J'étais un raté incapable de se protéger, de protéger les gens qu'il avait sous sa garde, de protéger la femme de sa vie.

Pourquoi Heinz ne m'avait-il pas rendu le service de me buter tout à l'heure, devant la cabane ? Je me le demandais bien.

Je n'allais pas tarder à le découvrir, car, quelques minutes plus tard, il s'arrêtait et me laissait tomber par terre.

Ravaler mon cri de douleur me bouffa tout ce qui me restait d'énergie.

— *Ja, za ira.*

Il me prit sous les aisselles et me souleva comme une poupée de chiffon.

Il colla son visage au mien, et me dit, l'air de rien :

— Déçolé dé faire comme za, mais che n'ai bas beaucoup de balles, *ja* ? Et tu m'en as décha fait berdre deux, alors...

Un revolver. Six coups. Deux tirés. Restent quatre balles. Nathan, Hope, Sami et Karen.

— Qu'est-ce...

— Puits. Trou de forache. Fingt mètres de brovondeur, enfiron. Donc, tu ne fas bas souffrir drès longtemps. Et pientôt, tu auras tes amis bour te ténir gombagnie. *Jaaaa* ?

Là-dessus, il me lâcha.

Je glissai sur la terre, puis je me sentis voler dans les airs. Je tombai, tombai et attendis le « boum » qui allait conclure ma chute.

Ça ne fit pas « boum ».

Ça fit « plouf ».

Je plongeai dans l'eau les pieds les premiers, ne touchai pas le fond, puis me débattis avec mon bras valide pour refaire surface.

Un cercle de lumière me narguait à une dizaine de mètres au-

dessus de ma tête. Le trou faisait trois ou quatre mètres de diamètre, et Dieu seul savait combien de crachins de désert il avait fallu pour laisser là autant d'eau stagnante.

J'essayai de m'accrocher à la paroi, mais ma main glissa. Je refis une tentative. Même chose. Je ne sentais même plus ma main gauche, alors je ne risquais pas de la tendre, et encore moins de me raccrocher à quoi que ce soit. Tout ce que je pouvais faire, c'était me laisser porter, et encore, tout juste.

Alors, voilà, me dis-je. Aucune issue, aucun moyen de secourir les autres, et rien d'autre à faire que surnager en m'aidant d'un bras jusqu'à épuisement total. Je ne pouvais pas aider Nathan et Hope, Karen allait mourir, et je me noyais au beau milieu du désert.

Un peu plus tard, quand j'entendis le claquement sec des coups de feu dans le lointain, je me dis, qu'après tout, la noyade, ce n'était pas si mal.

CHAPITRE 26

Mes côtes me mettaient à la torture et mon cœur au supplice. Je voyais Heinz qui emportait Neal au loin, sachant que je ne le reverrais plus jamais.

Je parle de Neal.

Et, oui, je me suis mise à pleurer. Cette fois, mon cœur était en miettes, et je me fichais qu'un nabot arabe me menace d'un revolver, et je me fichais qu'il puisse presser sur la détente.

Ma vie était finie, de toute façon.

Donc, lorsque le petit... Sami, je crois bien que c'était son nom, fit sortir Nathan et Hope de ce qui restait de la cabane et les fit asseoir dehors pour les faire rôtir au soleil en attendant que Heinz revienne et nous tue, je m'en fichais pas mal.

C'est l'inconvénient quand on aime. Quand l'autre nous quitte, c'est notre désir de vivre qu'il emporte avec lui.

Bref, Heinz-57 est revenu un peu plus tard à grandes enjambées, en bon Roi des Cons qu'il était, voyez.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Neal ?

— Che m'en çuis déparassé.

Alors, là, je me suis vraiment mise à chialer. Et je m'en foutais que ça fasse plaisir à ce salopard. J'avais le cœur brisé.

Heinz s'est éloigné pour faire joujou avec la Land Rover, et il a réussi à la sortir de la cabane en marche arrière. Là-dessus, il a dit à Sami :

— Du bortes le korps du fieux, che borte le korps de cette zalope, puis on refient, et on zera bas drop de deux bour borter la fieille.

— Je vous demande pardon ? s'écria Hope.

— OK, dit Sami. Je...

Il s'arrêta net, bouche bée, le regard fixé sur un point au-delà de l'épaule de Heinz. Je tournai la tête.

Une jeep fonçait droit vers nous. Le chauffeur pila, et la jeep dérapa dans un nuage de poussière. Quand il se dissipa, je vis un homme entre deux âges, aux tempes grisonnantes et en costume gris à rayures immaculé, descendre avec aisance du siège passager. Le chauffeur, un homme très baraqué d'une trentaine d'années, sauta à terre.

Sami lâcha son revolver. Je vis que Heinz avait le sien caché

derrière son dos.

L'homme aux tempes grisonnantes cria :

— Bonjour, monsieur Silverstein !

— Bonjour, monsieur C., lui répondit Nathan.

Monsieur C. se tourna vers Heinz et lui dit :

— Ce n'est pas gentil de laisser des gens dehors sous un soleil comme ça. Surtout des personnes âgées.

— Gu'est-ce gue za beut fous voutre ? lui demanda Heinz.

— Où est Neal Carey ?

Je ne voyais pas le visage de Heinz-57, mais j'étais sûre que c'est avec son sourire arrogant qu'il répondit :

— Là où fous...

D'un mouvement du bras, il brandit son revolver et se campa sur ses jambes en une pose de tireur d'élite machiste.

Monsieur C. ne broncha pas, je vous assure, tandis que son chauffeur dégainait son revolver et tirait quatre balles dans la poitrine de Heinz avant que celui-ci ait eu le temps de dire ouf. Le regard de Monsieur C. glissa vers Sami, et il lui demanda :

— Où est Neal Carey ?

D'une main tremblante, Sami désigna la butte opposée.

Je me relevai et me mis à courir.

CHAPITRE 27

Je ne sais pas combien de temps il s'écoula avant que j'entende les bruits de pas.

Au début, ils me parurent très lointains, étouffés, et je ne me donnai même pas la peine d'appeler, parce que plus rien n'avait d'importance. Je me disais que c'était Heinz et Sami qui venaient jeter les cadavres dans le puits. Comme je n'avais pas envie de voir ça, je fermai les yeux et décidai de me laisser couler.

Puis, j'entendis quelqu'un dire :

— Je ne sais pas, m'dame. Je crains qu'il soit mort.

Et Karen répondre :

— Alors, je veux qu'on retrouve son corps.

Karen. « Son corps ? »

— Ici, en bas ! criai-je. Je suis en bas !

Les bruits de pas traînants étaient tout près maintenant.

— EN BAS ! JE SUIS EN BAS !

— NEAL ?

— EN BAS ! ICI ! EN BAS !

Je vis le visage de Karen s'encadrer dans le rond de ciel bleu.

— Tiens bon, *baby* ! me cria-t-elle. Ils sont allés chercher une corde !

— Tu vas bien ? lui criai-je.

— Je crois que j'ai une côte cassée ! Et toi, ça va ?

— Bah, je suis vivant !

— Bah, je crois que c'est mieux que rien ! Je t'aime !

— Moi aussi, je t'aime !

— Et Nathan ? demandai-je.

— Il va bien.

— Et Hope ?

— On ne peut mieux ! Tout le monde va bien, sauf Heinz-57 ! Je ne pense pas qu'il s'en sorte !

Pour tout vous dire, j'en avais rien à foutre.

— Tiens bon, *baby* ! me cria Karen. Ils arrivent !

Ils arrivèrent quelques minutes plus tard. Je vis la corde descendre vers moi, et, de la main droite, je réussis à en attraper l'extrémité. Puis je vis l'armoire à glace du « Sands Hotel » pencher sa tête au bord de l'ouverture.

— Tu peux l'enrouler autour de ta taille et t'attacher ? me demanda-t-il.

N'ayant pas envie de lui dire que j'en étais sans doute incapable sur la terre ferme avec mes deux bras valides, je lui criai :

— Je peux toujours essayer !

— Essayer, ça va pas suffire ! me cria-t-il en faisant remonter la corde. Attends !

Quelques minutes plus tard, il barbotait dans l'eau à mes côtés. Il enroula la corde autour de nos deux torsos et cria :

— Remontez-nous !

J'entendis le sable gémir sous les pneus de la jeep. Une minute plus tard, nous étions sur la terre ferme, à la lumière du jour.

Au début, aveuglé par le soleil, je ne vis pas Karen, mais je la *sentis* quand elle m'enlaça ; et quand je pus enfin distinguer son visage, je vis qu'elle avait les joues ruisselantes de larmes.

Moi aussi, j'avais envie de chialer, pour être honnête, mais Mickey le C. était là dans un costume trois pièces, sous le soleil du désert, et pas une goutte de sueur ne perlait sur son visage lisse.

— Merci, lui dis-je.

— Pas de quoi, me répondit-il. Je dois bien ça à Natty Silver, pour les bonnes tranches de rigolade que je me suis payées grâce à lui. Et Joe Graham te cherchait. Il m'a dit que tu étais comme un fils pour lui.

Bon, d'accord, peut-être que mes yeux sont devenus un chouïa humides à ce moment-là.

Mais n'allez pas le répéter à Graham, hein ?

On entendit alors le bruit de basse des pales d'un hélicoptère dans le lointain.

— Les flics ? demandai-je.

— Les flics ? répéta Mickey le C. avec mépris. Ils leur faudrait une éternité pour arriver jusqu'ici.

Quelques minutes plus tard, j'étais allongé sur un brancard au côté de Nathan dans un hélicoptère de la mafia qui nous ramenait pleins gaz à Las Vegas.

Nous étions dans les airs depuis dix secondes à peine, que Nathan marmonnait :

— Donc, Arthur Minsky a dit au gamin irlandais : « Tu ne seras jamais un bon coursier, fiston. Tu sais faire autre chose ? ». Et le gamin lui répond : « Je veux devenir un comique ». Arthur se met à rire, je me mets à rire, Eileen l'Irlandaise de Rêve se met à rire, Benny Longcouteau se met à rire. Là-dessus, Arthur se tourne vers moi, et me fait : « Ben voilà, Natty. Voilà le remplaçant de Phil Gold. C'est à lui que tu devrais apprendre 'Qui est sur la première ?' » Alors moi, je lui dis : « À ce gamin ? Il pourra pas l'apprendre. C'est l'Irlandiche le plus

bouché que j'aie jamais connu ! Encore plus bouché que toi ! », que je dis à Arthur Minsky...

— Nathan ?

— Ou-iiii ?

— On ne s'est pas déjà vus à Cleveland ?

— Je ne suis jamais allé à Cleveland.

— Moi non plus. Ça devait être deux autres types.

J'aurai tout de même réussi à arracher un rire à Natty Silver.

CHAPITRE 28

*Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA*

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

14 août 1983

Cher monsieur Schaeffer,

Félicitations pour votre travail remarquable sur le dossier Muller-Abdullah. J'ai été ravie par votre courrier m'annonçant que Maître Eugene Petkovitch renonçait à ses deux poursuites pour rupture de contrat et abus de confiance, ainsi qu'à ses demandes de dommages-intérêts. Bien entendu, je suppose que le décès de monsieur Muller et l'incarcération de monsieur Abdullah rendaient ces litiges caducs.

Les Western States Assurances vous félicitent de votre travail sur ce dossier, et je me permets de joindre mes félicitations personnelles aux leurs. Ce fut un réel plaisir de travailler avec vous, et c'est avec impatience que j'attends de futures collaborations,

Bien cordialement,

PAMELA A. HOLSTRUM

P.S. : Tu vois, je t'avais dit que ça marcherait.

*Maître Craig Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

Melle Pamela A. Holmstrum

Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA

17 août 1983

Chère Mademoiselle Holmstrum,

Merci pour votre lettre exprimant la satisfaction de votre compagnie ainsi que la vôtre suite à mes modestes efforts sur le dossier Muller-Abdullah. Je suis moi-même ravi que ça ait marché. Permettez-moi également d'exprimer la satisfaction que j'ai eue à travailler avec vous sur ce dossier, et de vous dire à quel point j'ai pris plaisir à notre collaboration. J'espère qu'elle se poursuivra sur les mêmes termes.

Bien cordialement,

MAÎTRE CRAIG SCHAEFFER

P.S. : Dîner, samedi ?

*Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA*

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey Street
Palm Desert, CA*

19 août 1983

Cher Craig,

Je te prie de trouver ci-joint une lettre que j'ai reçue d'Eugene Petkovitch. Je te la fais parvenir à toutes fins utiles.

Bien cordialement,

PAM HOLMSTRUM

P.S. : Tu imagines le culot de ce fils de p-!

P.P.S. : Huit heures ?

Cabinet de Maître Eugene E. Petkovitch
1500 Mitch Miller Boulevard
Palm Springs, CA

Melle Pamela Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA

16 août 1983

Chère Mademoiselle Holmstrum,

Par la présente, j'ai l'honneur de vous informer que je ne défends plus les intérêts de M. Amin « Sami » Abdullah. Si j'avais pensé, ne serait-ce qu'un instant, que cet homme était un pyromane, un escroc et un kidnappeur, je ne me serais jamais abaissé à prendre la plume en son nom. Je vous prie d'accepter mes plus plates excuses.

Deuxièmement, je tiens à vous faire savoir que je vais assigner votre compagnie en justice pour le compte des biens immeubles de feu monsieur Heinz Muller, sur la base de : mise sur écoute illégale, harcèlement, agression avec un engin de mort (sa Land Rover), séquestration et décès abusif. Je citerai également à comparaître M. Neal Carey, M. Nathan Silverstein, Melle Hope White, Melle Karen Hawley, et un certain Joe Doe, alias « Mickey le C. ».

Je suis, tant à titre personnel que professionnel, ulcéré – ULCÉRÉ – de constater qu'encore à notre époque, une compagnie d'assurances ose abuser de la confiance d'un être humain sous prétexte que cette personne est un immigré. Notre pays est né de l'immigration, mademoiselle Holmstrum, est-il besoin de vous le rappeler ?

Votre conduite est inqualifiable !

Je suis convaincu que les jurés d'un tribunal californien n'hésiteront pas à envoyer un message fort au lobby des assurances – sous la forme de dommages-intérêts substantiels – pour vous faire comprendre que ce genre d'attitude n'est plus admissible.

Toutefois, vous pouvez encore vous éviter un procès.

Mon client, les biens immeubles de feu M. Heinz Muller, est généreusement prêt à accepter un compromis sous la forme d'un versement de 100.000.000 \$ en compensation du préjudice moral, de l'humiliation et du décès abusif que vos méthodes dictatoriales et inquisitrices dignes de la Gestapo lui ont fait subir. Cette somme, nettement inférieure à celle qu'un jury en colère lui octroierait, vous permet de faire l'économie d'une défense longue, onéreuse et vaine.

Cette proposition expire dans cinq jours ouvrables, sans transaction ni

renouvellement.

Je vous prie d'agréer, chère mademoiselle, l'expression de mes sentiments les meilleurs,

EUGENE E. PETKOVITCH

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

*Melle Pamela A. Holmstrum
Directrice du Service des Sinistres
Western States Assurances
801 Flower Street
Los Angeles, CA*

20 août 1983

Chère Pam,

*Ci-joint, ma réponse à la lettre de Maître Eugene Petkovitch.
Et c'est reparti.
Bien à toi,*

CRAIG

P.S. : J'ai pris grand plaisir à regarder Le fils du désert, avec John Wayne. Grâce à lui ou grâce à toi ?

*Maître Craig D. Schaeffer
3615 Monterey
Palm Desert, CA*

*Cabinet de Maître Eugene E. Petkovitch
1500 Mitch Miller Boulevard
Palm Springs, CA*

20 août 1983

Mon cher Eugene,

Je représente une fois encore les Western States Assurances et, en réponse à votre dernier courrier en date :

1) rendez-vous au tribunal.
2) amenez votre déjeuner.
Les conneries habituelles,

CRAIG SCHAEFFER,
dit « Le Chien Enragé »

Par fax

Cher Craig,

*J'ai lu avec grand intérêt ta réponse à Maître Petkovitch.
Je participe à un triathlon à Laguna la semaine prochaine. Tu pourrais
me prêter un peu de testostérone ?*

PAM

P.S. : J'ai loué Annie Hall, si ça peut te convaincre de venir.

CHAPITRE 29

Cher Journal,

Quelle journée !

Je suis allée rendre visite à Nathan à l'hôpital. Il partage sa chambre avec ce gentil jeune homme, Neal. Nathan dit que Neal est un peu grincheux de temps en temps, mais qu'il le supporte parce que Neal est très désireux d'apprendre toutes les bonnes vieilles blagues du burlesque d'antan. Alors, Nathan les lui raconte toutes.

Nathan va beaucoup mieux, mais cette épreuve a été très dure pour lui. Il a décidé d'acheter un appartement ici, à Las Vegas. Au début, cher Journal, il voulait emménager chez moi, mais j'ai pensé que ce ne serait pas convenable. Alors, je lui ai dit de se trouver un endroit à lui pas loin, et que je viendrai le voir en matinée (je rougis, je rougis.)

Ce gentil jeune homme, Neal, se remet lui aussi. Il avait une épaule démise, une pommette cassée, un hématome à la hanche, à la gorge, une commotion cérébrale et plusieurs fractures. Il dit qu'il est pressé de sortir de l'hôpital. En fait, l'autre jour, au beau milieu d'une des leçons que lui donne Nathan sur le burlesque, il a dit que s'il ne quittait pas bientôt cette chambre, il se coincerait la tête dans la cuvette des toilettes et tirerait la chasse. Je pense qu'il plaisantait, parce qu'on ne lui permet pas d'utiliser la salle de bains, et je crois qu'il est un peu jaloux de Nathan à ce sujet. Nathan est déjà dans un fauteuil roulant, alors que Neal est encore cloué au lit.

Je suis sûre qu'il a été très heureux de voir sa fiancée, Karen. Tu te souviens, cher Journal, c'est la gentille fille à qui Neal ne voulait pas faire d'enfants. Elle est arrivée, l'autre jour, et elle avait une lueur spéciale dans le regard, si tu vois ce que je veux dire (je rougis, je rougis.) Elle est entrée, elle nous a dit bonjour et elle a embrassé Neal sur la joue.

— Comment tu vas ? elle lui a demandé.

— Mieux, il lui a dit.

— Tu as mal à la tête ?

— Non ?

— Et ton épaule ?

— Ça va.

Elle a souri et elle a plongé la main dans son sac. Elle en a sorti un billet de vingt dollars et elle me l'a tendu.

— *Ma puce, m'a-t-elle murmuré, tu permets que je vous offre un cinéma ou ce que vous voudrez ?*

Elle m'a fait un clin d'œil, je lui ai fait un clin d'œil et j'ai poussé Nathan jusqu'à la cafétéria. (Il y a des machines à sous, là-bas.)

Karen tirait le rideau autour du lit de Neal au moment où on sortait. Ne me demande pas ce qui s'est passé dans cette chambre pendant qu'on n'était pas là, cher Journal ! (Je rougis, je rougis.)

Ta confidente,

HOPE

CHAPITRE 30

On peut toujours compter sur les hommes, que Dieu les garde. Ils peuvent se faire passer à tabac, jeter au fond d'un puits de forage, se noyer à moitié... se briser les os, avoir des bosses et des bleus sur tout le corps... bref, ils peuvent avoir mal partout, mais si *cette* seule et unique partie de leur anatomie est en état de marche, ils... ne disent pas non.

C'est une des choses que j'apprécie le plus chez eux.

Oh, je n'ai pas sauté sur Neal, non ! (Le moment venu, je me suis « glissée » à ses côtés, plutôt, vu l'état dans lequel il était.) Tout d'abord, on a papoté.

— Petkovitch te fait un procès ? ai-je répété quand Neal m'a annoncé ça.

— À toi aussi.

— C'est scandaleux ! Tu connais un bon avocat ?

— Je ne pense pas qu'on ait besoin d'un avocat. Il fait aussi un procès à Mickey le C.

— Ce n'est pas très malin.

— C'est carrément con. L'idée que Mickey le C. se fait des rapports de force va plus loin que quelques sarcasmes épistolaires.

— J'ai cru remarquer.

— Oui.

— Alors, comment tu vas ?

— J'ai mal partout.

— Un bleu géant.

— Un bleu géant.

— J'ai donné vingt dollars à Hope.

— Pourquoi donc ?

— Pour qu'elle débarrasse le plancher.

— Avec Nathan ?

— Avec Nathan.

— Pourquoi donc ?

Il me regardait avec son air de ne pas y toucher, comme s'il n'avait pas compris.

— Oh, ça ne fait rien, lui dis-je. Tu souffres trop.

— En fait, je commence à me sentir mieux, là.

— Et tu as besoin de repos.

— Avec modération. Avec un peu d'exercice.

— Mais tu ne peux pas quitter ton lit.

— Non, non.

— Non, non.

— Alors, si tu veux faire de l'exercice...

— Il faut que ce soit au lit.

— Hmmm.

— Hmmm.

J'allai fermer la porte à clef, puis ôtai mes vêtements.

— Je sens ma forme revenir à la vitesse grand V, dit Neal.

Que voulez-vous que je vous dise ? Ce mec me fait rire.

— Tu vas avoir droit à des soins tendrement intensifs, lui dis-je.

— Ah oui ?

— Oui.

C'est alors que je me suis glissée dans son lit.

ÉPILOGUE

Au moment où Karen sortit de la douche, je lui demandai d'aller me chercher un Pepsi light.

— Tu dis ? murmura-t-elle.

— Je suis en état de béatitude post-coïtale. Et quand je suis dans cet état-là, il me faut un Pepsi light.

— Et si tu allais le chercher toi-même ?

Je fis non de la tête.

— Quand un homme est en état de béatitude post-coïtale, c'est à la femme d'aller chercher le Pepsi, dis-je avec un sourire. C'est ainsi.

— Moi aussi, je suis en état de béatitude post-coïtale.

— Tant pis pour toi.

Je la regardai avec une expression que je voulus lascive.

— De plus, ajoutai-je, c'est de ta faute.

Elle se rhabilla et sortit dans le couloir pour aller me chercher un Pepsi light dans le petit réfrigérateur.

Le téléphone sonna.

— Salut, fiston.

— Salut, P'pa.

— C'est quoi, ce truc, que j'ai reçu au courrier aujourd'hui ?

— De moi ?

— Non, d'Elvis. Ben, ouais, de toi.

— C'est une carte pour la fête des pères, lui dis-je.

— C'est pas la fête des pères.

— Ça devrait.

Long silence sur la ligne, puis je lui dis :

— Merci de m'avoir retrouvé, P'pa.

— Oh, pas de quoi, dit Graham. Alors, comment c'est, Palm Springs ?

Je ris, puis il me charria sur mes terribles blessures diverses et variées et je lui dis que ça allait.

— Bon, ben, prends soin de toi, me dit-il.

— Ouais, toi aussi.

On aurait pu continuer sur ce registre, mais on aurait sombré dans le méga-pathos.

Karen revint, s'assit sur le lit et me tendit le Pepsi light.

— Est-ce qu'on a essayé de faire un bébé ? lui demandai-je.

J'en avais envie. Je pensais pouvoir assumer.

Mais elle fit non de la tête.

— Et pourtant, j'en ai toujours envie, me dit-elle.

— Moi aussi, je crois.

— Tu « crois » ? Tu n'en es pas sûr ?

— Non.

Elle soupira, se coucha à côté de moi, et nicha sa tête dans le creux de mon cou.

— Croire, ce n'est pas suffisant, dit-elle.

— Je suis navré.

— Ne t'excuse pas. Où que tu ailles, tu finiras par y arriver.

On se serra aussi fort que pouvaient le faire deux personnes avec divers os brisés.

— Je crois que tu as raison, lui dis-je. Je crois que j'ai pas mal de trucs à régler.

— Ça ne me fait pas plaisir de le dire, mais je le pense aussi. Je veux que tu en sois sûr. Moi aussi, j'ai réfléchi. Un enfant mérite bien ça, non ?

— Oui, tu as raison.

Je déglutis avec peine, et lui dis :

— Donc, je crois que je vais aller voir quelqu'un.

— Tu veux dire, un psy ?

— Ça te choque tant que ça ?

— Non, je crois que c'est une bonne idée. Je suis surprise que tu l'envisages, c'est tout.

— Pas moi. Je ne vois pas d'autre solution.

On partagea un moment de silence.

— Je pense qu'on devrait repousser notre mariage, me dit-elle.

— Est-ce une façon de m'annoncer en douceur que nous ne nous marions plus ?

— Non, c'est une façon de t'annoncer en douceur que nous ne devrions pas nous marier avant d'être sûrs de ce que nous voulons. Et je pense que nous avons besoin de nous séparer pendant un moment.

Une peur-panique me saisit.

— Tu seras là quand je reviendrai ?

— Si les choses tournent bien, dit-elle. Et j'espère qu'elles tourneront bien. Je t'aime.

— Moi aussi. Je t'aime.

*

Je sortis de l'hôpital le surlendemain. J'avais toujours le corps endolori, contusionné, et je boitais en ancien combattant, mais il était

temps de partir. Je fis mes adieux à Nathan et à Hope. Karen était déjà repartie.

Dire au revoir à Nathan fut plus dur que je ne l'aurais cru. C'est marrant – au début, j'aurais tout donné pour être débarrassé de lui, et quand, enfin, ça arrivait, je me sentais un peu triste. J'avais comme l'impression que c'était la dernière fois que je voyais Natty Silver, que nos chemins ne se croiseraient plus.

Je préfère ne pas parler de mes adieux à Karen.

Je ne savais pas vraiment où aller, alors j'ai fini par prendre le premier avion pour Palm Springs. Je déteste ne pas arriver à destination. Je voulais me trouver un psy et je me disais qu'il devait bien y en avoir quelques-uns en Californie.

Donc, j'aurais mieux fait de ne pas sortir du jacuzzi, hein ? Parfois, on ne sort de l'eau que pour mieux boire la tasse.

Mais peut-être faut-il risquer de se noyer avant de savoir nager. Et parfois, on se rend compte qu'on est tellement brisé qu'on est incapable de nager.

Mais on le fait tout de même.

Quand on se noie dans le désert, il suffit de se laisser porter.

[1] « Natty » signifiant fringant, sémillant. (*N.d.T.*)

[2] Flamand (*N.d.T.*).

[3] Bugs : fou, tapé, cinglé (*N.d.T.*).

[4] Les Sables (*N.d.T.*).

[5] En français dans le texte (*N.d.T.*).

[6] Région verdoyante très touristique au nord de New York (*N.d.T.*).

[7] Boules de branches d'épineux qu'on a vues rouler, poussées par le vent, dans tous les westerns (*N.d.T.*).

[8] Mot yiddish signifiant « postérieur », « les fesses » (*N.d.T.*)

[9] Mot yiddish signifiant « saleté », « à chier » (*N.d.T.*).

[10] Mot yiddish signifiant « idiot », « simplet » (*N.d.T.*).